This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06180613 3

ÉTUDES

SUR LES

RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES,

PAR M. LOUIS REYBAUD.

OUVRAGE QUI A OBTENU EN 1840 LE GRAND PRIX-MONTYON,
DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME ÉDITION,

Précédée du Rapport de M. Ajy, membre de l'Académie française, et de celui de M. Villemain, secrétaire perpétuel.

Deuxième volume.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cie.
1844

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
746825 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

CHAPITRE III

[SUITE.]

III

ESSAI DE NEW-HARMONY.

Aux États-Unis, dans le district d'Indiana, et sur les bords heureux de la Wabash, vivait une colonie d'Harmoniens, secte austère et pieuse, gouvernée par un fanatique allemand, nommé Rapp, et maintenue par son seul ascendant sous la règle d'une communauté presque monacale. C'est au milieu d'elle que parut M. Owen, en 1824. Le territoire lui convenait; les constructions déjà faites se prêtaient à la réalisation de ses vues; il traita, et acquit une bourgade pouvant loger deux mille âmes, New-

Harmony, [illegible] mille acres de terrain dont [illegible] bonne partie en rapport. Quand cet achat eut effectué, M. Owen se rendit à Washington, [illegible] l'autorisat[illegible] de [illegible] congrès de l'Uni[illegible] [illegible] propriétaire New Harmony [illegible] franchise et [illegible] que [illegible] sans que l'asse[illegible] [illegible] chose qu'une attenti[illegible] [illegible] L'Amérique avait s[illegible] doute, comme [illegible] ses scrupules religieux ses préjugés [illegible] mais on y professait, moins, le respect [illegible] conscie[illegible] [illegible] Au [illegible] succès de M. Owen fut pl[illegible] grand [illegible] pour accourir à lui [illegible] âmes enthousiastes et [illegible] existences décl[illegible] [illegible] et suspectes qui s'agitent toujours à l'entour [illegible] la nouveauté.

New Harmony ayant été ouvert, une foule i[illegible] mense se pressa à ses portes, en manifestant le dé[illegible] de faire partie de la colonie nouvelle. Dans cet[illegible] multitude fort mêlée, on comptait bien çà et là, par exception, quelques hommes distingués; m[illegible] le reste se composait du rebut de la société amé[illegible] caine, de pauvres ou de fainéants, de va[illegible] de debauchés, enfin de *Backwoodsm*[illegible] vivre de leur chasse dans les forêts [illegible] monde. A peine M. Owen eut-il ent[illegible]

éléments se composait sa colonie nouvelle, qu'il se prit à désespérer d'un bon résultat immédiat. Au lieu de regarder New-Harmony comme une réalisation intégrale, il n'en fit qu'une *société préliminaire*, une communauté préparatoire devant peu à peu verser ses sujets d'élite dans la communauté définitive. Ainsi l'égalité parfaite des droits ne put jamais être introduite à New-Harmony même. Mais autour de ce grand centre d'essai se formèrent bientôt une foule de petits centres, où se groupèrent, sous la loi d'un niveau absolu et systématique, les colons qui, à l'œuvre, avaient pu prendre une confiance réciproque dans leur bonne volonté. Dans d'autres centres issus également de New-Harmony, on consacra la communauté, mais seulement dans les habitudes et non pas dans les intérêts. Ainsi chaque société coopérative, chaque hameau, chaque ferme eut son code modifié, sa vie particulière, ses statuts, son régime, le plus souvent dans la ligne du système de M. Owen, mais quelquefois hors de ses voies. Rien au monde ne pouvait être moins concluant que des expériences ainsi faites.

C'est qu'à l'épreuve, le système de communauté libre et absolue, sans mobile religieux pour contrepoids, avait démasqué ses écueils. Une société, pour jouir de toutes ses facultés d'influence et d'action, ne doit pas se former seulement de bras laborieux, mais d'intelligences fécondes, et de capitaux créa-

leurs. Or, le communisme pure exclut ces
derniers sentiments, qui ne tient compte que de
divide individuelle : le millionnaire et l'homme
gonne n'y trouvent que pour des unités, comme le
abru... et le plus pauvre des ouvriers. Qu
dépense cur, au sol, quand on est riche ou in
gent, à signer une abdication volontaire, il est
possible de se sentir porté vers un ordre soci
ne laisse pas même au talent et à la fortu
mérite du désintéressement, puisqu'il les dé
sans les consulter. Aussi qu'arrive-t-il ? La ric
et la capacité résistent, sourdes à la voix du fo
teur de New-Harmony, et le personnel de sa co
se compose permanemment d'hommes incultes,
siers, vicieux, placés au dernier degré de l'é
sociale. Ensuite, même parmi ces hommes, t
velèrent inévitables des inégalités d'aptitude, de fo
de bonne volonté, d'ardeur, d'émulation, qui
du système de répartition égale une injustice
manente : et la réaction qui en fut la suite, at
dans ses sources mêmes le mouvement de la
duction. Rassurés sur les premiers besoins de l
les ouvriers se reposèrent volontiers les uns su
autres du soin d'accomplir le travail, et un d
flagrant dans les produits donna au
antérieures le cruel démenti des
n'attribue ces résultats qu'à un dé
tion dans les caractères ; mais c'est

jours la question par la question, et demander une population d'anges pour constituer une bonne société humaine. Le véritable dissolvant de New-Harmony fut le principe de la communauté, principe à la fois insensé et stérile, soit qu'il procède du stoïcisme et de la privation, soit qu'il invoque des satisfactions impossibles.

Il faut toutefois rendre cette justice à l'essai de New-Harmony, qu'en dehors de cet échec et de ce mécompte, il sut reproduire et continuer une portion des bienfaits créés à New-Lanark. L'enfance, ce grand espoir de M. Owen, fut surveillée avec une attention particulière ; on y perfectionna toutes les méthodes d'éducation, on parvint même à obtenir des adultes ce qu'on demandait vainement à l'âge viril, une exploitation agricole conduite avec ensemble et avec ardeur. Des sociétés d'arts mécaniques et d'agriculture furent formées dans le principal centre de la colonie, et le petit noyau d'hommes d'élite qui s'était attaché à la fortune de M. Owen, chercha, sous son inspiration, à dégrossir et à civiliser cette population presque primitive. On eut des bals, des concerts, des soirées ; on mêla les travaux les plus humbles aux occupations les plus libérales. Ainsi, en sortant de la vacherie, les jeunes femmes se mettaient à leur piano, ce qui amusa fort le duc de Saxe-Weimar, lorsqu'il visita New-Harmony. Un costume spécial avait été imaginé :

c'était pour les femmes des robes drapées à l'antique, pour les hommes la tunique grecque avec le large pantalon. Autant que possible, on chercha à faire tomber en désuétude ces mille distinctions subtiles que notre vanité sociale a créées, et qui trouvent autant de racines dans les habitudes de tous que dans les prétentions de quelques-uns. Les logements furent disposés, meublés de la même façon ; le vêtement fut uniforme, la nourriture commune. La vie animale était si abondante et si facile, que la nourriture des colons ne coûtait pas plus de trois à quatre sous par tête. Si le fatal principe de la communauté n'eût agi sur cette société étrange comme obstacle et comme dissolvant, peut-être aurait-elle eu quelque chance de se maintenir et de prospérer. Mais une désorganisation intérieure révéla bientôt tout ce que le système de M. Owen renfermait d'écueils ; et cette colonisation, fondée pour l'harmonie, inclina bientôt vers la confusion et le désordre.

Cependant, vers la première époque, un élan d'imitation s'était manifesté sur tout le territoire des États-Unis. Chaque État voulut avoir sa société coopérative. On en fonda à Valley-Forge, à Seiba-Pevely, à Haver-Strand sur l'Hudson, à Kendal, sur la route de Princeton. De la race blanche, on passa aux hommes de couleur, et miss Frances Wright créa pour ces derniers une colonie coopé-

rative à Nashoba, non loin des bords du Mississipi. Enfin, vers le milieu de 1827, on comptait dans l'Union plus de trente établissements régis d'après des vues qui tenaient, de près ou de loin, au même système, sans comprendre dans ce nombre les communautés purement religieuses, comme celle de l'Allemand Rapp.

M. Owen, il faut le dire, n'était pas content de son essai. Il avait rencontré en Amérique les mêmes obstacles qu'il n'avait pu vaincre en Europe ; il s'était vu forcé de rompre des lances théologiques contre un méthodiste fougueux, nommé Campbell, qui parcourait l'Union en prêchant une croisade contre lui; il avait eu la douleur de voir New-Harmony, auquel il avait consacré une portion de sa fortune, dégénérer en expérience négative, et de sentir poindre la désunion et l'égoïsme là où il comptait asseoir à tout jamais le désintéressement et la bienveillance. Alors il fit un dernier retour sur ses idées : il se dit qu'à moins d'avoir réformé la moralité générale, on échouerait toujours dans des réalisations particulières, et qu'il valait mieux agir par voie de théorie sur toute l'humanité, que, par voie de pratique, sur de petits centres d'expérimentation. Dans cette nouvelle vue, il quitta l'Amérique après deux voyages successifs, laissant à sa famille, avec la propriété entière du territoire de New-Harmony, le soin d'y perpétuer, sous quelque régime que ce fût,

la pensée bienveillante qui avait présidé à sa fondation et le souvenir désintéressé de son origine (1).

V

ESSAI D'ORBISTON. — MOUVEMENT DES IDÉES DE M. OWEN EN ANGLETERRE DE 1825 A 1837.

On a vu que M. Owen avait laissé, dans le Royaume-Uni, des projets entamés et des entreprises en germe. Durant son absence, ses disciples s'étaient dévoués à les poursuivre. Une *Société coopérative* s'était formée à Londres, et avait eu bientôt des succursales dans toute la Grande-Bretagne, à Dublin, à Brighton, à Exeter, à Liverpool, à Huddersfield, à Glascow, à Édimbourg, à Cork, à Belfast, à Birmingham, à Manchester, à Saldfort, à Derby. Au retour de M. Owen, cette ligue était à peu près complète ; sur quelque point du royaume qu'il se portât, il y rencontrait un comité chargé d'aplanir les voies à une assemblée publique, et prêt à continuer l'élan d'une première propagation. Ainsi, lors de son premier voyage, M. Owen trouva

(1) Ce fut dans son second voyage que M. Owen alla à Mexico pour demander une concession de terres dans le Texas et le gouvernement de cette province. L'ambassadeur anglais, M. Pakenham, semble l'avoir vivement appuyé dans cette démarche qui aboutit à des pourparlers stériles entre le président Victoria et le fondateur du système rationnel.

à Londres un *meeting* de deux mille personnes, disposées non-seulement à l'attention, mais encore à la sympathie. Un organe périodique, *Cooperative Magazine*, avait été fondé, et vouait dès lors l'influence de sa publicité au mouvement de la doctrine.

L'une des préoccupations les plus vives de ce moment fut la réalisation. Presque toujours les assemblées publiques étaient suivies d'une ouverture de souscription pour la fondation d'une colonie d'essai sur des plans donnés et d'après des modèles figurés en relief. Il ne semble pas qu'aucune de ces tentatives ait eu une issue sérieuse, si ce n'est pourtant celle d'Orbiston. Orbiston, bourgade située près d'Édimbourg, et sur les terres de M. Hamilton, l'un des souscripteurs de Motherwell, fut le troisième essai réel de la méthode de M. Owen, tempérée par les idées de son plus éminent disciple, M. Abram Combe. Doué d'un sens droit et profond, M. Abram Combe avait compris sur-le-champ qu'un système absolu en fait de communauté devait nécessairement éloigner les capitalistes, et pour surmonter cet obstacle, il avait divisé sa colonie en deux classes, celle des propriétaires et celle des fermiers, sans exclure toutefois la faculté d'être à la fois fermier et propriétaire. C'était consacrer le droit du capital et tourner l'écueil le plus saillant de la communauté.

Mais cette dérogation au système ne le sauva pas

d'un second échec. A Orbiston comme à New-Harmony, ce qui se présenta d'abord comme élément, ce fut l'écume de la population. Trouvant là des bâtiments vastes et commodes, des fermes, des vergers, des jardins, les nouveaux colons se crurent appelés à jouir de tous ces biens sans travail, sans souci, sans fatigue, et quand on leur parla d'amélioration morale, ils répondirent qu'il se trouvaient suffisamment moraux et suffisamment améliorés. Cependant, à l'aide d'une patience évangélique et d'un tact exquis, M. Abram Combe parvint un instant à renouveler le miracle de New-Lanark et à dompter ces natures rebelles. Dans les débuts, peu de membres de la communauté consentaient à partager une besogne qui n'était pas imposée et contrainte ; bientôt ils y concoururent presque tous, excités par l'attrait du travail même. Les femmes, d'abord tracassières et acariâtres, devinrent par degrés plus douces et plus intelligentes. Les ouvriers à leur tour se montrèrent peu à peu plus sobres, plus dociles, plus actifs, plus bienveillants les uns envers les autres. Orbiston prospéra ainsi pendant quelques mois, alimentant des industries diverses, telles que des fonderies et des ateliers de machines ; mais le directeur Abram Combe étant mort en 1827, tous ces résultats, dus à sa douce et active influence, s'évanouirent avec lui. Orbiston dépérit bientôt. Là encore l'homme avait vaincu le procédé.

Cependant M. Owen s'était remis à l'œuvre. Pour que ses enfants ne pussent pas lui reprocher un jour d'avoir sacrifié toute sa fortune à une idée, il venait de les mettre en possession dès son vivant, ne se réservant que ce qui lui était nécessaire pour vivre d'une manière honorable. Sobre et simple dans ses goûts, il trouva encore, sur ce dernier lot personnel, de quoi pourvoir à l'ingénieuse et infatigable propagande qu'il poursuit depuis trente ans, et qui ne cessera qu'avec sa vie. Ce ne serait pas s'éloigner de la vérité que d'évaluer la somme des efforts de diverses natures, tentés par lui de 1826 à 1837, à mille discours prononcés en public, cinq cents adresses à diverses classes, deux mille articles de journaux et deux ou trois cents voyages. Quand il s'est agi de sa doctrine, jamais rien ne l'a retenu, ni la dépense, ni le soin de sa santé, ni un plaisir, ni une affaire. Il a été, il est encore, avant tout, l'homme de son idée. La controverse ne saurait ni le rebuter, ni le lasser : il écoute tout avec patience, répond à tout avec douceur, et si la discussion dégénère en personnalité, il trouve encore une réplique dans un sourire, plein de bienveillance et de grâce.

Nous ne le suivrons pas dans sa vie nomade et militante. Manchester, Saldfort, Glascow, Liverpool, Dublin, Birmingham, semblent avoir été le théâtre de ses prédications les plus actives. A Londres, le grand centre de la propagande était dans le bazar de

Charlotte-Street, où se tenaient des conférences hebdomadaires. Ce fut de là que partit un mouvement singulier qui, un instant, mêla le nom de M. Owen à la vie politique de l'Angleterre. C'était vers 1834 : on se souvient que, cette année, à la suite d'une émeute de paysans à Manchester, et d'une condamnation qui en fut la conséquence, une grande effervescence se manifesta parmi les ouvriers de la capitale. Cent mille hommes marchèrent vers le palais de Saint-James avec leurs couleurs et leurs bannières. Ce qu'on ignore, c'est que M. Owen fut, en cette occasion, le porteur de paroles. Il avait amené les ouvriers à ajourner toute pensée de colère, et à ne faire entendre que le langage simple et digne de la raison et de la vérité. La pétition présentée par lui au nom de ses cent mille mandataires, était donc modérée dans les termes, raisonnable dans ses prétentions. Mais on conçoit bien qu'aux yeux des ministres alarmés d'un pareil mouvement, la forme ne suffisait pas pour faire pardonner le fond. M. Owen fut fort mal accueilli à Saint-James, et plus mal accueilli encore des ouvriers, à son retour. D'un côté le gouvernement ne voulut voir en lui qu'un agent de la foule, et la foule en eut bientôt fait un complice du gouvernement. Ainsi, comme médiateur, il se trouvait en butte à deux récriminations.

Son extrême bonté l'entraîna à d'autres complaisances, qui furent des fautes. Une société d'ouvriers

mutualistes s'était formée à Londres avec le but avoué d'imposer aux maîtres, à l'aide de la suspension du travail, une augmentation de salaire. M. Owen blâmait de telles coalitions, mais on usurpa son patronage. Le fonds social de cette ligue était important; il se montait à 40,000 livres sterling (un million environ), et devait servir à soutenir les ouvriers qui entameraient la lutte. On tira au sort; il désigna les tailleurs, très-nombreux à Londres. Les tailleurs demandèrent donc une augmentation de salaire; et, sur le refus des maîtres, ils suspendirent tout travail. Pendant un mois, la chose alla bien; la caisse commune pourvoyait aux besoins des ouvriers oisifs. Malheureusement, au bout de ce temps, elle était vide. On tint bon encore, on fit un emprunt; mais la situation ne s'améliorant pas, force fut de dissoudre la coalition, ruinée et endettée, et de se remettre de nouveau à la discrétion des maîtres. Ajoutons toutefois que le nom de M. Owen ne fut qu'indirectement mêlé à cette révolte impuissante, à cette conjuration des salaires.

Il fut compromis plus ostensiblement dans une entreprise tout aussi folle, qui s'intitulait : *National labour equitable exchange* (1). Cette fois il ne s'agissait de rien moins que de l'abolition du numéraire, que l'on remplaçait par une autre valeur

(1) Échange équitable du travail national.

nommée *heures de travail. Une heure de travail* était la dernière fraction de cette monnaie. En retour d'une paire de bottes, on donnait un nombre d'*heures de travail* de boulanger ou de tisserand. Un papier-monnaie très-curieux, énonçant cette valeur, fut fabriqué à cette occasion et pour cet usage. On s'explique difficilement comment l'esprit judicieux de M. Owen a pu être entraîné à ce puéril essai qui n'est guère que le plagiat d'un avortement dont nous avons été témoins en France. Les heures de travail ne se ressemblent pas plus que les hommes, et tel ouvrier peut faire en deux heures plus de besogne, et de la meilleure besogne qu'un autre ouvrier en quatre heures. C'était encore là une des conséquences de ce fâcheux système qui consiste à vouloir fonder l'égalité sur des inégalités flagrantes. Cette banque d'échange détermina à sa suite, et comme corollaire, la fondation de magasins coopératifs, où l'usage du numéraire était aboli, et où le mouvement des denrées s'opérait par compensation ; mais au bout de quelque temps, banque et magasins étaient frappés de langueur et périssaient d'atonie.

Jusqu'ici Londres avait été, pour M. Owen, le centre le plus actif de propagation et d'expérience ; mais soit qu'une suite de mécomptes y eût refroidi les esprits, soit que des sympathies plus vives l'attendissent sur un théâtre purement manufacturier, il

paraît que le vrai terrain de sa doctrine est aujourd'hui dans les villes de Manchester et de Saldfort. A Manchester existait, sous le titre de *Community Friendly society*, une espèce de mutualisme entre des ouvriers qui, à l'aide d'une cotisation hebdomadaire, travaillaient depuis longtemps à se faire un fonds commun. Par les soins et sous l'influence de M. Owen, ce mutualisme s'est agrandi; il est devenu une association de toutes les classes, de toutes les nations, *Association of all classes, of all nations*, que dirige un comité dont M. Owen est le président ou le *père rationnel*, et dans lequel figurent les hommes les plus distingués de son école : MM. John Booth, Robert Alger, James Braby, Georges Fleming, Hanhart, Baume, Baxter, Junius Haslam, etc. Cette association, qui tient son congrès annuel au mois de mai, a absorbé dans son sein le mutualisme de Manchester, et, à l'heure de la réalisation, le comité réglera l'emploi le plus utile du fonds commun. On dit que la masse s'est élevée à 60,000 francs, et qu'on cherche actuellement, dans les environs de Manchester, un terrain favorable à la fondation d'une communauté d'ouvriers. Formé à l'école du mutualisme, ce personnel promet mieux sans doute que les populations mêlées d'Orbiston et de New-Harmony ; mais, là comme dans les essais antérieurs, la méthode ne sera efficace que si elle est fécondée par l'ascendant d'un homme.

C'est aussi à Manchester que l'école de M. Owen semble avoir porté ses publications. Au *Cooperative Magazine* dont il a été question, avaient succédé l'*Orbiston-Register*, la *Gazette de New-Harmony*, le *Weekly Chronicle*, le *Crisis*, le *Pioneer*, ces trois derniers imprimés à Londres, puis quelques publications provinciales, telles que le *Man*, le *Rationalist* et le *Star of the East*. Aujourd'hui ces divers organes ont presque tous disparu (1). Comme expression des pensées de l'école il reste toutefois le *New Moral World*, commencé à Londres, continué à Manchester, et qui poursuit la diffusion du système avec un zèle louable et un incontestable talent. Il est rare que M. Owen ne fournisse pas son contingent de quelques pages à chacun de ses numéros. Cette émission périodique ne nuit pas à celle d'ouvrages plus étendus. Ainsi il a personnnellement livré à l'impression et fait distribuer gratuitement : 1° *Lectures on a new state of society ;* 2° *Essays on the formation of human character ;* 3° *Six lectures delivered on Manchester* (2), résultat d'un tournoi théologique qu'il eut à soutenir contre un brillant défenseur du dogme chrétien, le révérend

(1) Le *Star of the East* existe encore et soutient activement la cause de M. Owen.

(2) 1° *Lectures sur un nouvel état de société ;* 2° *Essais sur la formation du caractère humain ;* 3° *Six lectures faites à Manchester.*

Roëbuck ; 4° *Outline of the rational system* ; 5° *The Book of the new moral World* (1), sans compter un nombre inappréciable de petits imprimés ou *tracts* distribués à la main et répandus dans tout le royaume. Quant aux commentaires de son système, il en est peu que M. Owen avoue et accepte : les livres de MM. Abram Combe, Allen, Thompson et James Braby semblent faire seuls exception à cette défiante réserve.

Dans ses plans de propagande universelle, M. Owen devait songer à l'Europe continentale et à la France surtout. Nous l'y avons vu en 1838. Sachant à peine quelques mots de notre langue, il s'y trouva fort emprunté, surtout quand il s'agit d'aborder, dans une discussion publique, des questions de philosophie transcendante et d'économie sociale. Peut-être eût-il renoncé à cette tâche impossible s'il n'eût rencontré à Paris des amis dévoués et des interprètes intelligents dans MM. Jules Gay, le docteur Évrat et Radiguel. Grâce à eux, il put se faire entendre deux fois à l'Athénée ; une troisième séance désignée pour l'hôtel de ville, dans la salle Saint-Jean, n'eut pas lieu par suite d'un malentendu. Avant cette époque, on ne connaissait guère ses travaux que par

(1) 4° *Plan du système rationnel* ; 5° *Le livre du nouveau monde moral.*

quelques articles de journaux et par les livres de MM. de Lasteyrie, Joseph Rey et Lafond-Ladébat. Mais cette suite d'études, incomplètes d'ailleurs, s'arrêtait à la première phase de la vie de M. Owen, aux expériences de New-Lanark et de New-Harmony. Il avait, devant un public français, à compléter ses vues et à justifier son procédé. C'est ce qu'il essaya de faire, et c'est ce qu'il compte achever, assure-t-on, dans un prochain voyage.

Aujourd'hui, malgré sa persévérance, M. Owen nous semble atteint de cette lassitude qui frappe les esprits les plus patients et les plus fermes, quand ils voient le but reculer incessamment devant leurs efforts. Entré dans la lice avec des résultats décisifs, avérés pour toute l'Europe, il n'a jamais pu les dépasser ni même les atteindre une seconde fois. Aussi s'en prend-il aux instruments de la stérilité de son œuvre, et, ne pouvant accuser sa méthode, accuse-t-il les hommes, rebelles à ses fins. Certes, si la bienveillance, la charité, le désintéressement, la sincérité, suffisaient pour rehausser la valeur d'une conviction, et pour lui créer des titres de succès, il n'en aurait jamais existé dont les chances fussent plus belles; mais en pareille matière, les qualités de l'homme ne peuvent pas suppléer au mérite de sa doctrine, et nous craignons, malgré toute notre estime pour M. Owen, qu'il n'y ait, au

fond de la sienne, plus d'impossibilités qu'il ne le suppose (1).

V

THÉORIE ET CRITIQUE.

Voici ce qu'énonce M. Owen dans son *Outline of the rational system*, expression la plus précise et la plus résumée de ses vues.

L'homme est un composé d'organisation originelle et d'influences extérieures, desquelles résultent des sentiments et des convictions, sources de ses actes. Or, l'homme n'étant le maître de modifier ni son organisation, ni les circonstances qui l'entourent, il s'ensuit que ses sentiments et ses convictions, ainsi que les actes qui en découlent, sont des faits forcés et nécessaires, contre lesquels il demeure entièrement désarmé. Il les subit, il ne les règle point; ils se passent en dehors de son consentement et se dérobent à sa puissance. L'individu est donc contraint de recevoir des idées justes ou fausses sans

(1) Récemment, à propos d'une audience que la reine d'Angleterre a accordée à M. Owen, par l'entremise de lord Melbourne, l'évêque d'Exeter, Philpot, a appelé sur la tête du philosophe les foudres du parlement et de la presse. Cette sortie ridicule a provoqué, de la part de l'inculpé, une réponse que nous donnons dans les notes de cet ouvrage, et qui complétera ce travail pour tous les faits qui lui sont postérieurs.

qu'il puisse désirer les unes ou repousser les autres. Son caractère est un fait accidentel indépendant de lui : sa volonté, résultat de convictions et de sentiments esclaves, n'a ni spontanéité, ni liberté. D'où il ressort que, jouet à la fois et de son organisation qu'il n'a point réglée, et de circonstances d'éducation qu'il ne peut combattre, l'homme ne saurait, sans la plus révoltante injustice, être déclaré responsable de paroles ou d'actes auxquels il est poussé par un concours de nécessités inexorables. De cette absence complète de liberté dans l'individu, M. Owen conclut à la proclamation de l'*irresponsabilité humaine* comme loi sociale.

Le bonheur, continue M. Owen, le vrai bonheur, produit de l'éducation et de la santé, consiste dans le désir d'augmenter les joies de nos semblables et d'enrichir les connaissances humaines ; dans une association avec des êtres sympathiques ; dans l'absence de superstition ; dans la bienveillance ; dans la charité ; dans le culte de la vérité ; dans l'usage complet de la liberté individuelle. La science sociale embrasse la connaissance des lois de la nature, la théorie la plus juste de la production et de la distribution des richesses, le perfectionnement de l'humanité et la méthode du gouvernement. La religion rationnelle est la religion de charité. Quoique cette religion se montre fort réservée sur tout ce qui dépasse nos moyens de connaître, elle admet pour-

tant un Dieu créateur, éternel et infini ; mais comme culte, elle ne consacre que cette loi instinctive, qui ordonne à l'homme de vivre conformément aux impulsions de sa nature, et d'atteindre le but de son existence. Ce but est la pratique de la bienveillance mutuelle, et le désir sans cesse accru de se rendre heureux les uns les autres, sans distinction de race, de sang et de couleur. La religion est encore la recherche de la vérité, l'étude des faits et des circonstances qui produisent le bien et le mal. S'aimer, se bien gouverner, vivre heureusement, voilà ce qui est agréable à Dieu. La théorie religieuse est ainsi la contre-épreuve de la théorie sociale. Quant aux causes et aux fins de notre être, pas un mot : jamais ontologie ne fut plus concise et plus cavalière.

La science du gouvernement, poursuit M. Owen, consiste à fixer sur des bases rationnelles la nature de l'homme et les conditions requises pour le bonheur. Ainsi, un gouvernement rationnel doit proclamer d'abord la liberté absolue de la conscience, l'abolition de toute récompense et de toute peine, sources de nos inégalités sociales, enfin l'irresponsabilité complète de l'individu, en tant qu'esclave de ses actes. Si un homme fait le mal, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, d'après M. Owen, mais bien aux circonstances fatales dont il a été entouré. Un coupable est un malade, et si sa maladie devient dangereuse pour la société, qu'on ouvre un

hôpital en faveur des moralités souffrantes. Du reste, quand le milieu actuel sera changé, quand les circonstances environnantes seront telles qu'un homme n'aura à s'inspirer que du bien, et quand le bien portera en lui son attrait, de tels cas de maladie seront rares. Le gouvernement rationnel y pourvoira d'ailleurs avec un Charenton ou un Bedlam. Il aura aussi à régler les choses de telle sorte que chaque membre de la communauté soit toujours pourvu des meilleurs objets de consommation, en travaillant selon ses moyens et son industrie. Dans la communauté, l'éducation sera la même pour tous, invariable, uniforme, dirigée de manière à ne faire éclore que des sentiments vrais et libres dans leur émission, conformes surtout aux lois évidentes de notre nature. Sous de telles conditions, et à l'aide de ces circonstances, la propriété individuelle deviendra inutile : l'égalité parfaite, la communauté absolue, seront les seules règles possibles de la société. Tout signe représentatif d'une richesse personnelle sera aboli, comme sujet à accaparement. La communauté remplacera la famille. Chaque communauté de deux ou trois mille âmes alimentera des industries combinées, agricoles et manufacturières, de manière à pourvoir par elle-même à ses besoins les plus essentiels. Les diverses communautés se lieront ensuite entre elles et se formeront en congrès. Dans la communauté, il n'y aura qu'une seule hiérarchie,

celle des fonctions, et c'est l'âge qui la déterminera. Jusqu'à quinze ans, on parcourra le cercle de l'éducation ; mais au-dessus l'adulte prendra rang parmi les travailleurs. Les plus actifs agents de la production seront les jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans; ceux de vingt-cinq à trente auront le rôle de distributeurs et de conservateurs de la richesse sociale ; de trente à quarante, les hommes faits pourvoiront au mouvement intérieur de la communauté ; de quarante à soixante, ils régleront ses rapports avec les communautés environnantes. Un conseil de gouvernement présidera tout cet ensemble matériel, moral et intellectuel.

Telles sont les vues générales de M. Owen, et il est inutile de faire ressortir ce qu'elles ont, en masse, d'innocent, de pastoral et de naïf. On ne peut pas lever contre la société le drapeau d'une révolte à la fois plus inoffensive et plus radicale. C'est un retour vers l'ancien patriarcat à travers la réforme agraire ; c'est une combinaison où Abraham est fort étonné de se trouver en contact avec Babeuf. Ce qui frappe le plus dans cette théorie, c'est sa stérilité et son vide : on est moins surpris de ce qu'elle admet que de ce qu'elle supprime. Dans le système rationnel, adieu tous les horizons de l'idéalité ; adieu ces aspirations vers l'infini, le seul prisme au travers duquel la vie se colore ; adieu ces doux rêves qui rattachent l'âme, isolée ici-bas, aux âmes qu'elle

pleure et qu'elle a aimées ; adieu la poésie, adieu l'enthousiasme, adieu la foi ! M. Owen ne veut pas que nous nous élancions vers l'inconnu ; il nous enchaîne au réel ; il exige que l'homme se livre tout entier à ce vautour qui le ronge ; il lui interdit de chercher ailleurs un point d'appui pour s'élever à des destinées moins éphémères. M. Owen appelle cela le système de la nature : de la nature, soit ; mais alors d'une nature polaire, car ce système n'est rien moins que l'engourdissement complet de l'humanité. Non, il n'en est pas ainsi ; non, l'humanité n'est point cette mer immobile et glaciale que ne visite jamais le soleil, mais bien cet océan capricieux et profond qu'animent des brises harmonieuses, et qui réfléchit dans son miroir les teintes changeantes du ciel.

Que dire maintenant de ce dogme de l'irresponsabilité humaine, que M. Owen pose comme la clef de voûte de ses idées, pour en faire ressortir une tolérance inerte et uniforme, sans haine pour le mal, il est vrai, mais sans chaleur pour le bien ? C'est là une bien vieille thèse théologique, épuisée à diverses fois par les princes de la controverse religieuse. C'est le plaidoyer de la liberté contre la nécessité, le conflit célèbre du libre arbitre, l'arène où saint Augustin vint se mesurer contre le moine Pélage, saint Bernard contre Abailard, Leibnitz contre Bayle, et où descendirent, à des titres divers, Shaftesbury,

Zwingle, Priestley, Hume, Grotius, Hobbes et beaucoup d'autres ! A moins de vouloir tomber dans la tautologie, il n'y a plus à discuter là-dessus : c'est une question qui ne se résout que par la conscience. Que répondre à un système qui veut que l'homme soit une brute, obéissant au caveçon de la fatalité? Que répondre à une théorie qui nie l'action de l'individu et sur son organisation et sur les circonstances qui la modifient ; son influence sur ses convictions et sur ses sentiments, sa liberté dans ses actes? Avec M. Owen, il ne reste plus rien à faire à l'intelligence; elle n'a aucune initiative à prendre, car elle obéit ; aucune faculté spontanée à exercer, car elle est toujours opprimée et passive. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Owen, dans un des statuts de son code social, proclame la liberté de conscience, laquelle n'est pas, que nous sachions, autre chose qu'un attribut de la volonté. Placé sur cette mauvaise pente du paralogisme, M. Owen est entraîné à d'autres contradictions : il consacre le droit, qui devient un titre pour l'individu, et nie le devoir qui est la contre-valeur de ce titre ; enfin il reconnaît formellement le bien et le mal, les classe, les distingue. Or, distinguer, c'est opter, c'est faire acte de consentement, de volonté, de liberté.

Si M. Owen s'arme ainsi d'un principe que repousse la dignité humaine, ce n'est pas, il faut lu rendre cette justice, pour marcher à la conquête

d'une résignation stupide, comme le fait la loi orientale, ou d'une excuse souveraine en faveur du crime, comme l'ont tenté quelques phrénologistes. Il veut fonder le règne de la bienveillance, la religion de la bienveillance, voilà tout. Mais là encore nous craignons qu'il ne s'abuse. De ce qu'on se sera dit et prouvé que l'homme est une machine, et qu'il ne faut pas lui tenir compte plus qu'à une machine du bien ou du mal qu'il fait, on n'en arrivera pas à avoir de l'affection pour l'humanité, mais de la pitié et de l'indifférence. L'amour, la charité, ne sont pas des sentiments inertes, mais chauds et actifs. On ne s'éprend pas d'une machine, on ne s'y dévoue pas, et l'idée qu'une passion n'est que le résultat d'un engrenage fortuit suffit pour tuer toute passion. Il était donc inutile de violenter les consciences pour faire accepter des prémisses aussi pauvres en solutions. L'amélioration des circonstances qui entourent l'homme dès le berceau, c'est-à-dire la réforme de l'éducation, était une voie plus heureuse et plus sûre pour arriver à ce triomphe de la charité et de la bienveillance, grande et sainte conquête poursuivie par tous les réformateurs, depuis le Christ jusqu'à M. Robert Owen.

Reste maintenant à interroger le principe de la communauté, autre pivot de son système. Peu nouvelle dans le monde, la communauté n'avait pu s'y naturaliser jusqu'ici que sous l'ascendant d'une règle

austère et sous l'empire de dures privations. M. Owen ne la comprend point ainsi : il ne veut ni privations, ni règle, et aspire pour elle à la liberté et au bonheur. C'est là un rêve ; un rêve innocent dans les interprétations que le fondateur de New-Lanark en a tirées, mais qui pourrait donner lieu à des erreurs plus dangereuses et à des illusions plus violentes. La communauté n'est pas une formule sociale, mais un sauvage expédient, un retour à l'état barbare. Il faut savoir le dire, aujourd'hui que des esprits égarés y songent. Son moindre écueil est de briser l'individualité, de nier les passions, de passer sur les capacités et sur les mérites le plus lourd et le plus désolant niveau. Elle vise toujours à ce but impossible, de fonder l'égalité sur les inégalités : l'égalité de fonctions au milieu de l'inégalité des aptitudes, l'égalité de droits au milieu de l'inégalité des intelligences, l'égalité de répartition au milieu de l'inégalité des résultats du travail. M. Owen, partant du point de vue de la satisfaction, ne limite, il est vrai, ni les besoins, ni la jouissance ; mais ne peut-il pas arriver que ceux qui auront la plus grande vocation pour consommer les produits soient précisément les mêmes hommes qui auront le moins d'habileté pour les créer, et alors n'en résultera-t-il pas une situation d'injustice et d'exploitation, que toute la bienveillance du monde ne pourra parvenir à faire accepter longtemps? Nous voulons croire que, grâce à une

plus juste répartition des charges sociales, la tâche de chaque individu sera, dans l'avenir, douce et légère : mais encore, si amoindrie qu'elle soit, faudra-t-il l'accomplir, cette tâche. Et y sera-t-on suffisamment excité sous un régime de mutualité rigoureuse, où l'équilibre des obligations et des jouissances ne sera jamais parfait, et dans lequel aucune place n'aura été réservée, ni à l'intelligence, qui seule gradue la valeur du travail, ni au capital, qui n'est lui-même que du travail accumulé? Avec M. Owen plus de privilége, ni de capacité, ni de fortune : il faut que les hommes riches, les hommes supérieurs se résignent à ne compter ici-bas que sur le pied des plus humbles, des plus incultes artisans; il faut que, désintéressés désormais de toute prétention, ils se trouvent suffisamment indemnisés par les joies d'une égalité parfaite et par le régime uniforme d'une communauté qui s'est interdit jusqu'à la plus innocente des rémunérations, la louange. Et, dernière et singulière contradiction! M. Owen conclut pourtant à un ordre social gradué et à un gouvernement hiérarchique basé sur les âges. C'est toujours ainsi qu'échouent les formules impuissantes ; elles arrivent à des conclusions qui ruinent leurs prémisses.

VI

CONCLUSION.

Dans ces deux idées fondamentales, la communauté et l'irresponsabilité humaine, repose toute la vertu du système de M. Owen : le reste porte sur des accessoires qu'il est surabondant de réveiller et de mettre en litige. Ce n'est pas qu'il n'y eût beaucoup à dire sur l'absorption de la famille dans la communauté, métamorphose qui demanderait autre chose que des indications vagues, sur l'état futur de la femme à laquelle on se contente de promettre une insaisissable égalité de droits, sur le rôle que devront jouer, dans le nouveau régime, les arts libéraux, les professions libérales, sources d'un travail qui ne peut ni s'évaluer à l'heure, ni se mesurer à la toise ; ce n'est pas qu'il n'y eût à signaler plus d'ellipses encore que d'erreurs, dans un programme tracé par une main évidemment inaccoutumée au jeu complet des théories ; mais au lieu d'épuiser cette critique nous aimons mieux nous reporter vers le côté saillant de la vie de M. Owen, et rendre un nouvel hommage aux grandes qualités de son cœur.

Nul en effet, jusqu'ici, n'a manifesté, sous un plus beau jour que lui, le don divin d'agir sur les caractères par la bonté unie à la raison ; nul n'a

témoigné une volonté plus persistante et plus généreuse de poursuivre et d'accomplir le bien ; nul n'a étudié les faits avec plus de patience et gouverné les hommes avec plus de moralité. New-Lanark est un titre qu'envieraient à M. Owen les théoriciens les plus célèbres, les penseurs les plus illustres. Ce lui serait une belle gloire, fût-elle la seule. Mais M. Owen en a d'autres. L'un des premiers, il a pressenti que les forces mécaniques, sous les lois qui régissent la richesse actuelle, ne porteraient que des fruits amers ; l'un des premiers il a fait comprendre ce qu'il y a de précaire et d'inconsistant dans les rapports ordinaires des maîtres et des travailleurs, et, signalant les dangers de nos grands foyers manufacturiers, ballottés entre des travaux exagérés et de déplorables chômages, l'un des premiers aussi, il a conseillé la formation de petits centres de 1,200 âmes, à la fois manufacturiers et agricoles, où la terre pût venir, en bonne nourrice, au secours des hommes que l'industrie aurait délaissés. Si, à ce contingent d'idées et de faits, on ajoute une somme inappréciable de sacrifices personnels, on pourra se convaincre que nulle existence ne fut plus pleine, plus noble, plus méritante que celle de M. Owen.

En terminant ceci, une réflexion nous frappe. Voici trois hommes éminents, Saint-Simon, Fourier et Owen, qui, presque à l'unisson, ensemble, à la

même date, se sont trouvés possédés d'une idée commune, celle de fonder un bien-être nouveau et de prêcher une moralité nouvelle. Tous les trois, sur des modes divers, il est vrai, et bien inégaux en valeur, ont procédé à une organisation meilleure du travail, et proclamé que la loi des destinées futures serait, l'un l'amour, l'autre l'attraction, le troisième la bienveillance. Cette émission, en Angleterre et en France, a été simultanée, et après avoir étudié, avec quelque conscience, les travaux de ces trois hommes, nous nous croyons fondés à affirmer que chacun d'eux a inventé de son côté et ne s'est inspiré que de lui-même. Il leur est arrivé sans doute ce qui arriva à Newton et à Leibnitz, qui devinèrent à la fois, l'un à Londres, l'autre à Leipzig, la loi des infiniment petits et le calcul différentiel. En effet, malgré la sentence de la Société royale de Londres, on peut dire aujourd'hui que si la découverte de Newton était réelle, celle de Leibnitz ne l'était pas moins. C'est qu'à l'heure où, devenues indispensables à la marche du monde, certaines idées descendent d'en haut vers nos intelligences, tous les cerveaux d'élite qui peuvent les féconder sont frappés de la même secousse et sollicités à la même manifestation. Alors sont apôtres tous ceux qui ont vu luire la langue de feu.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

INFLUENCE DE CES THÉORIES CONTEMPORAINES

SUR LES TENDANCES DE NOS SOCIÉTÉS.

Les études qui précèdent ont mis en relief, ce nous semble, le lien de parenté qui unit les diverses révoltes sociales proclamées de nos jours. Il n'y a pas à s'y méprendre ; elles sont toutes sœurs par le but et, à quelques nuances près, par les moyens. Plusieurs détails diffèrent, mais les lignes principales sont les mêmes. On ne saurait nier ni la droiture d'intentions qui a inspiré ces projets, ni l'originalité attrayante qui les caractérise. Leur grandeur attire, leur nouveauté séduit. On y a su faire une belle part au cœur, et c'est surtout le cœur qui les juge. Aussi la première impression leur est-elle favorable et les voit-on d'abord sous un beau jour.

Mais la réflexion tempère bientôt ce senti
signale à l'observateur une foule de dai
s'étaient jusque-là dérobés au regard. Que
humaine se préoccupe d'une moralité nouv
de mieux ; mais que les sociétés n'appo
comme enjeu, dans cette poursuite, leur
leur vertu. Nous ressemblons un peu à ce
qui essayent de sauter au delà de leur o
nous nous engageons avec une imprévoyan
leresque dans des luttes contre nos destin
à n'en retirer que des mécomptes et des l
Il importe donc de dresser l'état des inco
et des avantages qui ont pu résulter de ces
spéculatives, et de rechercher dans quel
ont réagi sur les mœurs et les idées de no
tions.

ÉCUEILS DE CES THÉORIES.

Saint-Simon, Fourier et Owen ont é
croyances des sociétés modernes, princ
sur deux points : les vérités morales, l
économiques. Nous écartons à dessein l
religieuses dont l'affaiblissement tient à d
plus lointaines et plus complexes.

Jusqu'ici la compression des mauvais
et la lutte contre les passions sensuelle
constitué l'un des plus beaux titres de l'h

l'un des plus nobles emplois de sa volonté. Dans cette victoire incessante sur lui-même, dans cette action de sa raison sur ses penchants, on s'accordait à voir le vrai signe de sa grandeur, l'éclatant témoignage de son origine. Obéir aux instincts naturels était le lot de la brute, les dominer, était l'apanage de l'homme. Que le christianisme eût poussé trop loin ce combat, qu'il eût changé le détachement en ascétisme et martyrisé le corps sans profit pour l'âme, on ne pouvait le nier. Mais cette exagération trouvait son correctif dans nos instincts mêmes, et n'exposait pas l'humanité à une déchéance Rompre l'équilibre dans l'autre sens, proclamer la légitimité absolue, illimitée des passions, déclarer que la satisfaction la plus entière, sur tous les points, en toutes choses, devenait désormais la loi de l'univers, n'était-ce pas, au contraire, ouvrir la porte à tous les déréglements, à tous les excès, dépouiller la vie de son idéal et détrôner l'esprit pour couronner la matière?

C'est pourtant ce qu'ont fait nos trois réformateurs, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont enseigné d[illegible] des termes à peu près identiques et comme [illegible] avait eu un concert entre eux. Ce que notre [illegible] glorifiait, ils l'ont déprécié; ce qu'elle con[illegible] ils l'ont absous. Se maîtriser, à leur sens, [illegible] folie, s'abstenir, une puérilité. Cette fa[illegible] lompter nos instincts que nous sentons en[illegible]

mêmes, dont nous avons la conscience
nos efforts par de si pures joies, ce ca
ractère qui accompagne un triomphe re
nos faiblesses, ces conflits intérieurs ou
rance le démon, tout cela, pour eux, n'est
préjugé, une illusion, le produit d'u
maladies. Obéir à la nature, s'abandonner
des sens, jouir de tout sans mesure et sa
venta la vertu. Passe encore s'il ne s'agi
que d'un caprice épicurien, anacréontiq
a voulu en faire une philosophie, un sy
prédication. La loi qui gouvernait l'île
trouvé des commentateurs et des apôtres.
l'élève à la hauteur d'un principe religie
en fait un ressort social, le troisième un
tiel de nos destinées. Les rôles sont inter
sormais le corps sera le maître, l'âme sera l
Ou plutôt l'âme et le corps seront libr
dans leur sphère, et pourront parcourir i
et légitimement le cercle entier de leur
Les temps de privation et de contrainte

(1) Pour se maintenir dans les termes d'une impart
et dégager quelques réserves du milieu de cette cri
il faut rappeler ici que Fourier a formellement établ
rarchie des passions, la supériorité des passions de l
du corps. Mais, d'autre part, il n'admet la compren
ni des autres, et c'est dans ce sens que l'influence
fortement fataliste, nous semble fâcheuse dans u
surtout besoin de discipline morale.

La distinction du mal et du bien est elle-même une subtilité superflue, vieillie, inutile. Il n'y a plus à choisir entre les passions, il vaut mieux nier à toutes.

On devine sans peine combien cette morale facile risque d'affecter l'économie générale de nos sociétés. Les réformateurs s'inquiètent peu de désorganiser l'ancien monde, parce qu'ils en ont un nouveau à nous proposer ; mais c'est aux hommes qui ne sont pas encore convaincus de l'efficacité du remède, à empêcher que le mal n'empire et ne s'aggrave. Où irions-nous, grand Dieu ! si on ne nous laissait que nos vices, en nous enlevant jusqu'au sentiment de nos dernières vertus ? Ainsi, tout ce qui a jusqu'ici commandé l'estime de la foule, l'honneur, l'héroïsme, le désintéressement, la pauvreté noblement souffrie, la probité irréprochable, le respect de la foi jurée, le détachement, le dévouement au pays, à la famille, toutes ces qualités qui résultent de l'éducation de l'âme, de la volonté, de la réflexion, ne seraient plus que des sentiments vains, des titres sans valeur, contestables, arbitraires, des puérilités indignes de louanges ! Dans aucune des sociétés que l'on nous façonne il n'y a de place pour ces mérites qui sont le résultat d'un travail et souvent le produit d'un long combat. On promet à l'homme de le rendre heureux, mais d'un bonheur passif, inerte, indépendant de ses efforts. Nous sommes faitalement con-

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

INFLUENCE DE CES THÉORIES CONTEMPORAINES

SUR LES TENDANCES DE NOS SOCIÉTÉS.

Les études qui précèdent ont mis en relief, ce nous semble, le lien de parenté qui unit les diverses révoltes sociales proclamées de nos jours. Il n'y a pas à s'y méprendre ; elles sont toutes sœurs par le but et, à quelques nuances près, par les moyens. Plusieurs détails diffèrent, mais les lignes principales sont les mêmes. On ne saurait nier ni la droiture d'intentions qui a inspiré ces projets, ni l'originalité attrayante qui les caractérise. Leur grandeur attire, leur nouveauté séduit. On y a su faire une belle part au cœur, et c'est surtout le cœur qui les juge. Aussi la première impression leur est-elle favorable et les voit-on d'abord sous un beau jour.

Mais la réflexion tempère bientôt ce sentiment, et signale à l'observateur une foule de dangers qui s'étaient jusque-là dérobés au regard. Que la pensée humaine se préoccupe d'une moralité nouvelle, rien de mieux ; mais que les sociétés n'apportent pas comme enjeu, dans cette poursuite, leur repos et leur vertu. Nous ressemblons un peu à ces enfants qui essayent de sauter au delà de leur ombre, et nous nous engageons avec une imprévoyance chevaleresque dans des luttes contre nos destinées, sauf à n'en retirer que des mécomptes et des blessures. Il importe donc de dresser l'état des inconvénients et des avantages qui ont pu résulter de ces témérités spéculatives, et de rechercher dans quel sens elles ont réagi sur les mœurs et les idées de nos générations.

ÉCUEILS DE CES THÉORIES.

Saint-Simon, Fourier et Owen ont ébranlé les croyances des sociétés modernes, principalement sur deux points : les vérités morales, les vérités économiques. Nous écartons à dessein les vérités religieuses dont l'affaiblissement tient à des causes plus lointaines et plus complexes.

Jusqu'ici la compression des mauvais instincts et la lutte contre les passions sensuelles avaient constitué l'un des plus beaux titres de l'homme et

l'un des plus nobles emplois de sa volonté. Dans cette victoire incessante sur lui-même, dans cette action de sa raison sur ses penchants, on s'accordai à voir le vrai signe de sa grandeur, l'éclatant témoignage de son origine. Obéir aux instincts naturels était le lot de la brute, les dominer, était l'apanage de l'homme. Que le christianisme eût poussé trop loin ce combat, qu'il eût changé le détachement en ascétisme et martyrisé le corps sans profit pour l'âme, on ne pouvait le nier. Mais cette exagération trouvait son correctif dans nos instincts mêmes, et n'exposait pas l'humanité à une déchéance Rompre l'équilibre dans l'autre sens, proclamer la légitimité absolue, illimitée des passions, déclarer que la satisfaction la plus entière, sur tous les points, en toutes choses, devenait désormais la loi de l'univers, n'était-ce pas, au contraire, ouvrir la porte à tous les déréglements, à tous les excès, dépouiller la vie de son idéal et détrôner l'esprit pour couronner la matière?

C'est pourtant ce qu'ont fait nos trois réformateurs, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont enseigné dans des termes à peu près identiques et comme s'il y avait eu un concert entre eux. Ce que notre morale glorifiait, ils l'ont déprécié; ce qu'elle condamnait, ils l'ont absous. Se maîtriser, à leur sens, est une folie, s'abstenir, une puérilité. Cette faculté de dompter nos instincts que nous sentons en nous-

mêmes, dont nous avons la conscience et qui paye nos efforts par de si pures joies, ce contentement intime qui accompagne un triomphe remporté sur nos faiblesses, ces conflits intérieurs où l'ange terrasse le démon, tout cela, pour eux, n'est qu'un vain préjugé, une illusion, le produit d'imaginations malades. Céder à la nature, s'abandonner aux appels des sens, jouir de tout sans mesure et sans réserve, voilà la vertu. Passe encore s'il ne s'agissait en cela que d'un caprice épicurien, anacréontique ; mais on a voulu en faire une philosophie, un système, une prédication. La loi qui gouvernait l'île de Circé a trouvé des commentateurs et des apôtres. L'un d'eux l'élève à la hauteur d'un principe religieux, l'autre en fait un ressort social, le troisième un agent essentiel de nos destinées. Les rôles sont intervertis : désormais le corps sera le maître, l'âme sera l'esclave (1). Ou plutôt l'âme et le corps seront libres, chacun dans leur sphère, et pourront parcourir impunément et légitimement le cercle entier de leurs fantaisies. Les temps de privation et de contrainte sont passés.

(1) Pour se maintenir dans les termes d'une impartialité complète et dégager quelques réserves du milieu de cette critique générale, il faut rappeler ici que Fourier a formellement établi, dans sa hiérarchie des passions, la supériorité des passions de l'âme sur celles du corps. Mais, d'autre part, il n'admet la compression ni des unes ni des autres, et c'est dans ce sens que l'influence de sa doctrine, fortement fataliste, nous semble fâcheuse dans une société qui a surtout besoin de discipline morale.

La distinction du mal et du bien est elle-même une subtilité superflue, vieillie, funeste. Il n'y a plus à choisir entre les passions, il vaut mieux obéir à toutes.

On devine sans peine combien cette morale facile risque d'affecter l'économie actuelle de nos sociétés. Les réformateurs s'inquiètent peu de désorganiser l'ancien monde, parce qu'ils en ont un nouveau à nous proposer; mais c'est aux hommes qui ne sont pas encore convaincus de l'efficacité du remède, à empêcher que le mal n'empire et ne s'aggrave. Où irions-nous, grand Dieu! si on ne nous laissait que nos vices, en nous enlevant jusqu'au sentiment de nos dernières vertus? Ainsi, tout ce qui a jusqu'ici commandé l'estime de la foule, l'honneur, l'héroïsme, le désintéressement, la pauvreté noblement soufferte, la probité irréprochable, le respect de la foi jurée, le détachement, le dévouement au pays, à la famille, toutes ces qualités qui résultent de l'éducation de l'âme, de la volonté, de la réflexion, ne seraient plus que des sentiments vains, des titres sans valeur, contestables, arbitraires, des puérilités indignes de louanges! Dans aucune des sociétés que l'on nous façonne il n'y a de place pour ces mérites qui sont le résultat d'un travail et souvent le produit d'un long combat. On promet à l'homme de le rendre heureux, mais d'un bonheur passif, inerte, indépendant de ses efforts. Nous sommes fatalement con-

damnés à la félicité terrestre, et chercher des vertus en dehors de nos instincts, c'est résister à nos destinées.

Il est à craindre que nos sociétés ne perdent, au contact de ce singulier enseignement, le peu de honte et de pudeur qui leur restent. Si la pratique du bien voit s'évanouir son dernier prestige; si le mal, systématiquement justifié, devient un élément nécessaire et respectable de la vie, nous ne croyons pas que le choix demeure longtemps douteux parmi les hommes. A quelle civilisation cela peut-il conduire, nous l'ignorons; mais il n'en est pas moins vrai que ces principes s'infiltrent, qu'ils germent, qu'ils portent leurs fruits. On a conduit, on a poussé notre siècle vers la satisfaction, et il s'y précipite avec un acharnement qui épouvante. On a voulu lui inspirer le mépris de ces vertus austères qui furent, en d'autres temps, l'honneur et la parure de l'humanité, et il en est venu déjà à professer pour elles au moins de l'indifférence. On lui a prêché le culte de l'utile, et il semble avoir perdu toute notion de la vraie grandeur. En politique, les fonctions et les dignités sont l'objet d'un assaut continuel, où les combattants ne font que changer de tactique et de rôle. En industrie, en littérature, les excès ont passé es bornes; le dédain de toute mesure et de toute règle a conduit droit à la dépravation et au chaos. L'ancienne moralité a disparu, et il est difficile de

dire où est la nouvelle. Au lieu de cette simple et saine logique qui gouvernait naguère les générations, on a aujourd'hui des chaires pour toutes les folies, des auditoires pour toutes les monstruosités. Le vertige est dans les têtes, le doute est dans les âmes. On ne sait que croire et que proscrire. Si rien n'a été fondé, tout a été ébranlé. On dirait que la société se déserte elle-même, qu'elle se plaît au milieu de ruines, qu'elle prête les mains à sa propre destruction.

Oui, depuis dix ans, il n'est aucun sentiment, aucune croyance morale que l'on n'ait impitoyablement foulés, niés, compromis. L'amour, le respect de la famille semblaient seuls avoir survécu au grand holocauste des traditions sociales. On est entré dans ce sanctuaire et on l'a profané. La critique a toujours beau jeu quand elle s'exerce sur les infirmités humaines. Il n'était pas difficile de faire ressortir le ridicule des unions mal assorties et de s'armer contre le mariage des scandales qu'il voit naître. On l'a fait en chargeant les couleurs du tableau. On a tenu à prouver que les forces ici-bas ne sont pas toujours en raison des devoirs, et que la nature se charge de rétablir l'équilibre entre la liberté et la contrainte. Ces scrupules sont justes, mais la conclusion infirme leur valeur. Pour obvier à quelques liaisons irrégulières, quel expédient proposait-on? La promiscuité, l'égalité complète des sexes, l'éman-

nos manufactures, si ce n'est de l'autorité ? Que sont nos lois de céréales, nos tarifs prohibitifs, notre code de douanes armé contre la production étrangère, si ce n'est de l'autorité ? Que sont, dans l'ordre financier, les monopoles dévolus au gouvernement, la régie des poudres et des tabacs, l'impôt sur le sel, les droits écrasants sur les boissons, si ce n'est de l'autorité ? Que sont, dans l'ordre civil, les priviléges d'offices et la vénalité des charges, si ce n'est de l'autorité ? Sur quelque point que nous jetions les yeux, dans le champ de phénomènes économiques, nous voyons l'autorité partout, nous n'apercevons la liberté nulle part. S'il y a angoisse, s'il y a souffrance, qu'on en rejette donc la responsabilité sur le principe d'où ils sont issus, et qu'on n'attribue pas à la liberté les maux qui proviennent des erreurs des hommes: Est-il équitable de juger une science sur des essais qui se poursuivent dans la voie contraire, et de la déclarer stérile parce qu'on aura fait l'opposé de ce qu'elle conseille ? Les demi-épreuves ne suffisent même pas : pour qu'un remède agisse, il faut lui conserver toute sa dose. L'économie politique est donc fondée à réclamer une expérience complète et à décliner la responsabilité d'un état de choses qu'elle n'a pas créé et qu'elle désavoue.

Nous avons longuement et sérieusement réfléchi sur les souffrances qui affligent le monde des travailleurs, et il est dans notre conviction que la

liberté seule peut conduire à un soulagement provisoire. Le temps, une éducation progressive et l'association, quand on en aura trouvé la formule, feront le reste. Quant à l'autorité, son rôle est fort amoindri. L'autorité suppose une tutelle, et la tutelle une minorité éternelle. C'est toujours le règne des intelligences privilégiées sur l'intelligence générale, et jusqu'ici nous avons vu que les délégations de ce genre aboutissent nécessairement à une exploitation. Une dictature industrielle et commerciale se déroberait difficilement à cette tendance; elle aurait à essuyer les assauts de mille intérêts particuliers, à subir des embûches, des séductions sans nombre. Elle n'y résisterait pas. Ce que nous voyons en est une preuve frappante. Ne pas croire à la sagesse, à l'infaillibilité des hommes est encore le calcul le plus sûr; ne tenter personne est le meilleur moyen de s'épargner des mécomptes. Il est rare que la faculté d'abuser n'engendre pas l'abus. La liberté a ses plaies, ses crises, ses douleurs; qui le nie? Mais elle a aussi une vertu souveraine pour les apaiser. Les maux qu'elle occasionne émanent des choses, ils pèsent sur tous également : à ce titre on les supporte avec résignation, avec patience. Les blessures d'un système d'autorité proviennent des hommes; elles distinguent leurs victimes : c'est un motif pour ne les souffrir qu'en murmurant. L'intervention d'un pouvoir directeur dans les faits éco-

commence le code pénal. Mais si l'on entre sur le terrain purement industriel ou commercial, on y reconnaît bientôt l'impuissance du principe de l'autorité pour la guérison radicale des grandes misères humaines. Quelques mesures de bienfaisance et de charité, voilà toute son action. Hors de ces palliatifs, il ne peut rien. Comment veut-on, par exemple, qu'un gouvernement aille prendre parti contre les machines, instruments passifs, en faveur des travailleurs qu'elles déclassent ? Ce serait décréter l'infériorité éternelle des procédés industriels. Comment veut-on encore, et c'est là-dessus que les dissidents insistent le plus, qu'un gouvernement intervienne efficacement, raisonnablement, dans le champ clos fatal de la concurrence ? Il faudrait pour cela partir d'une erreur évidente, celle de l'égalité des prix de revient, poursuivre, organiser une sorte de niveau manufacturier, étendre l'industrie sur un lit de Procuste, et abolir, avec les excès de la lutte actuelle, les avantages incontestables qui en résultent, l'émulation des fabricants, les efforts du génie particulier, l'aiguillon utile de la rivalité. C'est déjà

privé, mais quand il se réveille, il est implacable. En voulant forcer le bénéfice, un négociant de mauvaise foi se prive d'un débouché, en voulant marcher trop vite à la fortune, il demeure en chemin. C'est l'histoire de la *Poule aux œufs d'or*. L'honnêteté en affaire n'est pas seulement un devoir : elle est encore un bon calcul.

tion efficace des intérêts ou voisins ou lointains; voilà la part d'un gouvernement, et elle est assez belles, assez vaste, assez importante, assez lourde. Devant certains écarts industriels il ne peut pas non plus demeurer désarmé et impassible. Tel est l'abus que l'on peut faire des enfants dans les manufactures. Ce n'est point là une question économique, mais une mesure de police. Assassiner lentement, par un travail excessif, de pauvres créatures qui ne peuvent se défendre, est aussi criminel, plus criminel que de tuer résolûment, à main armée, un homme qui a la conscience de sa force. Dans le second cas, le besoin peut être une excuse; dans le premier, jamais. Protéger les personnes n'est pas gêner la liberté, mais la servir. C'est l'une des occasions où la puissance coactive peut s'exercer utilement. La surveillance des substances alimentaires est aussi placée dans l'ordre des faits justiciables d'une bonne police. Il n'est pas plus permis d'empoisonner que d'assassiner (1). La science économique s'arrête où

(1) Quant à la fraude sur d'autres produits, qui ne touchent ni à la vie, ni à la santé de l'homme, il serait difficile à un gouvernement de s'en occuper avec efficacité. La question est complexe et délicate. La surveillance des mesures et des poids est le seul point sur lequel la morale publique puisse et doive obtenir satisfaction. Pour le reste il faut s'en remettre aux leçons de l'expérience, aux progrès de l'éducation commerciale et industrielle. Toute fraude s'expie par le délaissement, par l'abandon; plus on ira, plus il sera facile de s'en convaincre. On peut endormir une fois, deux fois, les défiances de l'intérêt

commence le code pénal. Mais si l'on entre sur l terrain purement industriel ou commercial, on reconnaît bientôt l'impuissance du principe de l'au torité pour la guérison radicale des grandes misère humaines. Quelques mesures de bienfaisance et d charité, voilà toute son action. Hors de ces palliatifs il ne peut rien. Comment veut-on, par exemple qu'un gouvernement aille prendre parti contre le machines, instruments passifs, en faveur des tra vailleurs qu'elles déclassent ? Ce serait décréter l'in fériorité éternelle des procédés industriels. Commen veut-on encore, et c'est là-dessus que les dissident insistent le plus, qu'un gouvernement intervienn efficacement, raisonnablement, dans le champ clo fatal de la concurrence ? Il faudrait pour cela parti d'une erreur évidente, celle de l'égalité des prix d revient, poursuivre, organiser une sorte de niveau manufacturier, étendre l'industrie sur un lit d Procuste, et abolir, avec les excès de la lutte ac tuelle, les avantages incontestables qui en résultent l'émulation des fabricants, les efforts du génie par ticulier, l'aiguillon utile de la rivalité. C'est déj

privé, mais quand il se réveille, il est implacable. En voulan forcer le bénéfice, un négociant de mauvaise foi se prive d'u débouché, en voulant marcher trop vite à la fortune, il demeure e chemin. C'est l'histoire de la *Poule aux œufs d'or*. L'honnêteté e affaire n'est pas seulement un devoir : elle est encore un bo calcul.

[illegible] étrangers [illegible] de l'économie [illegible] dans [illegible] comment [illegible] l'atome et le mot. [illegible] existence.

La liberté économique [illegible] développe [illegible] sources et [illegible] elle est [illegible] une chimère. Alors à [illegible] problème de l'économie [illegible] distribution de [illegible] pour [illegible] à rétablir le [illegible] temps qu'il [illegible] querelles de salaire [illegible] des travailleurs [illegible] l'association [illegible] conjuguée [illegible] Reste la liberté du [illegible] médiaire entre [illegible] de tous. La liberté [illegible] n'est [illegible]

priviléges, de quelque nature qu'ils soient, conduit forcément à une égalité non pas absolue, bien s'en faut, mais du moins relative. On conçoit en effet qu'un pays, dont la loi civile consacrerait le fractionnement infini des héritages, et qui en même temps abolirait les priviléges de toute sorte, priviléges de protection pour la navigation et le commerce, l'agriculture et l'industrie, priviléges d'offices, priviléges de bourse, priviléges d'escompte et d'agiotage, priviléges de rentiers, priviléges de banques, priviléges administratifs, on conçoit, disons-nous, qu'un pays ainsi gouverné offrirait bientôt le spectacle d'un nivellement graduel dans les fortunes. On y verrait moins de chênes, mais aussi moins de roseaux. Ce qui s'enlèverait en haut de l'échelle s'ajouterait dans le bas, et le superflu irait naturellement vers le nécessaire. Sous un pareil régime, la concurrence elle-même se dépouillerait de ce qu'elle a d'acerbe et de douloureux, car le travail, devenu entièrement libre, aurait à choisir entre une foule d'issues et de modes d'activité. Il nous semble qu'il n'y a rien à risquer et qu'il y a tout à gagner au contraire, à marcher prudemment et graduellement dans cette voie, avec le respect dû aux droits acquis, aux positions faites. La liberté est patiente comme tout ce qui est fort : elle peut attendre; mais il ne faut pas s'en laisser détourner par des rêveries.

Le plus fâcheux effet des plans téméraires qui se succèdent depuis dix ans, est précisément d'avoir rendu suspecte une science qui n'est pas éprouvée, d'avoir jeté du trouble dans les esprits, de la confusion dans les idées, de l'hésitation dans les croyances. Quand il s'agit de démolir, on trouve toujours des auxiliaires. Il est vrai qu'on nous proposait, comme compensation, de nouvelles vues, un monde régénéré, une société parfaite, un paradis sur le globe. Mais il ne semble pas que beaucoup de personnes se soient prêtées jusqu'ici à ces expériences, filles de l'empirisme. Aussi, l'organisation vaporeuse s'est-elle évanouie et n'est-il resté que la critique. Notre impuissance actuelle, dans la région des affaires, vient de là. Le faisceau des principes communs ayant été rompu, chacun s'en va au hasard, obéissant soit à ses intérêts, soit à ses inspirations personnelles. Il est temps que les esprits justes et prévoyants se remettent dans la voie et y ramènent les sociétés qui s'en écartent. La vérité a cela de bon qu'elle ne perd jamais son à-propos et que le délaissement ne lui ôte rien de sa vertu. Nous croyons, toutefois, qu'il est temps de s'y rallier et d'oublier les systèmes fantastiques pour un système réel. Pour le formuler en peu de mots, il suffirait de renverser les termes des trois théories que nous avons parcourues et de reconnaître comme instruments nécessaires du progrès social : L'autorité dans l'ordre moral, et sur-

tout l'autorité de l'exemple; dans l'ordre économique, la liberté.

SERVICES RENDUS PAR CES THÉORIES.

Nous avons été sévère; maintenant il nous est permis d'être juste.

Tout n'a pas été funeste et stérile dans ces révoltes spéculatives. Si l'économie politique y a vu s'amoindrir son autorité, elle y a puisé, en revanche, des enseignements qui retremperont son essence. Réprouvées par la raison, ces réformes avaient une qualité qui leur a valu quelques conquêtes : elles partaient du cœur. Elles n'ont pas concentré leur plus vive sollicitude sur de simples abstractions; elles ont songé aux hommes. Au lieu de raisonner didactiquement sur la richesse, elles ont signalé les douleurs du pauvre; au lieu de définir les éléments des fortunes, elles sont allées droit aux classes souffrantes. Charles Fourier leur assure un *minimum* qui les met à l'abri du besoin; Saint-Simon leur consacre sa formule fondamentale; Robert Owen détruit, à leur profit, la hiérarchie sociale et les convie à une égalité absolue. Il y a, dans ces trois novateurs, une compassion véritable, une sympathie réelle pour le peuple. Sa destinée est l'objet de leurs soucis, son avenir le but de leurs pensées. Ce dévouement est d'autant plus sincère, qu'il n'est pas

compris et qu'il doit rester sans récompense. On ne feint de pareils sentiments que lorsqu'on est en mesure de les exploiter.

Dans les moindres détails de ces idéologies se révèle cette affection profonde pour ceux qui souffrent. Comme échelle des contentements qu'il promet, Charles Fourier prend toujours les besoins de la masse. En vivres, en vêtements, en satisfactions de toute nature, le simple travailleur aura, dans son monde, le sort d'un roi dans le nôtre. Rien ne sera assez bon, assez parfait, assez magnifique pour lui. Au lieu de glorifier l'abstinence et de conseiller la privation, Fourier laisse entrevoir au contraire un développement nouveau dans les facultés physiques de l'homme, afin de les mettre en rapport avec le raffinement et l'abondance des productions futures. Il va jusqu'à dresser le menu des repas populaires et il y procède avec une prodigalité merveilleuse. La vie, la table, l'éducation, tout est, chez lui, à peu près commun ; mais, pour emporter les choses de haute lutte, il élève sur-le-champ le bien-être le plus vulgaire au niveau de nos jouissances les plus exquises (1). Ainsi, personne n'y perd et chacun y gagne. Saint-Simon est plus grand seigneur ; il veut le gouvernement religieux des intelligences, mais il

(1) Cette sollicitude de Fourier a fait dire qu'il avait organisé la *cuisine de l'avenir*. Le mot est exclusif ; mais il a du vrai.

déclare que sa théocratie s'occupera avant tout du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre (1). Robert Owen ne demeure point en arrière, il reconnaît à tous un droit uniforme et ne distingue ni entre les capacités, ni entre les aptitudes corporelles. Les travailleurs le préoccupent vivement. Manufacturier, il a vu de près leurs misères et les a secourues dans la mesure de ses ressources. Théoricien, il constate les désastres de la vie industrielle ballottée entre une stagnation et une activité intermittentes ; il s'inquiète des froissements issus de l'invasion des machines, et suit avec une anxiété douloureuse les progrès de ce paupérisme qui menace de dévorer la Grande Bretagne. Chez ces trois hommes, il y a donc un énergique instinct de tendresse pour la partie la plus malheureuse et la plus déshéritée des générations humaines. Les moyens ne sont pas au niveau de l'intention, mais qu'importe? L'effet essentiel est produit. L'opinion est saisie : la plainte subsiste. On peut l'ajourner, on ne peut plus l'anéantir; on peut différer d'avis

(1) La hiérarchie saint-simonienne n'est qu'une interprétation très-libre, peut-être même une déviation des idées de Saint-Simon. Le sentiment des besoins de la classe pauvre était bien plus développé, bien plus direct, bien plus actif chez le philosophe qu'au sein de son école. Il faut surtout se garder de le croire complice de l'appareil théâtral et puéril que l'on a pu donner à sa doctrine.

sur le remède, on ne peut plus fermer les yeux sur le mal.

C'est sur ce terrain que doit se placer désormais la science économique. L'éclat qu'ont jeté des initiatives aventureuses, qui s'adressaient plutôt au sentiment qu'à la raison, a dû lui faire comprendre qu'il lui manquait un élément essentiel, un levier nécessaire. On ne fait rien de grand si on ne passionne pas les âmes. Les sociétés ne s'ébranlent guère pour des questions de dialectique et de méthode. Émouvoir n'empêche pas de bien définir, et le cœur n'a jamais gâté un théorème. Comme principes virtuels, la science économique renferme tous les éléments du progrès social : il suffit de les en dégager et de les féconder par la mise en œuvre. On ne demande plus à la doctrine des démonstrations, mais des faits. On lui a contesté la faculté du mouvement, il faut qu'elle marche. La lutte n'est point finie, il est vrai. Les vieux préjugés se défendent, les intérêts privilégiés résistent, et le pouvoir s'est montré, dans bien des cas, le complice des intérêts privilégiés et des vieux préjugés. Raison de plus pour sortir de l'isolement spéculatif, pour entrer dans des voies de réalisation. En ralliant les cœurs sincères et les esprits résolus au drapeau de la liberté industrielle et commerciale, en prenant pour devise l'amélioration du sort des classes laborieuses, on peut soulever tout un monde de réformes

et réunir, pour des fins pacifiques et généreuses, l'autorité des doctrines et l'ascendant du nombre. L'économie politique prouverait ainsi qu'elle n'est pas une lettre morte, et qu'on s'est trop hâté de sonner ses funérailles.

Ce service n'est pas le seul que les écoles téméraires aient rendu à la science économique. En même temps qu'elles lui montraient le chemin d'une popularité infaillible, elles soulevaient aussi le plus grand problème des temps modernes, celui de l'association. Les trois sectes se sont rencontrées sur ce terrain et chacune d'elles a livré sa formule. Celle de Robert Owen est purement négative. Tout appartient à tous. Les biens du sol, le produit des bras, les fruits de l'intelligence, doivent se distribuer par portions égales et en raison des besoins. Le globe pouvant défrayer, et au delà, la somme entière des désirs humains, il faut ne rien refuser à qui demande, et éteindre la jalousie par la satisfaction. C'est le système de communauté absolue. L'association de Saint-Simon ne procède pas d'un fatalisme aussi vague. Elle tend au bonheur par la règle, au contentement par la discipline. Elle suppose une sagesse directrice qui équivaudrait à la présence d'un Dieu sur la terre. L'association, dans ce cas, devient une abdication des faibles au profit des forts, des infirmes au profit des capables, une délégation de tous les pouvoirs sociaux en faveur de

ceux qui peuvent les appliquer de la manière la plus utile au bien-être commun. On a vu les vices de cette formule. Celle de Fourier est incontestablement supérieure aux deux autres, en ce sens qu'elle ne procède ni d'une autorité exorbitante, ni d'une liberté illimitée. Fourier a fort ingénieusement analysé les éléments de l'activité humaine et les instruments de la production sociale. Il accorde une place au capital que repoussent à la fois la communauté absolue d'Owen et la gestion par main-morte de Saint-Simon ; puis ajoutant à cet élément indispensable de la production l'action des bras et l'action des intelligences, il propose d'associer les hommes en *capital, travail* et *talent*. Comme point de départ, c'est là évidemment ce que l'on a trouvé de mieux, et ne dût-on à Charles Fourier que cette définition simple et précise, il aurait encore la gloire d'avoir fourni le premier mot concluant pour l'organisation de l'avenir industriel.

Car l'avenir, c'est du moins notre espoir, appartiendra à l'association. Seule elle pourra apporter un remède efficace aux vices de la culture morcelée, à l'éparpillement des forces sociales, aux chocs quotidiens dans lesquels elles s'annulent et s'absorbent, aux sacrifices que conseille une concurrence déréglée. Elle aura seule la puissance de terminer la longue querelle qui se perpétue entre le principe de la liberté et le principe de l'autorité.

Dans le monde des passions, dans le monde des intelligences, dans le monde des intérêts, l'harmonie ne se fondera que par l'association (1). Rien n'est encore prêt pour son avénement ; gouvernement et peuples, personne n'est mûr, tout résiste, et pourtant un besoin d'union, de concert se fait sentir de mille côtés. Partout où l'association a offert quelque sécurité, quelque garantie, on est allé vers elle sans effort, avec abandon. La dette publique, les banques, les grandes entreprises commerciales et industrielles sont le produit de cet instinct, de ce besoin. Sur une échelle plus réduite, le principe règne dans le domaine des affaires. Les capitaux se cherchent et se groupent, les intérêts se combinent et se coalisent. L'association a aussi pénétré dans les sphères morales et pour des fins toutes de sentiment. En haut, se forment des sociétés de charité et de philanthropie ; en bas, des sociétés de secours mutuels. Les symptômes sont donc consolants, et, si notre cœur ne nous trompe, l'avenir sera beau. Dans cette marche des principes et des faits, il n'y a rien d'ailleurs qui ne soit rigoureusement logique et qui ne s'enchaîne invinciblement. Les abus de l'autorité ont dû conduire à la liberté,

(1) L'Académie des sciences morales et politiques, dont les travaux prennent chaque jour un caractère plus ferme et plus utile, vient de mettre au concours une question très-bien posée sur l'*association privée et volontaire*.

c'est-à-dire à l'expression la plus élevée de la force individuelle; les abus de la liberté conduiront à l'association qui doit être la manifestation la plus complète de la force collective. L'autorité emportait avec elle l'exploitation, la liberté l'isolement. L'association tourne ces deux écueils pour aboutir à la satisfaction de tous les intérêts, de toutes les exigences de la vie, comme aussi à l'apaisement graduel des passions, et surtout de cette jalousie, de cette vanité humaine, qui sont souvent plus implacables que le besoin.

Ainsi, la science économique a deux buts à poursuivre, l'un immédiat, l'autre médiat. Par la pratique intelligente de la liberté, il faut qu'elle arrive à l'association. C'est le pôle auquel on doit tendre, alors même qu'on désespérerait d'y atteindre. L'autorité a fait son temps: elle suppose, on l'a dit, une éternelle enfance; elle exclut l'éducation progressive des individus, et l'expérience qu'ils doivent acquérir, fût-ce à leurs dépens. D'ailleurs elle ne termine rien et ne résout aucun problème. Pourtant l'autorité dirige souverainement en France l'essor de la richesse générale et l'économie politique n'a pas d'ennemi plus direct, plus dangereux à combattre. Les malentendus des derniers temps, les diversions occasionnées par les tentatives qui sont l'objet de ce livre, n'ont pas peu contribué à obscurcir les saines notions scientifiques et à ouvrir

cantons les plus habités ; on verra les troupeau vigognes aussi communs dans les montagnes que troupeaux de moutons. Et combien d'autres maux, tels que l'autruche, le daim, la gerboise, viendront se rallier autour de l'homme, dès q trouveront près de lui les appâts qui doivent fixer, appâts que l'ordre civilisé actuel ne pe nullement de leur procurer ! Ainsi cette créati déjà bien pauvre et malfaisante, est doublen pauvre pour nous ; par mésintelligence sociale, nous privons de la majeure partie des biens qu trois règnes pourraient nous offrir.

« Cependant la terre est violemment agitée s'en aperçoit à la fréquence des aurores boré qui sont un symptôme du rut de la planète, effusion inutile du fluide prolifique. Ce fluide bo ne peut former sa conjonction avec le fluide au tant que le genre humain n'aura pas fait les trav préparatoires. Il faudra pour cela porter le g humain au petit complet de deux milliards, ce exigera au moins un siècle, parce que les fem sont bien moins fécondes dans l'*ordre combiné* dans la civilisation où la vie de ménage leur procréer des légions d'enfants. La misère en dé un tiers ; un autre tiers est dévoré par les malad Il vaudrait mieux en produire moins et les conser C'est ce qui est impossible aux *civilisés*. Auss peuvent-ils pas mettre le globe en culture et ma

EXTRAITS

DES OUVRAGES DE CHARLES FOURIER.

Pour compléter l'exposition des doctrines et la biographie de ce penseur vigoureux et original, nous allons citer quelques fragments de ses écrits, sans en exclure la partie fantastique et bizarre. La *Genèse* des saint-simoniens et le *Manifeste* d'Owen peuvent donner une idée suffisante du tour d'esprit et de la forme de ces écoles; les fragments qui vont suivre feront connaître Fourier à ce point de vue, et le suivront dans les sphères où une critique sérieuse ne pouvait s'aventurer. Afin de tempérer l'effet de cette lecture, nous répéterons ici que Fourier a fait bon marché lui-même de tout ce qui,

dans ses livres, se rattache à un système général d'analogie, de cosmogonie, de psychologie et de divination. Faut-il croire, quand on a pénétré et reconnu la trempe sévère de son esprit, qu'il a voulu, par ces écarts d'imagination, appeler sur son œuvre l'attention d'un peuple essentiellement moqueur, afin d'échapper, même au prix de quelques sarcasmes, à ce délaissement qui attend d'ordinaire une œuvre purement scientifique? Nos lecteurs en jugeront.

COSMOGONIE.

« Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celle que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives.

« La première création dont nous voyons les produits a donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas penser que l'enfer a présidé à cette création quand ils voient, sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer, dans sa furie, pourrait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes

et de reptiles, les monstres marins, les poissons, la peste, la rage, la lèpre, la vénérienne, la goutte et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé

« On verra plus loin quelles espèces de produits donneront les créations futures sur les terres et sur les mers. Quant à présent nous ne savons pas même faire usage du peu de bien qu'a fourni la première création, et je citerai pour preuve quatre quadrupèdes, la vigogne, le renne, le zèbre et le castor. Nous sommes privés des deux premiers par notre maladresse, notre malice et notre friponnerie. Ces obstacles s'opposent à ce qu'on élève des troupeaux de rennes et de vigognes dans toutes les chaînes de hautes montagnes où ces animaux pourraient s'acclimater. D'autres vices sociaux nous privent du castor non moins précieux par sa laine que la vigogne et le zèbre, non moins précieux que le cheval par sa vélocité, sa vigueur et sa beauté. Il règne dans nos étables et dans nos coutumes sociales, une rudesse, une mésintelligence qui ne nous permettent pas les entreprises nécessaires pour apprivoiser ces animaux. On verra dès la huitième période de création qui est la prochaine, les zèbres et les couagas vivre dans l'état domestique comme aujourd'hui les chevaux et les ânes; on verra les castors construire leurs édifices et former leurs républiques au sein des

perdre cette haute puissance que lui attribue la philosophie aux dépens de la Providence ; on verra que Dieu a restreint le hasard dans les plus étroites limites, et quant aux formes des continents dont il est ici question, loin qu'elles soient l'effet du hasard, Dieu en a préparé les convenances jusqu'au point de préparer l'emplacement spécial pour une capitale de l'*unité universelle*. Déjà chacun est frappé des dispositions uniques et merveilleuses qu'il a prises pour l'utilité et l'agrément de Constantinople. Chacun y devine l'intention de Dieu et chacun dit : « C'est ici que doit être la capitale du monde. » Elle y sera nécessairement placée, et c'est à son antipode que sera fixé le premier méridien de l'unité universelle.

« J'ajouterai, au sujet de la couronne boréale, que la prédiction de ce météore ne semblera point extraordinaire, si l'on considère les anneaux de Saturne. Pourquoi Dieu ne nous accorderait-il pas ce qu'il accorde à d'autres globes ? L'existence de l'anneau polaire est-elle plus incompréhensible que celle des ceintures équatoriales dont Saturne est entouré? Si Dieu peut donner à un globe des enveloppes circulaires, il peut lui donner aussi des anneaux polaires. D'autres planètes pourront jouir de la faveur échue à Saturne : il est des tourbillons où elles ont toutes quelque ornement lumineux pour échauffer un ou deux pôles. Si le nôtre en est géné-

ralement privé, c'est qu'il est un des plus pauvres du firmament, et je démontrerai que nos vingt-deux planètes et une vingtaine d'autres qui restent à découvrir ne sont qu'un reste de tourbillon, qu'une petite cohorte mal organisée, comme sont les échappés d'un régiment détruit dans une bataille. D'autres tourbillons ont de quatre à cinq cents planètes rangées en séries de groupes; c'est-à-dire qu'on y voit des satellites de satellites et tous pourvus de ceintures, couronnes, calottes polaires et autres ornements, Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est une juste indemnité des contre-temps qui le condamnaient à être, pendant la première phase, la plus malheureuse de toutes les planètes du tourbillon.

« Note. En résumé, lorsque les divers principes d'adoucissement opéreront sur l'atmosphère du globe, le plus mauvais climat, comme Ochotsk et Yakoutsk, pourra compter sur huit ou neuf mois de belle saison et sur un ciel exempt de brumes et d'ouragans, qui seront inconnus dans l'intérieur des continents et très-rares au voisinage des mers.

« Il est entendu que ces améliorations seront modifiées par les hautes montagnes et le voisinage des mers, surtout aux trois pointes du continent, voisines du pôle austral, qui n'aura pas de couronne et restera à jamais enseveli dans les frimas. Cela n'empêchera pas que les terres voisines de ce pôle ne participent en divers sens à l'influence de la cou-

ronne, qui, entre autres bienfaits, changera la saveur des mers et décomposera ou précipitera les particules bitumineuses par l'expansion d'un *acide citrique boréal*. Ce fluide, combiné avec le sel de mer, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigresel*. Alors cette eau pourra être facilement dépouillée de ses particules salines et citriques et ramenée à l'état d'eau douce, ce qui dispensera d'approvisionner les navires de tonnes d'eau. Cette décomposition de l'eau de mer par le fluide boréal est un des préliminaires nécessaires aux nouvelles créations marines : elles donneront une foule de serviteurs amphibies, pour le service des pêcheries et le trait des vaisseaux, en remplacement des horribles légions de monstres marins, qui seront anéanties par l'immersion du fluide boréal et la décomposition qu'il opérera dans les mers. Un trépas subit purgera l'Océan de ces infâmes créatures, images de nos passions.

« Cependant la mer Caspienne et autres bassins salés de l'intérieur, comme le lac Aral, les lacs de Tchâd, de Jeltonde, de Mexico et même la mer Noire, qui est presque isolée des autres mers, participeront fort peu et très-lentement à l'influence du *fluide boréal*. Les poissons contenus dans ces réservoirs bitumineux ne seront pas détruits par son introduction lente et imperceptible. Au contraire, en moins de deux ou trois générations, ils deviendront

plus vigoureux qu'ils ne le sont dans les ondes bitumineuses, comme un fruit devient plus beau et plus savoureux sur le sauvageon où il est enté.

En conséquence, dès que le genre humain verra s'approcher la naissance de la couronne, il fera sur les hôtes des mers l'opération que Noé fit sur les hôtes des terres. On transportera donc dans les bassins salés intérieurs, comme la mer Caspienne et autres, une quantité suffisante de poissons, coquillages, plantes et autres productions marines que l'on voudra perpétuer et réinstaller dans l'Océan après sa régénération. On attendra que l'Océan soit purgé et *passé aux grands remèdes*, par l'effet des lames du fluide boréal, qui s'élançant du pôle avec violence, précipiteront les bitumes si activement, que tous les poissons seront surpris, suffoqués par cette transition subite. Il n'en restera que les races utiles, comme merlan, hareng, maquereau, sole, thon, morue, enfin toutes celles qui n'attaquent pas le plongeur et qu'on aura tenues à l'écart pour les replacer dans les ondes après leur purification, et les garantir contre la surprise violente du fluide boréal. »

(*Théorie des Quatre Mouvements*, pag. 61 à 77, édit. de 1808.)

PSYCHOLOGIE.

« La planète la plus infortunée est celle dont les

habitants ont des passions disproportionnées aux moyens de jouissance. Tel est le vice qui afflige *présentement* notre globe. Il rend la situation du genre humain si fatigante, qu'on voit éclater le mécontentement jusque chez les souverains.

« Cela vient de ce que Dieu a donné à nos passions l'intensité convenable aux deux phases *d'ordre combiné*, qui comprendront à peu près soixante et dix mille ans, et dans le cours desquelles chaque journée nous offrira des jouissances si actives, si variées, que nos âmes pourront à peine y suffire. Si nos destins étaient bornés à la triste civilisation actuelle, Dieu nous aurait donné des passions flasques et apathiques comme la philosophie les conseille, des passions convenables à la misérable existence que nous traînons depuis cinq mille ans. Leur activité, dont nous nous plaignons, est la garantie de notre bonheur futur.

« Dieu devait-il nous accorder la faculté d'entrevoir nos brillantes destinées? Non, sans doute. Cette connaissance eût été, pour nos premiers pères, un sujet de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans l'ordre incohérent. Une apathie universelle aurait saisi ces peuples : nul homme n'aurait voulu travailler pour préparer un bien-être si éloigné. Aujourd'hui même qu'on se vante de raison, on ne veut pas se livrer à de certaines entreprises,

comme la plantation des forêts, parce que la jouissance en est différée d'une génération. Que serait-il arrivé si les premiers hommes avaient entrevu cette future harmonie sociale, fruit des progrès industriels? Loin de travailler pour le vingtième siècle à venir, ils se seraient dit : « Pourquoi serions-nous aujour-« d'hui les valets de gens qui naîtront dans deux « mille ans ? Étouffons dans sa naissance cette in-« dustrie, dont le fruit ne serait que pour eux. » N'est-ce pas là le caractère de l'homme? Témoin les pères qui reprochent toujours aux enfants les innovations du luxe dont ils ont joui dans leur jeune temps. Si j'annonce avec tant de sécurité l'harmonie universelle comme très-prochaine, c'est que l'organisation de l'état sociétaire n'exige pas plus de deux ans, à dater du jour où un canton aura préparé les édifices et les plantations. Ainsi le plus caduc des hommes, pouvant toujours espérer deux années d'existence, se plaira encore à l'idée d'organiser les sectes progressives.

« C'est à présent que l'homme pourra quitter la vie sans regrets, puisqu'il aura la certitude de l'immortalité de l'âme, dont on ne pouvait s'assurer que par l'invention des lois du mouvement social. Nous n'avions eu jusqu'ici sur la vie future que des notions si vagues, des peintures si effrayantes, que l'immortalité était plutôt un objet de terreur que de consolation. Aussi la croyance était-elle bien faible,

et n'était-il pas à souhaiter qu'elle devînt plus ferme. Dieu ne permet pas que les globes acquièrent pendant l'ordre incohérent des notions certaines sur une vie future des âmes. Si l'on était convaincu, les plus pauvres des civilisés se suicideraient dès l'instant où ils seraient assurés d'une autre vie, qui ne pourrait être pire que celle-ci l'est pour eux. Il ne resterait que les riches, qui n'auraient ni aptitude, ni penchant à remplacer les pauvres dans leurs ingrates fonctions. Dès lors l'industrie civilisée tomberait par la mort de ceux qui en supportent le faix, et un globe resterait constamment dans l'état sauvage, par la seule conviction de l'immortalité.

. . . . . .

« Cette question des jouissances réservées aux âmes dans une autre vie met à découvert l'ignorance absolue des civilisés sur les vues de la nature. Que vous la connaissez mal, quand vous placez le bonheur futur dans la désunion des deux principes, matériel et spirituel, et quand vous prétendez que les âmes, après les trépas des corps, s'isoleront de la matière sans le concours de laquelle il n'y aurait pour Dieu même aucune jouissance ! Le seul éclaircissement qu'il convienne de vous donner au sujet de cette vie future, c'est de vous détromper sur l'incohérence que vous supposez entre le sort des défunts et des vivants. Cessez de croire que les âmes

des défunts n'aient aucune relation avec ce monde : il existe des liens, des rapports entre l'une et l'autre vie ; il vous sera démontré que les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeront jusqu'à ce que l'ordre actuel du globe soit amélioré. Tant que la terre restera dans un chaos social, si contraire aux vues de Dieu, les âmes de ses habitants en souffriront dans l'autre vie comme dans celle-ci, et le bonheur des défunts ne commencera qu'avec celui des vivants, qu'avec la cessation de l'état civilisé, barbare et sauvage.

« La théorie du monde social, en vous faisant connaître le sort qui est réservé à vos âmes, dans les divers mondes qu'elles parcourront, vous apprendra que les âmes après cette vie se rejoignent encore à la matière, sans jamais s'isoler des voluptés matérielles. Ce n'est pas ici le lieu de toucher à cette discussion, non plus qu'à celle des causes qui ôtent temporairement à nos âmes la mémoire de leur existence passée. Où étaient-elles avant d'habiter nos corps ? Dieu ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien ; et si vous croyez qu'elles n'existaient pas avant les corps, vous êtes bien près de croire qu'elles retourneront au néant d'où votre préjugé les fait sortir. »

(*Même livre*, p. 130 et suivantes.)

LE MARIAGE DE FOURIER EN SEPTIÈME PÉRIODE.

« La liberté amoureuse commence à naître, et transforme en vertu la plupart de nos vices, comme elle transforme en vices la plupart de nos gentillesses. On en établit divers grades dans les unions amoureuses. Les trois principaux sont :

« *Les favoris et favorites en titre ;*

« *Les géniteurs et génitrices ;*

« *Les époux et les épouses.*

« Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre, les seconds n'en ont qu'un, les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

« Une femme peut avoir à la fois :

« 1° Un époux dont elle a deux enfants ;

« 2° Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant ;

« 3° Un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre ;

« Plus, de simples professeurs qui ne sont rien devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte ; elle peut ainsi, dans un cas de mécontentement, refuser à ces divers hommes

le titre supérieur auxquels ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complétement l'hypocrisie dont le mariage est la source. En civilisation (1), l'on obtient tous les droits à perpétuité, dès que le lien fatal est formé. De là vient que la plupart des époux et des épouses se plaignent au bout de quelque temps d'avoir été *attrapés*, et ils demeurent *attrapés* pour la vie. Ces attrapes n'existent pas dans le *ménage progressif*. Les couples ne s'avancent en grades amoureux qu'avec le temps ; ils n'ont au début d'autre titre que ceux de favoris et de favorites, dont les droits sont faibles et peuvent être révoqués par l'inconvenance des contractants. L'homme qui désire avoir un enfant ne risque pas d'en être privé par la stérilité d'une femme exclusive. La femme ne risque point d'être malheureuse à perpétuité par l'hypocrisie d'un époux qui, le lendemain du mariage, se démasque pour joueur, ou brutal, ou jaloux. Enfin, les titres conjugaux ne s'acquièrent que sur des épreuves suffisantes, et, n'étant pas exclusifs, ils ne deviennent pour les conjoints que des appâts de courtoisie, et non des moyens de persécution.

« Cette courte digression sur les *ménages progressifs* ne suffit pas pour en donner une idée com-

(1) Ce mot est toujours employé par Fourier pour caractériser l'état social actuel.

plète, il faudrait y ajouter, entre autres détails, un notice sur le code amoureux de cette société et sur s méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces dé veloppements. Le peu que j'ai dit sur les ménage progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilit de sortir du labyrinthe où nous sommes, par un opération purement domestique.

« Le vil caractère des femmes sauvages et bar bares aurait dû prouver aux civilisés que le bonheu de l'homme, en amour, se proportionne à la libert dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvran la carrière aux plaisirs, l'ouvre de même aux mœur qui en font le charme. Quelle hypocrisie dans vo galanteries ! Des jeunes gens s'introduisent mielleu sement dans les ménages, et, pour arriver à leu but, s'avilissent par des cajoleries qui s'étendent de puis l'époux jusqu'au petit chien. Je veux que l'a mour prête du charme à ces turpitudes, mais que rôle odieux quand on l'examine de sang-froid ! E faut-il s'étonner que des amours pareils finissen d'ordinaire par une glaciale indifférence, quand l satiété vient éclairer les amants sur ces triste vérités !

. . . . . .

« Il n'y a que deux leviers qui décident les maria ges en civilisation : ce sont la fortune et l'intrigue Les pères ne l'ignorent pas ; aussi, sont-ils plus e peine de doter leurs filles que de les éduquer. Quan

à l'intrigue, les pères ne sont pas forts sur ce point; et, malgré les avances qu'ils peuvent faire aux hommes à marier, ils sont déjoués par toute fille un peu manégée, qui sait elle-même conduire l'intrigue et mettre en jeu d'autres batteries que les vertus. Ces filles expérimentées ont l'art de souffler les bons partis aux pudibondes, et de faire de bons mariages sans l'entremise de personne, tandis que le mariage des Agnès exige l'entremise scandaleuse des commères, parents, notaires et philosophes, qui se mettent aux trousses d'un jeune homme pour le sermonner et le pousser dans le piége, comme on voit les bouchers et leurs chiens entourer et pousser le bœuf dans la tuerie où il refuse d'entrer. »

(*Même ouvrage*, pages 169, 170, 188.)

L'AGIOTAGE.

« Il est une puissance qui se joue de l'ascendant des héros comme de l'opinion des peuples : c'est l'*agiotage*, qui dirige à son gré tout le mécanisme industriel. Il livre les empires à la merci d'une classe parasite, qui, n'étant ni propriétaire, ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à bouleverser chaque contrée, et à désorganiser alternativement chaque branche d'industrie. Et lorsqu'on voit nos théories économiques entretenir ces

fléaux de l'agiotage, l'accaparement, la banqueroute, etc., qui déchirent sans cesse tout le corps industriel, qui se jouent des souverains mêmes, et de la confiance qu'ils inspirent aux peuples, lorsqu'on voit, dis-je, ces infamies et tant d'autres qu'engendre le système de licence commerciale, aucun écrivain n'a le courage de dénoncer cette ridicule science économique, de condamner en masse tout le mécanisme commercial, et de proposer la recherche d'un nouveau procédé pour les relations industrielles. »

(*Ibid.*, page 348.)

CONCURRENCE COMMERCIALE.

« Nos usages emploient cent personnes à un travail qui en exigerait à peine une. Il suffirait de vingt hommes pour approvisionner le marché d'une ville, où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des peuples qui ignoreraient l'usage des moulins et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que livre aujourd'hui une seule meule.

« Aussi, voit-on pulluler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de la famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulant. N'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à causer dans les marchés, halles et

cabarets. Pourtant la libre concurrence élève à l'infini le nombre des marchands et des agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme à Paris, on compte trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. Telle petite ville reçoit aujourd'hui cent colporteurs et cent voyageurs de commerce, qui n'en voyait pas dix en 1788.

« Cette multiplicité des rivaux les jette, à l'envi, dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le corps social : car tout agent superflu, comme étaient les moines, est une spoliation de la société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne, dont on élève le nombre à 500,000, produiraient la subsistance de deux millions de personnes s'ils retournaient à la culture? Il en est de même des négociants superflus, dont le nombre est incalculable.

« Depuis quelques années, il n'est bruit que d'*écrasement* parmi les marchands. Devenus trop nombreux, ils se disputent avec acharnement des ventes devenues difficiles par l'affluence des concurrents. Une ville qui consommait mille tonneaux de sucre, lorsqu'elle avait dix marchands, n'en consommera toujours que mille tonneaux, lorsque le nombre sera arrivé à quarante, au lieu de dix. Maintenant on entend ces fourmilières de marchands se plaindre de la langueur du commerce, quand ils devraient

plète, il faudrait y ajouter, entre autres détails, une notice sur le code amoureux de cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements. Le peu que j'ai dit sur les ménages progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe où nous sommes, par une opération purement domestique.

« Le vil caractère des femmes sauvages et barbares aurait dû prouver aux civilisés que le bonheur de l'homme, en amour, se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvrant la carrière aux plaisirs, l'ouvre de même aux mœurs qui en font le charme. Quelle hypocrisie dans vos galanteries ! Des jeunes gens s'introduisent mielleusement dans les ménages, et, pour arriver à leur but, s'avilissent par des cajoleries qui s'étendent depuis l'époux jusqu'au petit chien. Je veux que l'amour prête du charme à ces turpitudes, mais quel rôle odieux quand on l'examine de sang-froid ! Et faut-il s'étonner que des amours pareils finissent d'ordinaire par une glaciale indifférence, quand la satiété vient éclairer les amants sur ces tristes vérités !

. . . . . .

« Il n'y a que deux leviers qui décident les mariages en civilisation : ce sont la fortune et l'intrigue. Les pères ne l'ignorent pas ; aussi, sont-ils plus en peine de doter leurs filles que de les éduquer. Quand

trompés en croyant que l'intérêt était le seul mobile du négociant. On a vu diverses fois des marchands assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, tout hasarder pour perdre un rival et jouir du malheur d'un voisin : semblables à ces Japonais qui se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

« Les anciennes maisons de commerce, déconcertées par ces guerres d'extermination, renoncent de toutes parts à une profession devenue dangereuse et avilie par les intrigues des nouveaux venus qui souvent vendent à perte pour avoir la vogue. Les anciens qui n'ont pas voulu se perdre se trouvent abandonnés, dépourvus de consommateurs et hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Bientôt les deux partis tombent dans l'épuisement et sont obligés de recourir à l'agioteur dont les secours usuriers augmentent leurs embarras, leur insolvabilité et précipite la chute des uns et des autres.

« C'est ainsi que la libre concurrence en provoquant les banqueroutes, fournit un aliment habituel à l'agiotage et lui donne l'accroissement colossal auquel il est parvenu. Il s'établit des agioteurs jusque dans les bourgades. Partout on rencontre des hommes qui, sous le nom de banquiers, n'ont d'autre métier que de prêter à usure et d'attiser les guerres de concurrence. Ils soutiennent par des avances une foule de brocanteurs superflus qui se jettent à l'envi dans

les spéculations les plus ridicules et qui viennent, après leurs échecs, demander du secours et se faire rançonner par les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et qui jubilent en attendant la dépouille des vaincus amis ou ennemis. »

(*Ibid.*, pages 352 et suivantes. — 1808.)

QUELQUES ÉNORMITÉS SOCIALES.

« On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt personnel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les bonnes familles et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres et bons catharres :* il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie, et de même l'avocat si chaque procès s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le curé est intéressé à ce que *la mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des enterrements à mille francs pièce. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 *crimes*, car si on n'en commettait pas, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une

bonne famine qui élève le prix du pain au double et au triple; *item* du marchand de vin qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant contre le tout. »

(*Traité de l'association domestique agricole*, t. 1, p. 36, 1822.)

L'IMMORTALITÉ DES AMES.

« L'immortalité composée ou métempsycose est un des pivots du système d'harmonie. Il ne serait qu'avorton sans la solution de ce problème dans lequel l'attraction ne peut nous servir de guide.

« Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'en est pas moins un désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsycose en disant : « Il faudrait pouvoir « renaître avec l'expérience que l'on a acquise. Si « l'on revivait avec ces lumières, combien l'on sau- « rait utiliser la vie ! »

« Ce langage est celui des vieillards; ils désirent

les spéculations les plus ridicules et qui viennent, après leurs échecs, demander du secours et se faire rançonner par les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et qui jubilent en attendant la dépouille des vaincus amis ou ennemis. »

(*Ibid.*, pages 352 et suivantes. — 1808.)

QUELQUES ÉNORMITÉS SOCIALES.

« On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt personnel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les bonnes familles et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres et bons catharres :* il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie, et de même l'avocat si chaque procès s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le curé est intéressé à ce que *la mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des enterrements à mille francs pièce. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 *crimes*, car si on n'en commettait pas, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une

une famine qui élève le prix du pain au double et à triple; *item* du marchand de vin qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant contre le tout. »

(*Traité de l'association domestique agricole*, t. 1, p. 36, 1822.)

L'IMMORTALITÉ DES AMES.

« L'immortalité composée ou métempsycose est un des pivots du système d'harmonie. Il ne serait qu'avorton sans la solution de ce problème dans lequel l'attraction ne peut nous servir de guide.

« Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'en est pas moins un désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsycose en disant : « Il faudrait pouvoir « renaître avec l'expérience que l'on a acquise. Si « l'on revivait avec ces lumières, combien l'on sau- « rait utiliser la vie ! »

« Ce langage est celui des vieillards; ils désirent

les spéculations les plus ridicules et qui viennent, après leurs échecs, demander du secours et se faire rançonner par les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et qui jubilent en attendant la dépouille des vaincus amis ou ennemis. »

(*Ibid.*, pages 352 et suivantes. — 1808.)

QUELQUES ÉNORMITÉS SOCIALES.

« On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt personnel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les bonnes familles et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres et bons catharres :* il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie, et de même l'avocat si chaque procès s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement. Le curé est intéressé à ce que *la mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des enterrements à mille francs pièce. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 *crimes*, car si on n'en commettait pas, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une

bonne famine qui élève le prix du pain au double et au triple; *item* du marchand de vin qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant contre le tout. »

(*Traité de l'association domestique agricole*, t. 1, p. 36, 1822.)

L'IMMORTALITÉ DES AMES.

« L'immortalité composée ou métempsycose est un des pivots du système d'harmonie. Il ne serait qu'avorton sans la solution de ce problème dans lequel l'attraction ne peut nous servir de guide.

« Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'en est pas moins un désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsycose en disant : « Il faudrait pouvoir « renaître avec l'expérience que l'on a acquise. Si « l'on revivait avec ces lumières, combien l'on sau- « rait utiliser la vie ! »

« Ce langage est celui des vieillards; ils désirent

donc la métempsycose, et de plus ils voudr renaître avec l'expérience du monde. Ils ne sou tent pas la métempsycose simple, mais compo c'est désirer deux existences, que de souh outre le retour à la vie, l'expérience, fruit d'un déjà écoulée.

« Il faut en conclure que nous sommes desti la métempsycose composée.

. . . . . .

Échelle générale des métempsycoses estimé une par siècle.

1re phase,	5,000 ans,	50,	cis et transmigrat
2e phase,	36,000 ans,	360,	—
Apogée,	9,000 ans,	90,	—
3e phase,	27,000 ans,	270,	—
4e phase,	4,000 ans,	40,	—
		810, à réduire à 405.	

« Selon ce tableau, nos âmes, à la fin de la rière planétaire, auront alterné 810 fois de l l'autre monde, en aller et retour, en émigrati en immigration, dont 810 *intra-mondaines*, et *extra-mondaines;* existences dont il faut rédui nombre à moitié, parce que durant les 27,00(d'harmonie, le terme de la vie est plus que d dans l'un et l'autre monde. Mais peu impor

nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de 81,000 ans, dont environ :

2/3 54,000 à passer dans l'autre monde,
13 27,000 à passer dans celui-ci.

« Continuons donc sur l'hypothèse de 810 alternats, inexacte quant au chiffre, mais commode pour les détails.

« Il faut en compter d'abord 720 communément très-heureux dans les deux phases d'harmonie et d'apogée.

« Les deux phases de subversion composent environ 90 alternats, selon cette échelle approximative.

Récapitulation des 810 existences.

« 720 très-heureuses, sauf rares exceptions. — *harm.*

« 45 favorables en moyen terme, — *subv. asc.*

« 45 fâcheuses en moyen terme, — *subv. desc.*

« Ce sera donc 765 existences heureuses pour 45 fâcheuses, puisque les 45 de demi-bonheur peuvent être comprises dans la masse des stations heureuses.

« Toute âme, parvenue au terme de sa carrière planétaire, jugera ce résultat d'autant plus avantageux, qu'elle connaîtra la loi générale des transitions comportant 1/9e ou 1/8e de mal et demi-mal

pour 7/9es et 7/8es de bien. Elle n'aura essuyé, selon cette échelle, que 1/16e ou 1/18e de malheur gradué, puisque le 1/8e d'exception assigné au règne du mal, se subdivise encore en deux phases de plein mal et demi-mal, comprenant environ 90 métempsycoses, dont :

« 45 existences favorables, comme celles d'un bon bourgeois, d'un bon fermier, d'un sauvage en santé.

« 45 existences fâcheuses, comme celles d'un Ésope, contrefait, esclave, supplicié, ou d'un chrétien captif dans les bagnes des musulmans.

« Une âme, en récapitulant et balançant ses 810 existences (plus ou moins), conclura sur le tout comme un cultivateur qui, sur 18 années, a eu seize bonnes récoltes, une moyenne et une mauvaise.

La vie transmondaine ou vie future.

« La vie trans-mondaine ou vie future est à la présente ce qu'est la veille au sommeil. La veille est un état composé où nous combinons l'exercice des deux facultés corporelle et animique. Le sommeil est un état simple où le corps n'obéit pas à l'âme ; c'est une scission entre le corps et l'âme. Celle-ci, dans l'état de sommeil, tombe en déraison, et n'a communément que des pensées vagues dont elle reconnaît au réveil le ridicule.

« La vie présente étant à la vie future ce qu'est le simple au composé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire. En conséquence nous ne pouvons avoir souvenir en ce monde ni des existences mondaines passées, ni des trans-mondaines, tandis que dans l'autre vie nous aurons connaissance des unes et des autres.

« Les âmes, dans l'autre vie, prennent un corps formé de l'élément que nous nommons *arome*, qui est incombustible et homogène avec le feu. Il pénètre les solides avec rapidité, comme on le voit par l'arome nommé fluide magnétique, circulant dans les roches intérieures et au centre des mines, aussi rapidement qu'en plein air. L'effet est prouvé par l'aiguille aimantée que le fluide magnétique dirige au [illegible] des roches les plus épaisses.

« Le corps des défunts est aromal éthéré [illegible] à-dire qu'à la substance aromale [illegible] se joint une autre substance [illegible] éther, et qui est [illegible] notre atmosphère.

« Les [illegible] més de leur [illegible] que [illegible] autre [illegible] [illegible]

éther, plus dégagée d'oxygène et combinée avec l'arome, forme des corps pleinement homogènes avec le feu et l'intérieur brûlant du globe, que parcourent dans leurs fonctions les ultrà-mondains.

« Les âmes des défunts jouissent de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entre autres le *plaisir d'exister* et *de se mouvoir*. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui de l'aigle, qui plane sans agiter les ailes. Tel est, dans l'autre monde, l'état des défunts ou trans-mondains; pourvus d'un corps aromal, bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air, et de plus dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent sans obstacles traverser les rochers les plus compactes (1).

« Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter ce plaisir, ce bien-être des corps, parcourant un espace immense avec plus de rapidité que l'hirondelle, et se détachant de terre sans intervention d'ailes. C'est une faculté dont jouissent constamment, dans l'autre vie, les âmes des défunts, pourvues de corps aromants. C'est dans ce plaisir inconnu pour nous que consiste le bonheur d'*exister* et de jouir à chaque instant par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans jouer des jambes, sans s'aider d'un porteur.

(1) Toute cette science paraîtra sans doute bien peu orthodoxe à nos physiciens et à nos chimistes. Elle rappelle les gnomes, les goules, farfadets et autres imaginations chimériques. L. R.

« Nous ne connaissons en ce genre que trois légères transitions : 1° La voiture suspendue qui est un mouvement fort agréable aux enfants : ils s'en font une fête surtout dans le bas âge ; 2° l'équilibre de patins en dehors ; 3° l'escarpolette, mouvement suave qui évite la secousse : il nous rapproche bien davantage du mouvement habituel des ultrà-mondains, qui est celui d'un aigle planant. Cette seule différence de leur mouvement au nôtre, leur procure le plaisir d'exister ; plaisir très-inconnu de nous qui tombons dans le calme et dans l'ennui dès que nous manquons de fonction attrayante et de distraction.

« Je pourrais décrire beaucoup d'autres jouissances des défunts qu'il faut nommer *vivants ultrà-mondains, gens plus vivants que nous.* Il sera démontré que nous sommes des tortues, comparativement à notre sort dans l'autre vie. Cela n'empêche pas que les ultrà-mondains ne soient en état de *malheur* relatif, par la privation d'une infinité de biens dont ils jouiraient, si *l'harmonie sociétaire* était établie ; privation d'autant plus sensible pour eux, qu'ils voient notre globe en état d'organiser l'harmonie dont il jouirait comme eux.

« Le meilleur service à rendre aux défunts comme aux vivants, est donc d'établir sans délai l'harmonie sociétaire. Du moment où l'harmonie sera organisée, les défunts ou trans-mondains seront d'autant

plus heureux, qu'ils ne seront pas sujets à la mort pour rentrer en cette vie. Ladite transition est pour eux une fonction analogue à celle du coucher suivi du sommeil. C'est pendant le sommeil qu'on ménage au trans-mondain un corps en cette vie : il ne le rejoint pas au moment de la conception du fœtus, mais seulement à l'instant de la dentition. Jusque-là l'enfant est animé par la grande âme du globe. L'adjonction d'une âme spéciale est pour lui l'opération de la greffe sur le sauvageon.

« Beaucoup de gens ont supposé des communications individuelles entre les mondains et les ultrà-mondains. Rien n'est plus faux ; car si les ultrà-mondains pouvaient conférer avec nous, ils débuteraient par nous informer que nous sommes dans l'erreur sur la destinée sociale ; que l'état civilisé et barbare n'est pas le sort que Dieu nous destine, et que notre délai d'avénement à l'unité cause le malheur des défunts et les nôtres. Il suffit de notre ignorance à cet égard pour prouver que nous n'avons pas de communication personnelle avec les défunts. »

(*Traité de l'association*, vol. 1, p. 235 et suivantes.)

RÉCOMPENSE ET LUSTRE DES SAVANTS ET ARTISTES EN HARMONIE SOCIÉTAIRE.

« Commençons par un exposé de leurs bénéfices futurs et du mode employé dans l'association pour

distribuer les récompenses avec justice et prodigalité.

« La population actuelle du globe fournira, au début, environ 600,000 cantons ou phalanges de 1,500 personnes enmoyen terme. Le nombre des phalanges s'élèvera par la suite de 3 à 4 millions quand la population du globe sera portée au grand complet ; mais les savants et les artistes de la génération présente ne doivent établir leur compte que sur 600,000 phalanges, distribution du nombre actuel de 900 millions d'habitants.

« Toute phalange dresse chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions, compositions et nouveautés de sciences et d'art qu'elle a accueillies. Chacune de ces productions est jugée par la *série* compétente. Une tragédie par les *séries* de littérature et de poésie, et ainsi de toutes les nouveautés. Si l'ouvrage paraît digne de récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur. Par exemple, un franc à Racine pour sa tragédie de *Phèdre*.

« Chaque phalange, après avoir formé le tableau des prix qu'elle décerne, l'envoie à une administration qui fait le dépouillement des votes de canton, et forme le tableau provincial ; celui-ci est envoyé à une administration de région qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi le recensement des votes arrive, par échelons, jusqu'au ministère de Constantinople (siége du congrès d'*unité sphérique*) où se fait le dépouillement ulté-

rieur, et où l'on proclame le nom des auteurs couronnés par la majorité des phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le moyen terme des sommes votées par cette majorité.

« En supposant que le recensement ait donné un franc à Racine pour sa tragédie de *Phèdre* et trois francs à Franklin pour l'invention du paratonnerre, le ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de 600,000 francs et à Franklin pour 1,800,000 francs, sur les congrès de leurs régions. La somme est répartie sur les 600,000 phalanges du globe, dès que l'ouvrage a obtenu la majorité absolue, comme 300,001 voix. En outre Franklin et Racine reçoivent la décoration triomphale, sont déclarés *magnats* du globe, et sur quelque point qu'ils le parcourent, ils jouissent dans toute la phalange des mêmes prérogatives que les magnats de la contrée. Les récompenses, insensibles pour chaque phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être souvent répétées. Il se peut que Racine et Franklin gagnent pareille somme l'année suivante en s'illustrant par quelque autre production qui obtiendra le suffrage de la majorité du globe.

« Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion, valent encore aux auteurs des sommes immenses, car si le globe adjuge :

« A Lebrun, deux sous pour telle ode ;

« A Haydn, un sou pour telle symphonie,

« Lebrun recevra soixante mille francs, et Haydn trente mille pour un ouvrage qui peut-être n'aura coûté qu'un mois de travail. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans la même année. Ainsi, une fortune de dix millions sera chose très-commune chez les savants, artistes, littérateurs de l'état sociétaire, surtout quand la population portée au complet de cinq milliards, formant au delà de trois millions de phalanges, vaudra à un tel auteur, comme Virgile, *dix millions* de francs pour un bel ouvrage comme l'*Énéide*, que je suppose récompensée à trois francs.

. . . . . .

« Quelle est donc la bizarrerie de nos savants et artistes qui ne leur assure ni gloire, ni fortune, et qui les raille hautement sur leur pauvreté devenue proverbiale! Aussi dit-on : *Gueux comme un peintre; déguenillé comme un poëte; crotté comme un maître de mathématiques; logé comme un savant, au grenier, tout près des astres.*

« Il n'est donc rien de plus molesté par la civilisation, point de classe plus maltraitée par elle, que ces savants qui la prônent et la décorent du nom de *perfectibilité perfectible*. Depuis le prince des poëtes, Homère, qui mendiait son pain, jusqu'au prince des sophistes, J.-J. Rousseau, copiant de la musique pour gagner sa subsistance, on a toujours vu le ré-

746825 A

gime civilisé n'assigner aux savants et aux artistes que l'indigence et presque le mépris. »

(*Traité de l'association*, pages 268 et suivantes.)

ÉCONOMIE SOCIÉTAIRE, BÉNÉFICES DE LA GESTION COMBINÉE.

« On est ébloui quand on passe quelques instants à faire le tableau des énormes bénéfices que donnerait une réunion de 300 ménages, dans un seul édifice où ils trouveraient des logements de divers prix, des communications abritées, des tables de diverses classes, des fonctions variées, enfin, tout ce qui peut abréger, faciliter et charmer les travaux.

« Abordons les détails. J'examine d'abord l'avantage de grenier et cave sociétaires.

« Les trois cents greniers qu'emploient aujourd'hui trois cents familles villageoises (1,500 à 1,600 habitants), seraient remplacés par un grenier vaste et salubre, divisé en compartiments spéciaux pour chaque denrée, et même pour chaque variété d'espèce. On pourrait s'y ménager tous les avantages de ventilation, de sécurité, d'échauffement, d'exposition auxquels ne peut penser un villageois; car souvent un hameau tout entier se trouve mal placé pour la conservation des denrées.

« Les frais de ce vaste grenier, en construction, murs, charpentes, etc., coûteraient à peine le

dixième de ce que coûtent les trois cents greniers de villageois bornés à un seul étage. Les mesures contre l'incendie et les dégâts, prises en commun, sur un seul local, seraient l'occasion d'énormes bénéfices. Les précautions contre les insectes et les animaux sont illusoires dans nos villages, parce que la masse n'y coopère pas. Les battues de loups n'empêchent pas que ces animaux ne foisonnent. Si, à force de soins, vous détruisez les rats de vos greniers, vous serez bientôt assaillis par ceux des greniers voisins et des champs, qu'on n'aura pas purgés par des mesures générales impossibles en civilisation. L'échenillage même, ordonné chaque année, ne s'exécute pas. Il n'y aura plus une bourre de chenilles dans les contrées cultivées sociétairement.

« La gestion combinée donne lieu à une foule d'économies sur les démarches que nous croyons productives : par exemple, trois cents familles d'une bourgade agricole envoient aux halles et marchés, non pas une fois, mais vingt fois dans le cours de l'année. Le paysan, n'eût-il à vendre qu'un boisseau de fèves, va passer une journée à la ville, et c'est pour les trois cents familles une perte moyenne de six mille journées de travail, non compris les frais de voitures qui sont vingtuples de ceux de l'association. Elle vend toutes ses denrées par grandes masses, vu que dans cet ordre on n'achète que pour des phalanges d'environ quinze cents personnes.

« En épargnant la complication de vente, l'abus d'envoyer trois cents personnes au marché au lieu d'une seule, de faire trois cents négociations au lieu d'une seule, on évite tout d'un coup les complications d'emplois. Si un canton vend 3,000 quintaux de blé à trois autres cantons, les soins de mouture et de manutention ne s'étendront pas à trois cents ménages, mais seulement à trois. Ainsi, après avoir épargné 90/100 du travail distributif, on renouvellera cette épargne sur l'emploi et la gestion du consommateur. Ce sera donc une économie deux fois répétée de 99/000 ; et combien en opérera-t-on de cette force !

« Passons des grains aux liquides. Les trois cents ménages villageois ont trois cents caves et cuveries, soignées d'ordinaire avec autant d'ignorance que de maladresse. Le dommage est bien pire encore dans les caves que dans les greniers, la manutention du liquide étant beaucoup plus délicate et plus chanceuse que celle du solide.

« Une phalange, soit pour ses vins, soit pour ses huiles et laitages, n'aura guère qu'un seul atelier. La cave, en pays de vignobles, contiendra tout au plus une dizaine de cuves au lieu de trois cents. Il suffit de dix pour classer les qualités de vendanges, même en supposant la cueillette faite en deux ou trois fois, comme elle le sera lorsque l'association, qui prévient tout risque de vol, permettra de cueillir

à terme les trois degrés de fruit, vert, mûr et passé qu'on est obligé de confondre et vendanger à une seule époque dans l'état actuel. Dès que la cueillette serait répartie en trois actes, il n'existerait plus ni vert, ni passé.

« Quant aux futailles, il suffirait d'une trentaine de foudres au lieu d'un millier de mêmes tonneaux qu'emploient les trois cents familles. Il y aurait donc, outre l'économie de 9/10mes sur l'édifice, une économie de 19/20mes sur la tonnellerie, objet très-coûteux et doublement ruineux pour les civilisés.

« Souvent on pourrait, sur le liquide, quadrupler la valeur réelle d'une récolte surtout dans les vignobles dont la qualité n'est raffinée qu'au bout de quelques années, et dont la précipitation civilisée consomme le produit subitement, lorsqu'il est à peine au quart et même au sixième de la valeur où il peut s'élever. Tel canton produit des vins que l'on vend cinq sous la première année et qu'on vendrait cinquante sous au bout de cinq ans, époque où ils ne reviendraient qu'à dix sous avec les soins et les intérêts. Mais, tout a été consommé dès la première ou deuxième année avant que le vin ait pu se dépouiller de sa grossièreté.

« Il n'y a pas d'économie plus urgente que celle du combustible. Elle devient énorme dans l'état sociétaire. Une phalange n'a qu'une cuisine au lieu de trois cents. Elle n'est pas moins énorme sur les

feux de maîtres. Les salles sont toutes servies au moyen de poêles à vapeur que l'on chauffe trois heures sur les vingt-quatre. D'ailleurs le froide st insensible dans l'intérieur du phalanstère. Il y règne, dans tous les corps de logis, des galeries couvertes et chauffées à petits degrés, au moyen desquelles on communique partout à l'abri des injures de l'air. On peut aller aux ateliers, aux réfectoires, aux réunions, sans besoin de fourrures, ni bottes, sans risque de rhume ni fluxion. »

(*Traité d'association*, pages 348 et suivantes.)

LA DETTE D'ANGLETERRE

Payée en six mois par les œufs de poules.

« Ce n'est point par millions, c'est par milliards que nous allons évaluer les produits des petits objets aujourd'hui dédaignés. C'est maintenant le tour des œufs qui vont jouer un grand rôle et résoudre un problème sur lequel pâlissent les érudits de la finance européenne. Ils ne savent qu'accroître la masse des dettes. Nous allons, avec le demi-produit des œufs une année et sans toucher aux poules, éteindre, à jour nommé, le colosse de la dette anglaise, et par une prestation qui, loin d'être onéreuse, deviendra une amusette pour le globe.

« Établissons le compte arithmé[illegible]

s'agit de 25 milliards à payer en œufs de poule de l'année 1835.

« Estimons d'abord la valeur réelle de ces œufs. Je les apprécie à dix sous la douzaine ou un demi-franc, quand ils sont garantis frais et d'une bonne grosseur, comme ceux des *poules de Caux*, qui seront encore des plus petites en harmonie, où la *régénération des poules* suivra de près celle du monde social.

« Évaluant à dix sous la douzaine de bons et gros œufs, garantis frais et provenant de poules artistement nourries, nous devons spéculer sur une succession de 50 milliards de douzaines d'œufs pour éteindre, en une année, la dette de l'Angleterre. Procédons au recensement des œufs que produiront en 1835 les 600,000 phalanges.

« Le poulet, le plus précieux des volailles, est un oiseau cosmopolite. Il s'acclimate partout, sauf les soins convenables ; il prospère dans les sables d'Égypte et dans les glaces du Nord. Je prouverai que le poulailler d'une phalange doit contenir au moins dix mille poules pondantes, non compris la masse vingtuple des poulets.

« Estimons la ponte à 200 jours sur 365. Elle peut être moindre en civilisation ; mais il est connu que les soins, la chaleur des poêles doux, la bonne nourriture et l'épargne de diverses couvées par les fours à éclosion, peuvent augmenter la ponte et la

porter aisément à 200 jours par an, non compris les binages. Déjà on voit quelques poules bien soignées et de bonne race, donner deux œufs par jour.

« Supputons le tout et faisons le compte à la manière des bonnes femmes, sans fraction, ni complication. Supposons les poulaillers de la phalange portés à 12,000 poules pondantes, au lieu de 10,000, nous avons par jour :

1,000 douzaines d'œufs à 1/2 franc.	500 fr.
Cette masse multipliée par 200 jours.	200
Donne en produit annuel des œufs d'un canton.	100,000
Multipliant par 600,000 cantons ou phalanges.	600,000
On a en produit général, 60 milliards.	60,000,000,000 fr.

« Et comme nous avons, pour faciliter le compte par douzaine, supposé 12,000 poules par canton, au lieu de 10,000, il faut le diminuer d'un sixième, et le réduire à 50 milliards par année, somme dont la moitié, 25 milliards, est précisément le montant de la dette de l'Angleterre, largement évaluée.

Table d'économies gradatives, sur une population d'un milliard.

En allumettes, environ.	1 sou,	50 millions.
En épingles.	6 sous,	300 —
En dégraissage.	3 fr.	3 milliards.
En ravaudage.	10 —	10 —
En chaussures.	40 —	40 —
En linge et coiffure. . .	100 —	100 —
En draperies, étoffes. .	250 —	250 —
	Environ. . .	400 milliards

d'économie annuelle, sur les dépenses que cause l'ordre incohérent par déperdition ou mauvaise qualité des objets fabriqués. »

(*Traité d'association*, page 492.)

COSMOGONIE APPLIQUÉE, OU CRÉATIONS CONTRE-MOULÉES.

« Analysons la modulation ou série des *fruits rouges*, créés par la terre et par son *clavier de cinq lunes*, qui sont :

« *Mercure*, *Junon*, *Cérès*, *Pallas*, et *Phœbina* dite *Vesta*. Plus l'*Ambigue*, dite *Vénus*.

« Les planètes, étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et avec les autres planètes. Ainsi la terre, par copulation avec elle-même, et par fusion de ses deux aromes typiques,

le masculin versé du pôle nord, et le féminin versé du pôle sud, engendra le *cerisier*, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de cinq fruits de gamme, savoir :

« La terre copulant avec Mercure, son principal et 5e satellite, engendra la fraise ;

« Avec Pallas son 4e, satellite, la groseille noire ou cassis ;

« Avec Pallas son 3e satellite, la groseille épineuse ;

« Avec Junon son 2e satellite, la groseille en grappe ;

« Avec Phœbina son 1er satellite, RIEN, *lacune*.

« Avec Vénus son Ambigue, en simple, la mûre de ronce ; en composée, la framboise ;

« Avec le Pivot ou SOLEIL, en direct, le *raisin*, fruit pivotal ascendant ; en inverse, RIEN.

. . . . . .

« A la prochaine création, nos cinq satellites nous donneront, entre autres merveilles, les quadrupèdes *minimes agricoles*, cheval nain, bœuf nain, chameau nain, qui ont avorté dans celle-ci.

. . . . . .

« A chaque pas on reconnaît un grand désordre dans le mobilier actuel du globe. C'est une *éclosion contre-moulée* qui nous a donné l'aimable voisin de campagne nommé le loup, en place duquel nous devions avoir un chien majeur ou un HYPO-CHIEN, apte à parcourir les abîmes, comme le font les cha-

mois et les bouquetins, et de même en place de la *loutre* qui dévaste nos ruisseaux et nos viviers, nous devions avoir un castor majeur ou un HYPO-CASTOR, aidant à traquer le poisson ou disposer les filets. On ne saurait trop répéter que notre globe est de tous les globes le plus mystifié en créations et le plus intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont donné les créations actuelles.

« Ce serait pour nous une connaissance bien vaine, que celle du système de la nature, si elle ne nous donnait pas les moyens de corriger le mal existant, et de remplacer les produits scissionnaires, les êtres nuisibles à l'homme, par des *contre-moulés* ou serviteurs utiles. Que nous importerait de savoir en quel ordre chaque astre est intervenu dans la création ; de savoir que le cheval et l'âne furent créés par Saturne en cette modulation ; le zèbre et le quagga par Protée (étoile non découverte et bien existante pourtant, puisqu'on voit ses ouvrages en tous genres) ; que dans cette modulation Jupiter donna le bœuf et le bison, et Mars le chameau et le dromadaire? Après ces notions acquises, il nous resterait la fâcheuse certitude que ces astres, qualifiés de promeneurs oisifs, ont au contraire fait, sur notre globe, sept fois trop d'ouvrage, en nous donnant un mobilier dont les 7/8mes sont malfaisants.

« Ce qui nous sera précieux, ce sera l'art de les

ramener en scène de création par un travail *contre-moulé*, par lequel celui qui nous a donné le *lion* nous donnera en *contre-moule* un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'ANTI-LION, avec des relais duquel un cavalier partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeuner à Paris, dîner à Lyon, et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée qu'un de nos courriers à franc étrier ; car le cheval est un porteur rude et simple (solipède), qui sera à l'anti-lion, ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera la famille des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, qui seront de dimension triple des moules actuels. Ainsi, un anti-lion franchira aisément à chaque pas, quatre toises par bond rasant, et le cavalier, sur le dos de ce coureur, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y aura plaisir à habiter ce monde quand on y jouira de pareils serviteurs. Les nouvelles créations, que l'on peut voir commencer sous cinq ans, donneront de semblables richesses en *tous règnes*, dans les mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux :

« Anti-baleines, traînant les vaisseaux dans les calmes ;

« Anti-requins, aidant à traquer le poisson ;

« Anti-hippopotames, traînant nos bateaux en rivière ;

« Anti-crocodiles, ou coopérateurs de rivières ;

« Anti-phoques, ou moutons de mer.

« Tous ces brillants produits seront les effets nécessaires d'une création en aromes contre-moulés, qui débutera par un bain aromal sphérique, purgeant les mers de leurs bitumes. »

Entraves cosmogoniques de notre univers.

« C'est sans doute l'annonce la plus surprenante que celle de nouvelles créations qui pourront commencer prochainement à époques fixes, dès qu'il plaira à l'homme d'en donner le signal. N'est-ce pas attribuer à l'homme plus de pouvoir que les préjugés n'en attribuent à Dieu même ? Car ces préjugés supposent que l'être qui a fait les créations actuelles, n'en saura pas faire d'autres et de moins désastreuses.

« On s'est étrangement trompé sur le rang assigné à l'homme quand on l'a traité de chétive créature, de ver de terre, etc.; c'est au contraire un être d'un grand poids dans les destinées universelles ; et l'on va reconnaître qu'une erreur scientifique de notre globe, un retard d'intervention peut compromettre l'univers entier, la masse des planètes et le soleil de la voûte céleste qui, depuis plusieurs mille ans, essuient ce dommage de la part de notre planète.

« Pour expliquer ce problème, observons que le tourbillon de nos planètes est central dans l'univers; il est donc tourbillon foyer ou pivotal pour tous ceux de voûte. Il est en mécanique aromale ce qu'est le général dans une armée; de sorte que si notre tourbillon est en retard, toute la voûte céleste se trouve en retard d'opération.

« Le soleil, quoique fort actif en fonctions lumineuses, est entravé en fonctions aromales par défaut des versements de notre globe qui ne peut fournir que des aromes en faux titre, tant qu'il n'est pas organisé en harmonie. Le soleil réduit aux versements de Saturne, Jupiter et Herschell, et obligé de refuser ceux de la terre qui sont méphitiques, se trouve dans l'état d'un char privé d'une de ses quatre roues; il manque de son quadrille d'aromes cardinaux, levier sans lequel un soleil ne peut pas fonctionner en haute mécanique sidérale. Il en résulte pour l'univers une foule de lésions et internes et externes.

« *Lésion interne bornée au tourbillon.* La première est l'impossibilité de fixer les comètes; retard bien préjudiciable aux planètes, car bon nombre de nos comètes sont très-mûres et aptes à entrer en plan. Le tourbillon en a besoin. S'il est vrai qu'Herschell n'ait que six satellites, il est bien urgent de lui en procurer deux autres pour élever son clavier au complet. Elles sont assez abondantes; il n'y a

pas d'année où l'on n'en voit passer; mais le soleil se trouve dans l'embarras d'un chasseur sans poudre, qui verrait passer force lièvres et perdrix sans pouvoir abattre la moindre pièce. Tant que le quadrille d'aromes cardinaux est faussé, le soleil est hors d'état d'opérer sur les comètes.

« Cependant je dis qu'il en a fixé une depuis le déluge, la petite lune Vesta ou Phœbina. Il peut en avoir fixé d'autres encore et peut-être les deux premiers satellites de Saturne, récemment découverts, n'étaient-ils pas *en place* il y a 2,000 ans. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le soleil a usé le peu d'arome *tétrà-cardinal* qui lui restait. D'où vient que notre planète n'en fournit plus? Ce n'est ni d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et *infrà-pubère*. C'est une suspension d'exercice aromal, causée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ cinquante ans avant le déluge. Cette crise est inévitable, sur tous les globes, excepté le soleil; ils en souffrent tous plus ou moins, comme les enfants souffrent de la dentition. La terre en a si prodigieusement souffert qu'une fièvre putride résultant de cet accident s'est communiquée au satellite Phœbé qui en est mort. Notre planète n'en est pas moins un petit astre des plus vigoureux. On ne confie pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers*.

« Tel est le rôle de la terre pourvue de fa
nécessaires. Pendant trois siècles antérieu
déluge, elle versa en bon titre, et le sol
s'approvisionner d'une petite masse d'arome
cardinal dont il a fait usage pour fixer et im
Vesta. Mais la provision était déjà épuisée du
de César, où le soleil fut affecté d'une forte n
dont il a ressenti en 1785 une nouvelle attei
est faux qu'il ait été malade en 1816 com
l'en soupçonna : c'était la terre qui était affe
qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert
dégradation climatérique et les dérangeme
saisons. Le soleil périclite de même ; car tou
pivotal est en souffrance dès qu'il est fau
arome *tétra-cardinal*.

« Une autre lésion interne est celle qui frapp
globe exclu du commerce aromal, hors d'éta
conjuguer ses cinq lunes vivantes et réduit à u
mort, à la lune Phœbé, pour son service d'a
tion et résorption aromale. En effet une planète
que morte et inhabitable, fait encore un
matériel de momie, d'aimant aromal ; mais en
le poste trop longtemps, elle se putréfie et nuit
sur qui elle est conjuguée. Tel est l'effet que l
produit sur notre globe frappé de double di
vicié par la corruption de son arome typiqu
celui de Phœbé dont il est forcé de faire usa
Les cardinales, comme la terre, n'ont jamais

satellite avant d'être parvenus à l'harmonie composée : jusque-là leurs autres lunes se tiennent en orbite simple, comme Junon, Cérès, Pallas, Phœbina et Mercure. Mais dès que nous serons parvenus à l'harmonie, notre globe régénéré d'arome reproduira sa couronne boréale qu'il portait avant le déluge. Aussitôt nos cinq satellites se désorbiteront de leurs entre-ciels, se mettront en marche et viendront se conjuguer sur nous à peu près aux distances qui suivent : Phœbina, environ 20,000 lieues — Junon, 40,000 — Cérès, 60,000 — Pallas, 80,000 — Mercure, 200,000. »

(*Suivent les avantages que nous procureront nos lunes nouvelles.*)

« Mercure, notre plus précieux satellite, nous apprendra à LIRE. Il nous transmettra l'alphabet, les déclinaisons, enfin toute la grammaire de la *langue harmonique unitaire*, parlée dans les soleils et les planètes harmonisées, et dans tous les soleils et tourbillons de la voûte céleste.

« Mercure, par sa pivotation, nous sera très-précieux en correspondance, et nous donnera à chaque instant, sauf réciprocité, des nouvelles de nos antipodes à l'intervalle de 20 à 30 heures au plus. Tel vaisseau parti de Londres arrive au Bengale, en Chine, au Japon : demain Mercure, avisé des arrivages par les astronomes de l'Asie, en transmet la liste aux astronomes de Londres, qui alors sont dégagés

de leur brumeuse atmosphère. Ils auront avec le ciel de Provence, l'olivier sur les rives de la Tamise, et souvent des nuits bien plus belles que nos plus beaux jours, quand par un temps serein elles seront éclairées de trois ou quatre, et quelquefois de cinq flambeaux lunaires, à cristallin vif et lustré, comme le sont ceux des vivants.

« La momie Phœbé, notre lune actuelle, qui, à raison de sa mort, est privée d'atmosphère, ne peut avoir que le cristallin terne et mat. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour admirer ce cadavre blafard, bien plus odieux encore par ses résorptions délétères et par le fléau de lune rousse ou deuxième hiver qui vient chaque année déshonorer le printemps, nous enlever non la dîme ni le quint, mais souvent la moitié de nos récoltes ; enfin, nous entraver dans tout le cours de l'année par des températures toujours outrées en durée et pernicieuses à l'homme, à l'animal, au végétal, dont les besoins exigent la fréquente variété.

« *Lésion externe étendue à notre univers.* Sujet effrayant pour les pygmées ! Il faut considérer notre univers comme une pomme sidérale jouant son rôle parmi des millions d'autres univers, et sujet aux phases d'accroissement et de décroissement.

. . . . . .

« Lorsque notre univers entrera en puberté, les astres de voûte se rapprocheront, forme

chaînes de tourbillons entre notre soleil et la masse des étoiles fixes. Nos planètes se concentreront : Herschell dans ses oppositions ne sera pas plus éloigné de nous que ne l'est aujourd'hui Jupiter qui, dans ce cas, serait parfois assez voisin de la terre pour lui former une sixième lune ; Vénus et Mars, une septième, une huitième.

« Lorsque les cent deux comètes seront implanées, trempées et aptes à la manœuvre, notre tourbillon s'élèvera de troisième en quatrième puissance, formant quatre tourbillons secondaires, dont chacun sera groupé sur un *prosolaire* à cristallin nuancé et anneau igné, en titres majeurs. Alors le soleil, en place de la souillure fumeuse nommée lumière zodiacale, aura une auréole nuancée moirée. Saturne, Jupiter et Herschell, seront élevés en grades et promus au *prosolariat*. Notre globe y aurait les mêmes droits, mais notre planète est si affaiblie par la catastrophe diluvienne, que je doute fort qu'elle soit jugée apte aux fonctions de prosolaire miniature.

. . . . . .

« Dieu, prévoyant qu'un globe encroûté de philosophie et rebelle aux impulsions de la nature, pourrait à lui seul paralyser le mouvement, le progrès social d'un million de tourbillons, a dû pourvoir au remède qui est une opération exigeant vingt à vingt et un siècles de préparatifs. On n'y a recours que dans le cas où un univers périclite par quelque

fâcheux incident, comme le désordre du tourbillon foyer; ce vice ayant été constaté à l'époque de la mort de César, soit par la maladie que subit alors le soleil, soit en politique, par le crétinisme avéré de la civilisation. Elle avait déjà dévié en Grèce et échouait une seconde fois à Rome, par l'influence des mêmes sophismes. Il devenait évident que l'on ne pouvait faire aucun fond sur notre globe, que son organisation harmonique allait être retardée indéfiniment et que le soleil allait être privé à jamais de son quadrille d'aromes cardinaux.

« Entre temps, la hiérarchie sidérale de voûte n'a pas moins fait ses dispositions, qu'elle continue visiblement par ses dissolutions de voie lactée, constatées par Herschell; mais *grâce à l'invention qui va tout réparer*, il n'y aura eu que 1,800 ans de perdus. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir plus de 2,100 ans de délai, car, en supposant le prolongement du désordre, la restauration n'en aurait pas moins lieu sous trois siècles à peu près, par suite des mesures arrêtées depuis dix-huit siècles, en conseil sidéral, et dont il est inutile de rendre un compte détaillé. »

(*Traité d'association*, t. 1, pages 519, 524, 531.)

PLAN D'UNE VILLE EN SIXIÈME PÉRIODE.

« On doit tracer trois enceintes :

« La 1re contenant la cité ou ville centrale ;

« La 2me contenant les faubourgs et grandes fabriques ;

« La 3me contenant les avenues et la banlieue.

« Chacune de ces trois enceintes adopte des dimensions différentes pour les constructions, dont aucune ne peut être faite sans l'approbation d'un comité d'édiles, surveillant l'observance des statuts dont suit l'exposé :

« Les trois enceintes sont séparées par des palissades, gazons et plantations qui ne doivent pas masquer la vue. Toute maison de la cité doit avoir, dans sa dépendance, en cours et jardins, au moins autant de terrain vacant qu'elle en occupe en surface de bâtiments. L'espace vacant sera doublé dans la deuxième enceinte, et triple dans la troisième enceinte, nommée *banlieue*.

« Toutes les maisons doivent être isolées et former façade régulière sur tous les côtés, avec ornements gradués pour les trois enceintes, et sans admission de murs mitoyens nus. — Le moindre espace d'isolement entre deux édifices doit être au moins de six toises, trois pour chacun ou davantage; mais jamais moins de trois. — Les clôtures et séparations ne pourront être que des soubassements, surmontés de grilles ou palissades qui devront laisser à la vue au moins 2/3 de leur longueur et n'occuper qu'un tiers en pilastres et palissades. — L'espace d'isolement ne sera calculé qu'en plan horizontal, même

dans les lieux où la pente serait très-rapide. — L'espace d'isolement doit être au moins égal à la demi-hauteur de la façade devant laquelle il est placé, soit sur les côtés, soit sur les derrières de la maison. Ainsi, une maison dont les flancs auront dix toises d'élévation jusqu'à la corniche, devra avoir un vide latéral au-devant de ce flanc, un terrain vacant de cinq toises, non compris celui du voisin, qui peut être de la même étendue. Si deux maisons voisines ont l'une dix toises de haut, l'autre huit toises, il y aura entre elles neuf toises d'isolement et terrain vacant, partagé par un soubassement à grille ou palissade. — Pour éviter les tricheries sur la hauteur réelle, comme les mansardes et étages masqués, on comptera pour hauteur réelle du mur, tout ce qui excédera l'angle du 12me degré du cercle (angle de 30 degrés) à partir de l'assise de la charpente.

« Les couverts devront former pavillon, à moins de frontons ornés sur les côtés. Ils seront garnis partout de rigoles conduisant l'eau jusqu'au bas des murs et au-dessous des trottoirs. — Sur la rue, les bâtiments, jusqu'à l'assise de la charpente, ne pourront excéder en hauteur la largeur de la rue : si elle n'a que neuf toises de large, on ne pourra élever une façade à la hauteur de dix toises, la réserve de 45 degrés pour le point de vue étant nécessaire en façade. (Si l'angle du rayon visuel était plus

obtus, il en serait comme du palais de Gênes ou du portail de Saint-Sulpice : pour les examiner, il faudrait faire apporter un canapé et s'y coucher à la renverse.)

« L'isolement sur les côtés sera au moins égal au huitième de la largeur de la façade sur rue. Ainsi, entre deux maisons, l'une de quarante toises de front, l'autre de quarante-huit, l'isolement en minimum sera de cinq pour l'une, et de six pour l'autre ; total : onze toises. — L'espace d'isolement sera double en cour fermée et en face des bâtiments, comme rotonde ou autres, qui circonscriront plus des 3/4 du terrain.

« Les rues devront faire face ou à des points de vue champêtres ou à des monuments d'architecture publique ou privée : le monotone échiquier en sera banni. Quelques-unes seront cintrées pour éviter l'uniformité. Les places devront occuper au moins 1/8 de la surface. Moitié des rues devront être plantées d'arbres variés dans chacune. — Le minimum des rues est de neuf toises : pour ménager les trottoirs, on peut, si elles ne sont que traverses à piétons, les réduire à trois toises, mais toujours conserver les six autres en clos gazonné ou planté et palissadé. — Chaque rue doit aboutir à un point de vue pittoresque, monument public ou particulier, montagne, pont, cascade ou perspective quelconque.

« Je ne m'engagerai pas plus avant dans ce détail,

sur lequel il y aurait encore plusieurs pages à
pour décrire une ville *garantiste*. Mais nous
ici qu'un résultat à envisager, c'est la pr
inhérente à une pareille ville, de provoquer
ciation dans toutes les classes ouvrières ou
geoises et même riches.

« Remarquons d'abord qu'on ne pourrait
construire de petites maisons; elles seraie
coûteuses pour les isolements obligés. Les
seuls pourraient se donner ces agréments
l'homme qui spécule sur des loyers serait ob
construire des maisons très-grandes et pourta
commodes et salubres, à cause de la double d
exigée en cour fermée.

« Dans ces sortes d'édifices, on serait en
sans le vouloir, à toutes les mesures d'éc
collective d'où naîtrait bientôt l'association pa
Par exemple, si l'édifice réunit cent ména
n'y fera pas vingt pompes qu'exigeraient vin
sons logeant chacune cinq ménages, mais un
pompe de forte dimension. Autant la propr
difficile dans des maisons obstruées et res
comme celles de nos capitales, autant elle es
dans un édifice où les espaces vacants mainti
les courants d'air. On éviterait donc ici, par
les vices d'insalubrité, avantage de haute
tance. Si ladite ville contient cent vastes m
toutes vicinales et distribuées de manière à se

aux économies domestiques, elle verra bien vite les habitants s'exercer sur cette industrie qui commencera nécessairement par l'objet le plus important pour le peuple, par la préparation et la fourniture des aliments. On verra deux ou trois ménages sur cent s'établir traiteurs ; on en verra d'autres spéculer, en d'autres branches, sur les fournitures de la maison. Ainsi s'organisera la division du travail qui, une fois introduite dans la cité ou enceinte centrale, se répandra bien vite dans les deux enceintes de faubourg et de banlieue. »

(*Traité d'association*, t. 1, p. 363.)

ASPECT DES CULTURES ET DES CULTIVATEURS.

« L'état sociétaire saura, jusque dans ses fonctions les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarraux gris d'un groupe de laboureurs, les sarraux *bleutés* d'un groupe de faucheurs seront rehaussés par des bordures, ceintures et panache d'uniforme, par des chariots vernissés, des attelages à parures peu coûteuses ; le tout disposé de manière à ce que les ornements soient à l'abri des souillures du travail.

« Si nous voyions, dans un beau vallon distribué en mode *ambigu*, dit anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec dra-

peaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympien, et pourtant ce local ne serait qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un seul des trois ordres agricoles.

« Au lieu de charrue unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons confusément assemblés et enchevêtrés. C'est un travestissement complet de l'*ordre engrené* qui distribuerait dans le canton trois cents compartiments d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété, de ténuité, selon les convenances du terrain et liés par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptées aux divers sols.

« Appliquons cette méthode aux légumes favoris de la philosophie, aux choux et aux raves. La *série* des *choutistes*, pour profiter de tous les terrains opportuns, pourra disposer sa ligne d'opération sur un front d'une demi-lieue comprenant trois divisions, trente potagers, et trois cents carreaux.

« Le même jour où cette corporation d'*amis des choux* sera en travail et disséminée au bas des coteaux, il se pourra que la *série* des *ravistes* soit de

même à l'ouvrage sur les hauteurs, hissant ses pavillons sur trente belvédères surmontés de raves dorées. La scène, déjà fort animée par ces groupes éparpillés, le sera plus encore par la gaieté et la passion bannis des travaux de nos salariés qui, à tout instant, s'arrêtent et s'appuient sur leur bêche. Dans cette occurrence, un philosophe, traversant le canton, contemplera de sa voiture le ravissant spectacle qu'offriront tous les vrais amis des choux et des raves, les héritiers des vertus de Phocion et Dentatus, déployant avec orgueil leurs drapeaux, leurs tentes et leurs groupes sur les hauteurs, et dans toute la vallée parsemée de brillants édifices. A cet aspect, notre philosophe se croira transporté dans un nouveau monde et commencera à concevoir que la terre, lorsqu'elle sera administrée selon le mode sociétaire ou divin, éclipsera toutes les beautés dont nos romanciers ont paré leurs séjours olympiques. »

(*Traité d'association*, t. 2, page 60.)

DOMESTICITÉ.

« Dans une phalange, le service domestique est géré, comme toute autre fonction, par des *séries* qui affectent un *groupe* à chaque variété de travaux. Les dites séries, dans les moments de service, portent le titre de *pages* et de *pagesses*. Nous le donnons à

ceux qui servent les rois ; on le doit à plus forte raison à ceux qui servent une phalange.

« A l'ennoblissement idéal du service, se joint l'ennoblissement réel, par la suppression de dépendance individuelle qui avilirait un homme en le subordonnant aux caprices d'un autre. Analysons le mécanisme du service collectif libre, dans une fonction quelconque, celle de camériste (femme qui fait les chambres, les lits).

« La *pagesse* Délie sert dans le groupe des camériste de l'aile droite : elle est brouillée avec Léandre : elle omet son appartement ; mais d'autres la suppléeront. Églé et Philis, deux pagesses du même groupe, se chargent de l'appartement de Léandre, qu'elles affectionnent. Il en est de même aux écuries ; si le cheval de Léandre est quitté aujourd'hui par un de ses pages, il est repris et pansé par un autre page, ami de Léandre ou par les pages de ronde. Philis et Églé on fait le lit de Léandre ; ce ne sont pas elles qui battront son habit. Elles le portent à la salle du battage où il est pris par Clitie autre amie de Léandre. Sur cet habit se trouve une tache ; Clitie, après l'avoir battu, le porte à la salle de dégraissage où il est soigné par Chloris, autre amie de Léandre.

« Chacun peut d'ailleurs, dès l'heure suivante rencontrer dans d'autres fonctions ceux qui l'ont servi l'instant d'auparavant et qui se trouveront peut

être leurs supérieurs en changeant de travail. Églé servait Léandre à sept heures ; mais à neuf heures il y a séance à l'*abeillerie*. Léandre est un des nouveaux sectaires, il est neuf dans ce travail. Églé, qui l'exerce depuis l'enfance, y est très-habile et Léandre se trouve sous ses ordres à l'abeillerie. »

(*Ibid.*, page 85.)

ÉMULATION CORPORATIVE.

« Lucullus est capitaine du groupe des bigarreaux rouges et Scaurus du groupe des bigarreaux bruns. Ces deux rivaux font, pour contenir leur rivalité, la même folie qu'un prince pour sa maison de plaisance. Il font construire à leurs groupes des chariots et des hangars plus brillants que notre attirail d'Opéra. Chacun d'eux fait bâtir à ses frais, au centre des lignes des cerisiers, un pavillon magnifique, en place du hangar modeste que la régence avait fourni.

« Voulez-vous faire à Lucullus une visite flatteuse pour lui ? Allez le trouver au milieu des cerisiers, au groupe des bigarreaux rouges dont il est capitaine, dans le verger où il est en fonction en habit de travail : vous déjeunerez ou goûterez avec lui et son groupe, dans le superbe château bâti à ses frais, et au frontispice duquel le groupe a fait graver cette inscription :

« *Ex munificentiâ Luculli cerasorum clarissimi sectatoris.* »

(*Ibid.*, pages 95 et 96.)

APTITUDES PROFESSIONNELLES.

« Si l'éducation civilisée développait, dans chaque enfant, ses penchants naturels, on verrait presque tous les enfants riches se passionner pour divers travaux très-populaires, tels que maçonnerie, charpente, forge, sellerie. J'ai cité Louis XVI qui aimait l'état de serrurier; un infant d'Espagne préférait celui de cordonnier; tel roi de Danemark se plaisait à fabriquer des seringues; l'ancien roi de Naples aimait à vendre lui-même, au marché, le poisson de sa pêche; le prince de Parme, élevé par Condillac aux subtilités métaphysiques, n'avait de goût que pour l'état de marguillier et de frère.

« La majeure partie des enfants donnerait dans ces goûts vulgaires si l'éducation civilisée n'en contrariait pas le développement, et si la saleté des ateliers et la grossièreté des ouvriers ne créait pas des répugnances plus fortes que les attractions. Quel est l'enfant de prince qui n'ait du goût pour l'une des quatre fractions que je viens de citer, maçon, menuisier, forgeron, sellier, et qui n'y fît des progrès, s'il voyait, dès son bas âge, ce travail exercé dans de brillants ateliers par des gens polis, qui ménageraient toujours aux enfants un atelier en miniature, avec de menus outils et de menus travaux.

« Chaque *série* industrielle doit donc disposer un

local pour les *bambins* et les *chérubins* qui voudront mordre à l'hameçon. Un groupe d'enfants préférera aux lambris dorés de petites tenailles et de petites gâches, avec un petit tas de mortier à broyer, une menue forge et de menues enclumes qu'on lui ménagera à côté des grands forgerons. Ces enfants seront triomphants de pouvoir fournir quelqu'une des pièces d'un ouvrage fabriqué à leurs côtés. Un autre appât sera le luxe de chaque série en parade. Celle des forgerons paraît aux jours de fête en costume de Cyclopes ; elle figure ainsi sur le théâtre de sa phalange. Ses salles représentent des antres effrayants qui plairont aux enfants mieux que les meubles somptueux d'un salon. En exerçant ainsi les enfants en bas âge, on se ménage toujours un levier d'amour-propre, en leur réservant une portion facile du travail. Construit-on un édifice, on leur garde un pan de mur peu important ; on y conduit leur groupe en grand appareil, en le faisant défiler à la parade matinale avec ses petits outils et ses costumes de travail. »

(*Ibid.*, tome I, page 97.)

ÉDUCATION MUSICALE DES ANIMAUX.

« Tout animal domestique, en harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence

musicale. On ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes ; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

« Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou de grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie, et qui servira seul à les distribuer en pelotons et en colonnes.

« Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois à quatre bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gamme qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierces, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

« Ainsi, le chien à grelot, UT, passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en *ut*. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre *ut*,

mi, sol, si, ré, fa, la, ut; chaque peloton comprenant environ 3,000 moutons.

« Le diapason d'orchestre étant le même pour le globe, un chien, élevé dans un canton quelconque, peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. En harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte; ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un pré pour faire place à une caravane? On peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs. Ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successivement leurs grelots. Les moutons, en huit pelotons, vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Des civilisés, pour cette opération, emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien. »

(*Ibid.*, page 199.)

LA CUISINE CONSIDÉRÉE COMME MOYEN D'ÉDUCATION.

« On refuse aujourd'hui aux enfants l'accès des cuisines pour diverses raisons :

« 1° L'enfant est maladroit et brise les vaisselles; 2° il renverse les mets, souille ses vêtements; 3° il se brûle, il ne sait pas manier le feu; on est même obligé de lui en interdire les approches; 4° l'enfance, dans nos cuisines, serait en trop petit nombre pour y opérer par des séries de groupes; 6° les mêmes travaux, comme plumage, épluchage, pelage, ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage; 7° nos cuisines manquent de branches de confection enfantine, etc., etc.

« Ainsi, la première école de l'enfant lui est interdite. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort qu'ailleurs. . . . . .

. . . . . .

« Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel que de voir un rôti à la broche : mais c'est une amorce pour les enfants d'harmonie que de voir les broches nombreuses disposées autour de trois feux saillants qui alimentent sept ou neuf genres de broches.

« Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces;

« Au moyen feu, les moyennes;

« Au petit feu, le menu rôt, les brochettes.

« Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les *chérubins* soignent les broches sous-minimes, alouettes, bec-figues et oisillons, placées en étages sur l'un des côtés au petit feu où les *séraphins* soignent les broches sur-minimes, contenant

cailles, grives ou pigeons. Les *lucéens* et les *gymnasiens* surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force. Enfin, les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches des grandes pièces.

« Cette distribution échelonnée amorce l'enfant ; elle ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances. Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et de fruiterie. Leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison. »

(*Ibid.*, tome 2, page 216.)

LES PETITES HORDES ET LES PETITES BANDES.

« On trouve, parmi les enfants, environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

« Ces enfants s'enrôlent aux *petites hordes* dont l'emploi est d'exercer par point d'honneur tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de

légion sauvage, qui contraste avec la politesse raffinée de l'harmonie, seulement par le ton, et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

« Les petites hordes contiennent deux tiers de garçons et un tiers de filles.

« Les *petites bandes* sont au contraire très-raffinées sur le bon ton, et elles y joignent une qualité précieuse, qui est d'exceller dans les sciences et dans les arts.

« Les *petites bandes* se composent de deux tiers de filles et un tiers de garçons.

« Les premières marchent au beau par la route du bon ; les secondes marchent au bon par la route du beau.

« Les petites hordes sont divisées en *sacripans*, *chenapans*, *sacripanes* et *chenapanes*. Elle a une réserve sous le nom de *garnements* et *garnementes*.

« Il reste à indiquer pour les *petites bandes* trois noms romantiques en opposition aux noms de *sacripans*, *chenapans*, *garnements*. J'en laisse le choix aux amateurs du romantique.

« Les *sacripans* sont affectés aux fonctions immondes ; les *chenapans* aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois, qui exigent de la dextérité. Les *garnements* participent de l'un et de l'autre genre. Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries ; elles rem-

plissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

« Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou *argot*, leur petite artillerie, leurs généraux nommés petits khans et petites khantes ; noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolutions.

« Les petites hordes ont, parmi leurs attributs, la réparation des grandes routes. C'est à leur amour-propre que l'harmonie sera redevable d'avoir, par toute la terre, des chemins plus somptueux que les allées de nos parterres. Ils seront entretenus d'arbres et d'arbustes, même de fleurs, et arrosés au trottoir. Les petites hordes courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, *service de Dieu*, et DE L'UNITÉ. Elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, nettoyant les étables, pansant les animaux, travaillant aux boucheries, où elles veillent à ce qu'on ne fasse jamais souffrir aucune bête, et qu'on lui donne la mort la plus douce. Elles ont la haute police du règne animal. L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette, puis elles viennent assister triomphalement au déjeuner. Là, chacune des hordes reçoit une couronne de chêne ou d'épines, qu'on attache au drapeau.

« Les *petites hordes* sont payées par des honneurs sans bornes. L'*argot* est la première cavalerie du

globe : il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut. L'*argot* reçoit partout les honneurs de souveraineté. A l'approche de ses hordes, la tour des signaux doit un carillon de suprématie et les dômes un brandissement de pavillon. En adressant la parole à un *sacripan* ou *chenapan* en costume, on lui doit le titre de *magnanime;* et on doit aux hordes de l'*argot*, le titre de *glorieuses nuées*. Au temple, elles prennent place au sanctuaire.

« Passons aux *petites bandes*. Elles sont conservatrices du *charme* social, poste moins brillant, si l'on veut, que celui de soutiens de l'*honneur* social, affecté aux petites hordes. Les petites bandes ont la haute police du règne végétal. Elles se passionnent pour l'ornement du canton entier, en matériel et en spirituel, et, comme conservatrices du charme social, elles exercent les fonctions des académies *française* et *della Crusca;* elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse. Du reste, elles ne s'occupent de parure qu'en sens collectif et sous le rapport du lustre général de la phalange.

« L'harmonie veut faire du sexe féminin le *contre-poids* et non le *valet* du sexe masculin. Cette balance est établie chez l'enfance même par la création des petites bandes. C'est à elles à établir le goût du luxe, des raffinements gradués et con-

trastés, sans lesquels on en resterait aux degrés inférieurs dans les travaux comme dans les arts et dans le charme industriel. Or, s'il faut que la phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant les objets de charme, comme fleurs, parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences. »

(*Traité de l'association*, tome 3, page 338 et suivantes.)

GYMNASTIQUE.

« La gymnastique harmonienne devra donner à l'exercice de tous les membres une proportion constante, afin d'éviter les disparates d'accroissement. D'ordinaire, la force et les sucs se portent sur la partie exercée; de là vient qu'on voit les danseuses musclées et bien moulées d'en bas, bien souvent grêles dans le haut du corps. Le contraire a lieu chez les boulangers, qui ont le train d'en haut renforcé. Les vignerons, cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et la jambe reste grêle malgré la vigueur du corps. Même inconvénient affecte la cuisse du cavalier. C'est un phénomène parmi nous qu'un ambidextre, tandis qu'un monodextre, comme nous le sommes tous, passerait en harmonie pour un estropié, et l'on jugerait bi-estropié celui qui, comme nous, ne ferait aucun usage de ses doigts du pied.

soixante armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne qui se répartissent par escouades en chaque armée, pour fabriquer les petits pâtés, selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

« Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes, selon la nature de ses prétentions.

« L'aile droite en petits pâtés farcis. . 20
« Le centre en vols-au-vent à sauce. . 25 } 60
« L'aile gauche en mirlitons garnis. . 15

« L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut présenter au concours plus de deux à trois systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si elle excédait le nombre de trois.

« Au bout d'une semaine, employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le sanhédrin rend un jugement provisoire d'après lequel les trois empires, France, Japon et Californie, ont remporté un très-grand avantage ; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis provisoirement.

(*Ici figurent les détails d[illegible]ille qui sont fort compliqués.*)

« A la fin de la campagne [illegible] 25 empires vaincus et 36 triomphants [illegible] empire

« Cette grande armée a choisi deux thèses de campagne, dont l'une en industrie, qui est l'encaissement de cent vingt lieues du cours de l'Euphrate ; l'autre en gastrosophie, qui est la détermination d'une série *des petits pâtés* en orthodoxie hygiénique de troisième puissance à trente-deux sortes de petits pâtés, plus les foyers, tous adaptés aux tempéraments de troisième puissance.

« Les soixante empires qui veulent concourir, ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Chaque empire a choisi les gastronomes et pâtissiers les plus aptes à soutenir l'honneur national et faire prévaloir ses sortes de petits pâtés. Avant son arrivée, chaque armée a envoyé les ingénieurs disposer les cuisines de bataille. Les oracles et juges siégent à Babylone, et sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe.

« L'armée, forte de 600,000 combattants et de deux cents systèmes de petits pâtés, prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ cent vingt lieues, moitié au-dessus, moitié au-dessous de Babylone. Avant l'ouverture de la campagne, soixante cohortes de pâtissiers d'élite se détacheront pour le service de la haute cuisine de bataille du grand sanhédrin gastrosophique de Babylone. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur la matière. En même temps, on détache des

soixante armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne qui se répartissent par escouades en chaque armée, pour fabriquer les petits pâtés, selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

« Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes, selon la nature de ses prétentions.

« L'aile droite en petits pâtés farcis. . 20 }
« Le centre en vols-au-vent à sauce. . 25 } 60
« L'aile gauche en mirlitons garnis. . 15 }

« L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut présenter au concours plus de deux à trois systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si elle excédait le nombre de trois.

« Au bout d'une semaine, employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le sanhédrin rend un jugement provisoire d'après lequel les trois empires, France, Japon et Californie, ont remporté un très-grand avantage; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis provisoirement

(*Ici figurent les détails de la bataille qui sont fort compliqués.*)

« A la fin de la campagne, il y aura eu 25 empires vaincus et 36 triomphants, car un même empire

peut réussir à faire adopter deux ou trois espèces de sa composition.

« Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal; on sert ses petits pâtés au début du dîner. A l'instant les 600,000 athlètes s'arment de 300,000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300,000 bouchons. Leur fracas, accompagné du cri de *vive Apicius!* retentit au loin dans les antres des monts de l'Euphrate. Au même instant, Apicius reçoit du chef du sanhédrin la médaille d'or, portant en exergue : *A Apicius, triomphateur en petits pâtés à la « bataille de Babylone. Donné par les soixante « empires.* » Leur nom est gravé sur le revers de la médaille (1) »

(*Traité d'association*, tome 2, pages 486 et suivantes.)

MÉDECINE HARMONIQUE.

« En civilisation, le médecin gagne en proportion des malades qu'il a traités. Il lui convient donc que

(1) Quelques pages plus loin, Fourier riant lui-même de sa bataille gastrosophique ajoute : « Si l'on ne résout pas le problème sur une « minutie comme les petits pâtés, on ne le résoudra pas sur les « branches supérieures comme le pain. »

les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

« Le contraire a lieu en harmonie. Les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est conditionnel pour le taux ; il s'accroît ou décroît en raison de la santé *collective et comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et de morts dans le courant de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines jouissant du même climat.

« L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie : ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal. Aussi veillent-ils activement à ce que rien ne compromette la santé d'aucune classe, à ce que la phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au minimum. Les dentistes spéculent de même sur les râteliers. Moins ils opèrent, plus ils gagnent. Aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères. Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon râtelier. »

(*Nouveau monde industriel*, page 201.)

SOINS DE PREMIÈRE ENFANCE.

« La civilisation, toujours simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour aide du nourrisson. L'harmonie, qui opère en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nacres sont placées à hauteur d'appui : leurs supports forment des cavités où l'enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de soie ou de cordes, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans l'empêcher de se mouvoir, ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin dont il est séparé par un filet. La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger et éviter l'embarras des langes et des fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique. On peut en agiter vingt à la fois. Les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les *pacifiques*, les *rétifs* et les *diablotins*, afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni même les rétifs déjà traitables. »

(*Ibid.*, page 208.)

ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE.

« En voyant un serin, tout vêtu de jaune, on peut dire, à coup sûr — cet oiseau représente quelqu'une des relations de paternité. En effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries. Les enfants gâtés ont un babil agréable, dépeint par le gazouillement du serin. Il est impétueux, furibond comme eux ; il se fait bien servir et bien obéir. Aussi, la nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête, par emblème de l'enfant gâté qui est le roi dans le ménage.

« Le chardonneret est l'opposé du serin : son plumage gris boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse. Il dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses. Par analogie, le chardonneret se plaît sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique, habituée aux épines de l'industrie. C'est pour figurer ces rapports, que la nature met en sympathie sur le chardon deux personnages bien contrastés, le chardonneret, emblème de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne, emblème du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nouriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitements et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

« Le chou est l'emblème de l'amour mystérieux, de ses intrigues masquées par centuple ruse pour échapper aux argus et aux obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Le chou-fleur qui est la contre-partie du chou, dépeint la situation contraire, l'obstacle sans amour ni mystère, les ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir. Le chou-fleur a un certain vice de fétidité, comme l'artichaut, comme l'asperge. Dans les vices communs à ces trois plantes, la nature dépeint les différents désordres de l'amour libre.

« L'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la nature a placé les portraits des sortes d'esprit dont les têtes humaines sont meublées. Aigle, vautour, paon, perroquet coq, faisan, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres.

« L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes. Le faisan peint le mari jaloux tout préoccupé des risques d'infidélité. On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon peignant l'amant sûr d'être aimé. Le coq est l'emblème de l'homme du monde, l'homme aux bonnes fortunes. Le canard est l'emblème du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature en affligeant le canard

mâle d'une extinction de voix, a voulu peindre ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand une femme a parlé. Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme courtois qui sait maîtriser les femmes. Mais laissons ce joli sujet qui nous conduirait trop loin. »

(Monde industriel, p. 544 et suiv.)

AVANT-PROPOS.

Ce qui va suivre complète l'examen que je m'étais proposé de faire des diverses sectes ou théories sociales qui ont cherché, depuis l'origine du siècle, à s'emparer de l'attention et à se créer un auditoire. Il est le résumé et la critique de quelques vues collectives comme les précédents volumes étaient le résumé de quelques inspirations individuelles.

On trouvera sans doute que le ton de ces nouveaux volumes est plus sévère que ne l'était celui des premiers, et que je n'ai aujourd'hui que du blâme pour des tentatives auxquelles je n'ai pas refusé naguère des encouragements et des éloges. J'irai au-devant d'une explication

et elle sera courte. Je croyais alors ces aberrations sans danger; je suis convaincu maintenant, après en avoir mieux étudié les effets, qu'elles sont dangereuses.

Sans doute, au premier coup d'œil, ces excursions dans le domaine de l'imagination peuvent être regardées soit comme une diversion innocente, soit comme un exercice utile à la pensée. L'esprit humain doit agiter des problèmes, même sans espoir de les résoudre, et sonder l'inconnu, fût-ce avec témérité. Dans tous les temps il s'est produit des hommes qui se vouaient à cette tâche ingrate, et dont les convictions méritaient le respect. Leurs rêves ne troublaient, n'empêchaient rien, et leur candeur commandait l'indulgence.

Cependant, quand les chimères prennent trop d'ambition et aspirent à de trop grandes destinées, un autre devoir est tracé aux écrivains: c'est de ramener les esprits au sentiment des réalités et d'assigner des limites à la fantaisie. Voilà où nous en sommes aujourd'hui, et pourquoi je me suis armé de plus de rigueur. Il m'a semblé que ces doctrines aventureuses n'éclairaient aucune question et les dénaturaient toutes; que, sans profit pour elles-mêmes, elles nuisaient aux notions les plus saines, les mieux vérifiées; que, par la décla-

mation et la jactance, elles agissaient sur quelques têtes ardentes et crédules; et que, sans faire précisément un grand mal, elles étouffaient et paralysaient le bien qui aurait pu se faire.

C'est à ce point de vue que je me suis placé dans ces volumes, convaincu que ces égarements troublent la marche régulière des idées et sont l'une des causes de l'impuissance dans laquelle notre temps se débat.

CHAPITRE I.

LA SOCIÉTÉ ET LE SOCIALISME.

Statisticiens. — Romanciers. — Utopistes.

Depuis quelque temps, il s'élève contre la société concert de récriminations et d'anathèmes. Chaque ır un champion nouveau lui adresse un défi, tantôt nom des lettres, tantôt au nom de la science. Les tracteurs de l'ordre social abondent ; ils font tant bruit que peu d'écrivains osent en prendre la dé- nse. De la civilisation actuelle on ne veut voir que ı défauts ; on oublie les bienfaits qu'elle a répandus r le monde. La manie de l'imitation empire encore

cet état de choses, et la passion l'envenime. De là tant de lamentables calculs et de descriptions abjectes. A lire ce qui s'écrit, il semble vraiment que les efforts des générations, le travail des siècles, n'ont abouti qu'à transformer le globe que nous habitons en un vaste dépôt de mendicité ou une léproserie immonde.

Au fond de ces déclamations, un même sentiment se retrouve ; il s'agit d'alléger la responsabilité individuelle de tous les torts que l'on impute au régime social. Naguère on admettait que l'homme doit porter la peine de ses fautes ; on veut aujourd'hui que ce soit la société. La société, voilà le grand coupable. Elle a pour mission de procurer aux êtres qu'elle régit un bonheur sans nuages et sans limites : quand elle y manque, il faut lui demander des comptes sévères. Ainsi les termes du programme sont renversés. Pour l'individu, plus de responsabilité ; le devoir collectif a effacé le devoir personnel. L'homme n'est tenu à rien depuis que la société est mise en demeure de pourvoir à tout ; c'est elle qui est chargée de toutes les invectives comme de toutes les réparations, et, par une singulière loi d'équilibre, on se montre d'autant plus exigeant d'un côté que l'on est plus accommodant de l'autre. On autorise la dépravation des éléments sociaux et l'on demande une société parfaite.

L'antiquité n'a pas commis une semblable méprise.

Ce qu'elle a eu d'abord en vue, c'est l'homme : elle s'est adressée à la conscience individuelle plutôt qu'à la conscience sociale ; elle a cherché une responsabilité affective, sérieuse, est non une responsabilité abstraite, illusoire. Les grands esprits, dans l'ordre philosophique et religieux, n'ont pas un instant hésité sur ce point ; c'est sur l'éducation de l'individu qu'ils ont fondé le perfectionnement de l'espèce. Les formules les plus célèbres de l'éthique ancienne intéressent directement l'homme, le prennent à partie pour ainsi dire. Le *connais-toi* de Socrate, l'*abstiens-toi* d'Épictète, sont des conseils de morale personnelle, des règles de conduite précises. Le christianisme, à son tour, parle au cœur humain d'uue manière directe ; il ne s'inquiète ni des torts de la civilisation, ni des imperfections de la société. Dans le schisme même, personne ne se paye d'une aussi mauvaise défaite. Pélage et Abailard, en exagérant le libre arbitre, Priestley, en inclinant vers la loi de la nécessité, les antinoméens et les déterministes, le Coran empreint de tant de fatalisme, le dogme païen qu'assombrit l'expiation, tous les cultes comme tous les systèmes, proclament la responsabilité de l'homme, sans faire jamais au milieu dans lequel il vit une part trop grande, sans y puiser les éléments d'une justification aussi dangereuse que commode.

C'est là que se trouve la vérité, non ailleurs : tout autre point de vue laisse la passion sans frein, la

faiblesses et les crimes des individus. Le mal n'excite plus dès lors de haines vigoureuses ; on le regarde comme un produit fatal de la civilisation et excusable à ce titre. C'est ainsi que le sens moral s'affaiblit dans les classes élevées comme dans les classes inférieures. La chimère d'une perfectibilité exclusivement collective ne laisse pas aux vertus privées un rôle suffisamment digne et nécessaire ; elle les traite comme une superfétation, presque comme un préjugé. Le bien peut s'accomplir sans cela ; l'exercice en est facultatif et arbitraire. L'impulsion sociale couvre et renferme tout ; le bon et le mauvais sont emportés, confondus dans une sorte de mouvement fatal et aveugle. Le vice a une excuse ; la vertu n'a plus de sanction. Voilà où aboutit invinciblement tout système qui tend à justifier l'homme aux dépens de la société, et qui sacrifie des garanties réelles à des combinaisons imaginaires. On ne saurait plus évidemment quitter la proie pour courir après l'ombre.

Les censeurs systématiques de la société abondent tous, sciemment ou à leur insu, dans cette déception. En l'accusant outre mesure, ils tendent à la dégager davantage ; en la chargeant de toutes les iniquités, de toutes les misères, de toutes les douleurs d'ici-bas, ils nous préparent des douleurs, des misères, des iniquités plus grandes. Ils placent l'effort ailleurs qu'il ne faudrait, et, s'abusant sur le symp-

tôme, ils font prendre le change sur le remède. Pour couvrir cette agression d'un prétexte spécieux, volontiers ils se retranchent derrière l'intérêt qu'inspirent les classes laborieuses et s'en déclarent les défenseurs. A ce titre, et comme cela arrive dans presque toutes les causes, on les voit briller aux dépens de la partie. Certes, aucun mandat n'est plus respectable que celui-là, quand il s'exerce dans la limite des réformes possibles et n'est pas un déguisement de la vanité. Rien au monde n'est plus digne d'attention que ces classes inférieures dont les jours s'écoulent dans un travail sans trêve, jusqu'au repos de la tombe. Ce sont les bras de ces hommes qui procurent aux classes aisées des jouissances pleines de raffinements, et il est, hélas! trop vrai que plusieurs de ces malheureux peuvent ressentir les atteintes de la faim près des gerbes qu'ils ont récoltées, manquer de vêtements au milieu des riches tissus qu'ils ont ourdis. Le dénûment et la misère n'ont pas disparu d'ici-bas, malgré l'influence de la civilisation : il y a encore plus d'une blessure à guérir, plus d'un besoin à satisfaire. A ce point de vue, la poursuite d'améliorations nouvelles est non-seulement légitime, mais encore obligée. Les cœurs y sont enchaînés, l'intérêt même le commande. Seulement, il ne faut pas imiter les enfants dont parle Plutarque, et essayer comme eux de sauter au delà de notre ombre. La loi de l'humanité est d'aller en

avant ; mais c'est précisément parce que cette marche doit être longue, qu'elle ne doit point avoir le caractère d'un tour de force, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une course au clocher.

La société a encore beaucoup à stipuler pour l'homme, cela est vrai, mais à la condition que l'homme ne s'abandonnera pas. Aucun effort d'ensemble ne pourrait l'élever ni à la grandeur morale, ni au bien-être physique, s'il n'y travaillait lui-même constamment et sans relâche. Ici encore la loi du devoir personnel est la seule qui soit féconde et intelligente. Dans l'état de tutelle où vivent quelques classes de la société, l'une de leurs plus grandes garanties est dans l'honneur et le désintéressement des classes qui disposent de l'empire. L'idéal de ce régime, où le plus grand nombre abdique au profit de quelques-uns, serait que le pouvoir s'exerçât un peu plus dans l'intérêt de ceux qui, implicitement ou formellement, le délèguent, et beaucoup moins pour le bénéfice particulier de ceux qui en sont investis. On parle de progrès social, celui-ci serait le plus urgent à réaliser. Plus de dévouement et de meilleurs modèles dans les rangs élevés afin d'amener plus d'aisance et de répandre plus de moralité dans les rangs inférieurs, voilà une formule plus courte et plus sérieuse que ne le sont les formules chimériques. Elle ne sera pas plus obéie que les autres, et peut-être faut-il en accuser ceux qui ont combattu,

sous divers prétextes, l'autorité du devoir. L'égoïsme humain ne saurait capituler que devant une forte éducation de l'âme et un travail intérieur qui conduisent au détachement et à l'abnégation. Quelques âmes d'élite ont seules une générosité instinctive : pour les autres c'est le fruit du temps et de l'exemple. Il est triste de dire que l'école des grands dévouements se perd et que celle du calcul personnel gagne chaque jour du terrain. On a rendu la bride aux penchants : ils vont où la nature les emporte.

Il est donc de l'honneur de l'écrivain de ne pas déserter la défense des classes inférieures : la déclamation a rendu le terrain difficile ; mais on peut reprendre les choses où elles étaient avant les écarts de l'exagération et la fièvre des utopies. C'est une mission si sainte qu'elle se relèvera sans peine du tort qu'on lui a fait et des déviations qu'on lui a imprimées. Quand on étudie le problème avec quelque maturité d'esprit, on y découvre une foule de détails par lesquels déjà le bien pourrait se réaliser. Il ne s'agit pas sans doute de métamorphose complète, de changement à vue ; ces prétentions doivent être abandonnées aux rêveurs. Mais dans un coup d'œil rapide sur les souffrances sociales, peut-être est-il possible de ramener l'attention sur quelques données, sinon neuves, du moins utiles et inspirées par le plus simple bon sens. La misère, le vice et le crime, ces trois fléaux, semblent être pour long-

temps les accessoires obligés de toute civilisation humaine. C'est le fruit des passions : les passions n'abdiquent pas. Il ne reste dès lors qu'à chercher des remèdes partiels, des moyens d'atténuation, tout en faisant, comme l'on dit, la part du feu. Telle est la pensée de la récapitulation qui va suivre.

Avant de l'aborder, il est convenable pourtant d'écarter une accusation préliminaire qui a été souvent reproduite. On a dit et répété que la misère et le crime sont un produit fatal de la civilisation, destiné à s'accroître en raison directe de l'activité industrielle d'un peuple et des victoires que le génie humain remporte sur la nature. C'est là une erreur gratuite. Évidemment on déprécie le temps présent au profit du temps passé, et la difficulté des moyens de vérification donne des forces à cette méprise. En effet, les éléments historiques manquent lorsqu'on veut examiner avec quelque précision ce qu'était, dans les siècles antérieurs, la condition des classes inférieures. La statistique est une science toute moderne ; on en abuse aujourd'hui, on n'en usait pas assez autrefois ; on veut tout prouver actuellement avec les chiffres ; jadis personne ne songeait à cette preuve. Diverses raisons, soit politiques, soit administratives, s'opposaient d'ailleurs à ce que des calculs pussent être invoqués avec suite et avec autorité. La diversité du régime provincial troublait

l'unité des documents, et la censure royale en restreignait forcément l'usage. De là une lacune inévitable dans l'histoire économique du pays et une brèche ouverte aux amateurs d'hypothèses.

Cependant, à l'aide de l'observation la plus superficielle, on peut suppléer à l'absence des documents et s'assurer que la misère, loin de grandir avec la civilisation, tend au contraire à diminuer devant une aisance chaque jour accrue et des issues nouvelles que se fraye le travail. Il serait trop douloureux de penser que le progrès social, cette idole du temps, ressemble à ces divinités indiennes qui ne marchent vers le temple qu'en écrasant à chaque pas, sous les roues de leur char, un plus grand nombre de victimes. Cela n'est point ; les sociétés modernes ont été calomniées ; elles sont au-dessus des sociétés anciennes, comme intelligence, comme bien-être. Si, par misère, on entend ce mal moral qui se traduit au dehors par des exigences inquiètes, une soif immodérée de jouissances et les appels d'une ambition déréglée, oui, certes, notre époque est en proie à cette misère et les classes ouvrières ne sont pas les seules qui s'en trouvent atteintes. Chez elles, comme dans toute la hiérarchie de la société, se manifestent ces prétentions à l'empire, inévitables dans un temps où tout le monde veut commander et où personne ne se résigne à obéir. Quand de toutes parts chacun semble malheureux de sa position et

avant ; mais c'est précisément parce que cette marche doit être longue, qu'elle ne doit point avoir le caractère d'un tour de force, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une course au clocher.

La société a encore beaucoup à stipuler pour l'homme, cela est vrai, mais à la condition que l'homme ne s'abandonnera pas. Aucun effort d'ensemble ne pourrait l'élever ni à la grandeur morale, ni au bien-être physique, s'il n'y travaillait lui-même constamment et sans relâche. Ici encore la loi du devoir personnel est la seule qui soit féconde et intelligente. Dans l'état de tutelle où vivent quelques classes de la société, l'une de leurs plus grandes garanties est dans l'honneur et le désintéressement des classes qui disposent de l'empire. L'idéal de ce régime, où le plus grand nombre abdique au profit de quelques-uns, serait que le pouvoir s'exerçât un peu plus dans l'intérêt de ceux qui, implicitement ou formellement, le délèguent, et beaucoup moins pour le bénéfice particulier de ceux qui en sont investis. On parle de progrès social, celui-ci serait le plus urgent à réaliser. Plus de dévouement et de meilleurs modèles dans les rangs élevés afin d'amener plus d'aisance et de répandre plus de moralité dans les rangs inférieurs, voilà une formule plus courte et plus sérieuse que ne le sont les formules chimériques. Elle ne sera pas plus obéie que les autres, et peut-être faut-il en accuser ceux qui ont combattu,

dont parle Philastre, ne craignirent pas de couvrir leurs dissolutions du voile d'un fanatisme religieux. Les turlupins allèrent plus loin encore ; ils eurent des grandes prêtresses et parodièrent les écarts de l'idolâtrie. Ainsi la débauche avait pris asile à côté du sanctuaire d'une manière ouverte, profanation qui a été épargnée à notre temps. Les ravages qu'elle faisait dans les autres classes n'étaient pas moindres. Une sorte de magistrature burlesque avait été imposée, dans le moyen âge, à la prostitution, et le roi des ribauds n'eût pas échangé son sceptre égrillard pour une souveraineté plus morale. Les usages de l'époque autorisaient cette licence, et la langue même, telle qu'on la retrouve dans Rabelais, trahit cette liberté des mœurs par la liberté de l'expression. Les siècles suivants ne dérogèrent point, et il suffit de citer le règne de Louis XV ponr donner la mesure du déréglement où étaient arrivés nos pères. En ce genre, il sera difficile de les surpasser.

Voilà pour la licence des mœurs. Quant à la misère des classes nombreuses, il faut se souvenir de ce qu'étaient les ilotes et les prolétaires dans le monde ancien (1). L'esclavage ajoutait encore à ces douleurs un chapitre dont chaque jour les pages s'effacent. Dans l'ère moderne, ce fut la féodalité

(1) « L'histoire de la civilisation depuis la chute de l'empire romain, a dit avec raison M. Charles Dunoyer, n'est, à proprement parler, que l'histoire de l'avancement des classes laborieuses. »

qui se chargea de reproduire sous une autre forme les servitudes du régime romain. On parle de l'assujettissement dans lequel les maîtres peuvent tenir les ouvriers ; mais que l'on compare ce joug à celui du vasselage d'autrefois, plein de brutalités et de caprices, ne respectant ni la liberté ni la dignité de l'homme, disposant de lui comme d'une machine, et ne lui laissant pas même la jouissance des fruits de son travail ! Qui voudrait aujourd'hui, même parmi les plus malheureux journaliers, retourner à cette condition qui faisait du serf une sorte de propriété mobilière ? Au lieu de regarder toujours en avant de soi, que l'on jette plus souvent un coup d'œil en arrière : on y puisera, en contemplant le chemin parcouru, la patience nécessaire pour achever l'étape laborieuse qui nous est assignée. Toute génération a eu un contingent de peines et de joies ; notre lot est meilleur que celui de nos aïeux, et nous préparons à nos enfants, il faut l'espérer du moins, une existence plus prospère que la nôtre. En fait de misère, qui en a plus essuyé que les populations du moyen âge, en butte à des famines incessantes, décimées par la guerre, foulées par les partis armés, ravagées par la peste, ruinées par les exactions arbitraires ! un membre de l'Institut, M. Berryat de Saint-Prix, a dernièrement tracé un tableau animé et consciencieux de cette situation trop peu connue. Même plus près de nous, et dans

ce que l'on nomme le grand siècle, on voit éclater des plaintes que l'histoire officielle ne mentionne pas. Derrière le luxe de Louis XIV se cachent les privations de tout un peuple. Un seul homme a osé élever la voix ; c'est Vauban : aussi, malgré ses services, mourut-il dans la disgrâce du souverain. Vauban avait le cœur aussi grand que le génie : quand il se fut assuré du mal, il ne craignit pas de le dévoiler. Dans un passage du *Projet de dîme royale*, cité par M. Blanqui (1), Vauban constate que la classe des privilégiés se réduisait de son temps à dix mille familles opulentes ou aisées sur vingt-deux millions d'âmes ! Un autre écrivain de ce règne, Boisguilbert, aussi judicieux et aussi sincère que Vauban, confirme la triste statistique de ce dernier et ajoute : « Bien que la magnificence et l'abondance soient extrêmes en France, comme ce n'est qu'en quelques particuliers et que la plus grande partie est dans la dernière indigence, cela ne peut compenser la perte que fait l'État pour le grand nombre (2). » Si la misère a sévi sous un roi comme Louis XIV et avec un ministre tel que Colbert, au milieu du silence des factions et de la sécurité intérieure, qu'on juge de ce qu'elle devait être quand le pays était mis au pillage par des mercenaires ou

(1) *Histoire de l'Économie politique*. Tome II.
(2) *Détail de la France sous Louis XIV*.

cherche à se faire une meilleure place, pourquoi les classes laborieuses n'éprouveraient-elles pas le même vertige ? Telle est la misère du temps, et au milieu des flatteries dont ils sont l'objet il est surprenant que les ouvriers ne s'en soient pas ressentis d'une manière plus profonde. Mais si par misère on entend ce mal physique qui se manifeste par des habitudes dégradées et la privation des premières nécessités de la vie, non il n'est pas exact de dire que notre siècle est là-dessus plus mal partagé que les siècles antérieurs : c'est le contraire qui est vrai.

Il suffit pour s'en assurer de jeter un coup d'œil sur les annales des générations humaines. Certes, comme dépravation, l'antiquité a laissé loin d'elle les temps modernes. Fondé sur les sens, le paganisme avait dû faire aux sens une part très-ample, et c'est l'un des cultes qui ont osé élever la prostitution à la hauteur d'un rit religieux. Les lupercales, les bacchanales, les mystères de la bonne déesse, n'étaient autre chose qu'une débauche organisée et s'exerçant, sous l'œil des prêtres, avec un débordement périodique. Plus près de nous, divers schismes scandalisèrent l'Église par d'étranges déréglements. Carpocrate et Prodicus en donnèrent l'exemple dans les premiers siècles de notre ère, et après eux des sectes nombreuses comme les Picards, les vaudois, les frères de l'esprit libre, les dolcinistes, les fossariens, les multipliants, les [illegible],

le succès des caisses d'épargne et les réserves considérables qu'elles assurent désormais à l'ouvrier (1). Plus on ira, plus la situation de cette intéressante classe se dépouillera de ce qu'elle peut avoir de précaire. Avec l'aisance viendront la dignité, l'esprit d'ordre et de conduite, la tempérance, la régularité des mœurs. Le bien engendre le bien, comme le mal engendre le mal. Déjà cette amélioration graduelle serait plus sensible et plus manifeste si, dans la voie du bien-être, les besoins ne s'accroissaient pas toujours en raison des jouissances, et si toute satisfaction n'était pas immédiatement suivie d'un désir nouveau. Que d'objets, autrefois de luxe, sont devenus pour l'ouvrier des objets de première nécessité; que de raffinements auxquels jamais il n'aurait cru atteindre et qui sont aujourd'hui à sa portée! Cependant cela ne suffit pas, car il est dans l'essence de l'homme d'aspirer toujours à plus qu'il ne possède. De là cette plainte éternelle qui ne cessera qu'avec l'humanité, et qui est aussi vieille que le monde.

Sous bien des rapports les sociétés antérieures étaient donc en arrière de la société actuelle; c'est un fait désormais hors de doute. Il y a eu dans le cours des siècles une suite d'acquisitions lentes et

(1) M. Charles Dupin vient de faire ressortir ce fait dans son discours d'ouverture au conservatoire des arts et métiers.

précieuses qui composent le lot de notre temps. Les civilisations se forment comme les terrains d'alluvion : chaque âge y contribue et laisse plus qu'il n'a reçu. L'homme s'est ainsi ennobli de deux manières, moralement par une éducation chaque jour plus répandue, matériellement par un bien-être qui sans cesse tend à s'accroître. Le pouvoir, concentré d'abord dans quelques mains, s'est disséminé de manière à intéresser la classe moyenne admise à en régler l'exercice. Évidemment ce sont là des progrès, et, à ce spectacle, toute imputation de décadence tombe d'elle-même.

Le rôle du passé étant ainsi déterminé, il ne reste plus qu'à compter avec l'époque actuelle. En le faisant, il importe de se séparer de l'école de l'exagération et de s'étudier à en éviter les données et le langage. Quand on traite aujourd'hui de semblables matières, on ne saurait y apporter ni trop de sagesse ni trop de sang-froid. La défense des classes laborieuses ne peut pas, ne doit pas être délaissée, quoique des amis dangereux l'aient singulièrement compromise. Seulement il devient essentiel d'émettre des réserves très-explicites et d'assigner à ces questions des limites précises et raisonnables. Aussi ne sera-t-il fait ici aucune concession ni à l'utopie, ni au roman, ni même à la statistique : les améliorations lointaines font toujours du tort aux améliorations prochaines, et il y a du bénéfice à se

tenir en garde contre des chimères. Cette réserve exprimée, on peut se demander où en est notre siècle, pour ces trois plaies sociales, le vice, le crime et la misère, qui rongent surtout les couches inférieures de la société? Est-il quelques mesures immédiates à prendre, quelques topiques certains que l'on puisse appliquer à de tels maux? Pour rappeler une expression devenue célèbre, y a-t-il à ce sujet quelque chose à faire? Ce sont là des questions dignes de quelque intérêt.

Quand on parle du vice, la prostitution se présente en première ligne : c'est, de toutes les plaies sociales, celle qui affecte le plus douloureusement la pensée et qui porte aux mœurs l'atteinte la plus profonde. Un écrivain (1) a rendu au public le triste service de l'initier aux mystères et aux souffrances de cette vie d'abjection. Les détails de cette déplorable statistique sont connus, trop connus peut-être. Une seule chose peut consoler d'un aussi affligeant tableau, c'est que la société ne pousse personne dans ce monde de la dépravation. Les chutes y sont, à peu d'exceptions près, volontaires; elles ne doivent être imputées qu'aux mauvais penchants de la victime ou aux séductions de ces odieuses créatures qui spéculent sur le déshonneur. Peut-être cette

(1) *De la Prostitution dans la ville de Paris*, par M. Parent-Duchâtelet.

question de la prostitution n'a-t-elle jamais été envisagée avec assez de rigueur. On admet trop facilement que c'est un fléau nécessaire, et que le seul devoir de l'autorité est d'en régler pour ainsi dire l'exercice. On la montre comme régnant sur toute la surface du globe, à l'ombre d'une tolérance universelle. Lutter contre elle semble une entreprise pleine de dangers ; on aime mieux lui donner une organisation savante, la cantonner, faire des sacrifices réguliers à ce minotaure. Ce système, que l'on croit inattaquable, est précisément ce qui prêterait le plus à une discussion. Il n'est pas vrai d'abord que la prostitution soit partout tolérée et autorisée ; elle ne l'est pas dans les pays musulmans ni dans plusieurs villes de la Suisse, où aucun inconvénient ne résulte de cet état de choses. Sans doute il est difficile de combattre le concubinage et les liaisons irrégulières, mais si l'action publique est impuissante pour la répression des vices, si elle ne peut imposer aux citoyens ni la continence, ni la réserve, elle n'est pas tenue à organiser le déréglement et à donner des garanties au désordre.

Le régime suivi actuellement a un autre écueil bien plus grave, celui d'autoriser l'exploitation en matière de débauche. La police accorde en effet une sorte de sanction à ce trafic abject qui se pratique dans les maisons de tolérance. Elle les classe et les patente, elle leur reconnaît une vie presque légale.

Quoi de plus dangereux, et quelle prime donnée au pervertissement! Ce sont là autant de foyers de séduction que l'on crée, autant d'écoles d'infamie. L'établissement une fois fondé, il faut qu'il marche, qu'il se recrute, et nul moyen ne répugne aux créatures qui président à ces spéculations. Liées par un contrat léonin, les victimes se débattent en vain sous cette horrible étreinte, elles doivent tout à l'entreprise, leur santé, leur pudeur, leur temps; l'entreprise ne leur doit que le vêtement et la nourriture. Contrat odieux! et la police lui donne une sorte de valeur en brevetant l'exploitation. Vraiment, c'est trop de condescendance. Que la prostitution directe soit soufferte, puisqu'on ne peut l'empêcher, et que les natures vicieuses disposent d'elles-mêmes, mais qu'on abolisse la prostitution indirecte, la prostitution en commandite, collective et enrégimentée. On dira que l'usage a consacré cet abus, mais l'usage maintenait aussi les jeux publics, et pourtant ils ont disparu sans inconvénient réel et au grand avantage de la moralité publique. Dans l'un et dans l'autre cas, l'objection la plus sérieuse a été la crainte de sortir de la notoriété pour entrer dans la clandestinité, et de voir des maisons dangereuses et ignorées de la police remplacer des maisons assujetties à une surveillance assidue. Quant au jeu, l'expérience a prouvé que cette appréhension est chimérique : pourquoi n'en serait-il pas de même pour la prosti-

précieuses qui composent le lot de notre temps. Les civilisations se forment comme les terrains d'alluvion : chaque âge y contribue et laisse plus qu'il n'a reçu. L'homme s'est ainsi ennobli de deux manières, moralement par une éducation chaque jour plus répandue, matériellement par un bien-être qui sans cesse tend à s'accroître. Le pouvoir, concentré d'abord dans quelques mains, s'est disséminé de manière à intéresser la classe moyenne admise à en régler l'exercice. Évidemment ce sont là des progrès, et, à ce spectacle, toute imputation de décadence tombe d'elle-même.

Le rôle du passé étant ainsi déterminé, il ne reste plus qu'à compter avec l'époque actuelle. En le faisant, il importe de se séparer de l'école de l'exagération et de s'étudier à en éviter les données et le langage. Quand on traite aujourd'hui de semblables matières, on ne saurait y apporter ni trop de sagesse ni trop de sang-froid. La défense des classes laborieuses ne peut pas, ne doit pas être délaissée, quoique des amis dangereux l'aient singulièrement compromise. Seulement il devient essentiel d'émettre des réserves très-précises et d'assigner à ces questions des limites précises et raisonnables. Aussi ne sera-t-il fait ici aucune concession ni à l'utopie, ni au roman. Ni même à la rhétorique : les améliorations lointaines [illegible] aux améliorations prochaines, et il y a [illegible] à ce

déjouer les embûches qu'on pourrait lui tendre et se mettre à l'abri des surprises. Chacun a un poste assigné, une fonction, une consigne, et en cas d'alerte, la troupe entière se réunit pour opposer plus de résistance ou se retirer en meilleur ordre. Ce sont de véritables campagnes entreprises contre la société, et dans lesquelles la stratégie et la tactique jouent un rôle essentiel. L'art du vol a, comme l'art de la guerre, de grands capitaines et des généraux illustres. C'est ordinairement la voix du bagne qui confère ces hauts grades, et cette investiture est rarement méconnue au dehors.

Dans cette organisation savante du crime, il y a quelque chose qui étonne, c'est qu'on ne puisse pas prévenir des actes préparés dans des lieux publics et d'une manière aussi peu mystérieuse. Latéralement à ces bandes de malfaiteurs, la police entretient, avec une judicieuse vigilance, des brigades de surveillants qui, au moyen de certaines affinités et de la connaissance de l'argot en usage parmi les criminels, peuvent suivre jour par jour, presque heure par heure, les habitudes, les moyens d'existence, les projets, les démarches de cette population déprayée. Depuis le *garni* infect dans lequel il s'abrite le soir, jusqu'à la taverne qu'il fréquente, on peut épier le libéré, observer quelles relations il entretient, deviner quels desseins il nourrit. Quand un attentat se commet, il

est rare que la police ne mette pas sur-le-champ la main sur les coupables; des indices certains la guident, et elle agit. Rien de mieux que cette rapidité dans la répression; c'est déjà une garantie précieuse pour la sécurité publique. Mais serait-il impossible d'obtenir plus souvent ce résultat par des mesures préventives, et d'empêcher l'exécution du crime en intervenant à propos? Si la loi n'autorise pas l'arbitraire, même vis-à-vis des hommes qui conspirent contre la société, la police, sans sortir du cercle légal, a néanmoins des moyens d'action sur les chefs de bande, sur les malfaiteurs les plus audacieux. Ils sont, en leur qualité de libérés, soumis aux servitudes de la surveillance, et comme tels ils peuvent être exilés des résidences où ils deviennent trop dangereux. Peut-être serait-il convenable aussi d'emprunter à la police de Londres quelques détails d'organisation d'une efficacité éprouvée. Les combinaisons y sont en général prises dans le sens préventif; on y voit l'intention arrêtée d'apporter des obstacles aux délits et aux crimes. Il est vrai que, chez nos voisins, ce service est établi sur la plus grande échelle, et qu'il emploie un personnel imposant; mais pour tout ce qui touche à la sécurité et à la moralité publiques, il faut savoir se défendre de mesures incomplètes et d'économies mal entendues. Nul argent ne saurait être mieux placé que celui-là, et ce que l'on ajoute à la surveillance est

autant d'épargné au budget des prisons et aux allocations pénitentiaires.

C'est vers ce dernier point que l'on doit surtout appeler l'esprit de réforme. Depuis que le régime des bagnes et des maisons de détention a été amélioré, ce séjour n'inspire plus au malfaiteur ni répugnance, ni crainte. L'emprisonnement a perdu tout caractère d'intimidation : on le considère comme une halte dans le crime. Dans cette enceinte où fermentent tant d'immoralités, s'ourdissent des complots qui éclateront à l'expiration de la peine. On y aiguise le poignard qui accomplira un nouveau meurtre, on y tient école des moyens d'effraction et d'escalade qui accompagneront les attentats contre les propriétés et contre les personnes. Là se forment ces bandes qui deviennent si redoutables au dehors, ces associations qui constituent une sorte de compagnonnage pour l'assassinat et le vol. Isolées, ces natures seraient dangereuses, et l'on ne craint pas de doubler, en les mettant en contact, leur puissance pour le mal. Ces êtres dépravés ressemblaient à des tirailleurs épars : en les renfermant ensemble, on en fait une armée compacte et disciplinée. Évidemment c'est dans ce système que la criminalité actuelle puise sa principale énergie. Dès qu'un homme a passé dans une maison de détention, sous les yeux et dans la sphère d'influence des meneurs de la phalange pénitentiaire, il est désormais acquis à une

conjuration éternelle contre l'ordre légal ; il rompt avec la société pour entrer dans un monde à part et s'y élever, d'échelon en échelon, jusqu'à l'échafaud. Ainsi une première faute devient irréparable, et l'abîme appelle l'abîme. Ce malheureux, une fois entré dans un milieu corrompu, n'aura plus ni la vertu ni la force d'en conjurer les atteintes; la contagion le gagnera, il oubliera ses habitudes pour prendre celles des détenus, il s'initiera aux beautés de l'argot à l'usage des malfaiteurs; il entendra chaque jour les récits édifiants des héros du crime, il saura comment ils conduisent leurs opérations, quelles ruses ils emploient pour déjouer la surveillance, quels complices ils rencontrent, quels lieux ils fréquentent. Triste, mais inévitable éducation contre laquelle peu de condamnés savent se défendre, et dont les résultats se manifestent clairement dans les tableaux des récidives !

A cette situation fâcheuse il n'est qu'un seul remède, c'est l'isolement. On a, dans ces derniers temps, compromis cette mesure par des applications politiques. C'est une faute; il fallait conserver à l'emprisonnement solitaire le caractère qui lui appartient, et en faire exclusivement une arme contre les malfaiteurs. De l'avis des esprits les plus éclairés et des observateurs les plus réfléchis (1), nul moyen

(1) *Du Système pénitentiaire aux États-Unis*, par MM. A. de Tocqueville et G. de Beaumont.

n'est plus efficace pour nettoyer les étables du crime. La détention, comme on l'entend, comme on la pratique aujourd'hui, est un complot incessant contre la société. Elle engendre plus d'attentats qu'elle n'en punit, et ressemble moins à une expiation qu'à une menace. Tant que les détenus auront entre eux des communications quotidiennes, il en sera ainsi. Se voir et se parler, pour des criminels, c'est conspirer, c'est s'affermir dans la dépravation. La prison renvoie toujours un homme plus vicieux qu'elle ne l'a reçu ; les plus mauvaises natures y donnent le ton et s'y exaltent par le frottement. Il faut donc séparer, isoler les détenus ; tout l'indique. C'est le seul moyen de dissoudre les associations souterraines, de faire tomber en désuétude la langue des bagnes et des maisons centrales. Entre des hommes qui ne se seront jamais aperçus, point de conjuration possible, point de pacte secret. Le libéré ne trouvera plus, en quittant la chiourme, des complices pour persévérer dans le mal, des railleurs pour le détourner du bien : il sera livré à ses instincts et à ses penchants. La reclusion cellulaire, la séparation rigoureuse des détenus, auront seules la vertu d'opérer cette dispersion de l'élément pénitentiaire que chaque jour la prison et le bagne versent dans la société. Vainement essaye-t-on d'y substituer des combinaisons ingénieuses qui laissent subsister pour les hôtes de la même maison de détention, la com-

plicité de la vue, du geste et de la parole (1). Pour être efficace, l'isolement doit être complet et le séquestre absolu. Mettre les détenus en présence dans les ateliers, et leur imposer la loi du silence, c'est le double inconvénient de créer une contrainte odieuse et illusoire, et de maintenir tous les mauvais effets des communications actuelles. Si l'on veut sérieusement changer de régime, il convient d'écarter les malentendus et les fictions.

Divers reproches ont été faits à la mesure de l'isolement systématique. Cette peine est, dit-on, un épouvantail pour le criminel : elle jette dans un sombre abattement les hommes qui supportaient avec le plus d'insouciance les fatigues des bagnes et les travaux des maisons centrales. Ils ont peur du silence et de l'oubli, ils ne peuvent s'habituer à la perspective de cette tombe anticipée. Jusqu'ici l'objection n'est pas sérieuse ; elle prouve seulement que la peine a une sanction, qu'elle inspire une terreur salutaire. L'emprisonnement en commun n'intimidait pas, l'emprisonnement solitaire intimide ; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce dernier moyen de répression, et, dans la bouche des intéressés, cet éloge a plus de valeur encore. Il est vrai qu'on accuse en outre l'isolement d'exercer une

(1) *Théorie de l'emprisonnement*, par M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons du royaume.

action funeste sur la santé et sur la raison des détenus, d'accroître la moyenne de la mortalité pénitentiaire, et surtout d'engendrer de nombreux cas de folie et d'hébêtement. A l'appui de ce grief, la statistique expose des calculs victorieux que détruisent les calculs non moins concluants de la statistique opposée. Cette science est coutumière de ces luttes : il faut s'en servir avec prudence, comme d'une arme à deux tranchants. En admettant même comme vrai un fait suspect, quand il serait aussi prouvé qu'il l'est peu que la vie cellulaire est moins favorable au condamné que la vie en commun, il conviendrait encore de mettre en balance d'un côté l'intérêt social tout entier, de l'autre les chances de longévité du rebut de la population. Que tout homme ait droit à la compassion de ses semblables, rien de mieux; mais pour être judicieuse, cette compassion ne doit pas sacrifier le grand nombre au petit, la règle à l'exception. Le premier devoir et le premier soin de toute société, sont de s'épurer et de laisser aux générations qui arrivent de meilleurs éléments que ceux qu'elle a reçus des générations antérieures. C'est pour cela que le châtiment a été institué, non comme une dérision, mais en vue d'intimider et de punir.

Quand on envisage l'ensemble des souffrances humaines, on ne s'explique pas ces sollicitudes excessives pour les classes qui en sont le moins

conjuration éternelle contre l'ordre légal ; il rompt avec la société pour entrer dans un monde à part et s'y élever, d'échelon en échelon, jusqu'à l'échafaud. Ainsi une première faute devient irréparable, et l'abîme appelle l'abîme. Ce malheureux, une fois entré dans un milieu corrompu, n'aura plus ni la vertu ni la force d'en conjurer les atteintes; la contagion le gagnera, il oubliera ses habitudes pour prendre celles des détenus, il s'initiera aux beautés de l'argot à l'usage des malfaiteurs; il entendra chaque jour les récits édifiants des héros du crime, il saura comment ils conduisent leurs opérations, quelles ruses ils emploient pour déjouer la surveillance, quels complices ils rencontrent, quels lieux ils fréquentent. Triste, mais inévitable éducation contre laquelle peu de condamnés savent se défendre, et dont les résultats se manifestent clairement dans les tableaux des récidives !

A cette situation fâcheuse il n'est qu'un seul remède, c'est l'isolement. On a, dans ces derniers temps, compromis cette mesure par des applications politiques. C'est une faute; il fallait conserver à l'emprisonnement solitaire le caractère qui lui partient, et en faire exclusivement une arme les malfaiteurs. De l'avis des esprits les plus é et des observateurs les plus réfléchis (1), nul

(1) *Du Système pénitentiaire aux États-Unis*, par MM. Tocqueville et G. de Beaumont.

la détention doit conserver un caractère expiatoire; en adoucir outre mesure les conditions, c'est donner un encouragement au crime, c'est abolir la crainte du châtiment.

Dans l'intérêt de la sécurité publique, il est donc temps de briser le faisceau que les malfaiteurs sont parvenus à former, et de les combattre par l'isolement. Une civilisation comme la nôtre ne doit pas supporter le spectacle de cette fédération du vice qui a des points de réunion permanents, des chefs, des espions, une hiérarchie, un code et un idiome. Si le régime cellulaire peut, comme il y a lieu de le croire, rompre une aussi malfaisante ligue, il importe de ne pas en différer l'expérience. Les adversaires de l'isolement ne discutent guère que sur des adoucissements de détail et des difficultés d'exécution. Il est aisé de concilier ces dissidences et de trouver une combinaison qui, sans altérer l'efficacité de ce régime, en tempère les inconvénients. Que qu'en soit d'ailleurs le mode, une réforme est urgente, surtout depuis que la littérature va choisir des héros et des héroïnes dans les régions où l'on parle l'argot. L'affiliation des malfaiteurs doit être anéantie : qu'on sache prendre une mesure décisive, et bientôt elle n'existera plus que dans les romans.

Du vice et du crime, on peut arriver sans transition à la misère qui y confine par tant de points. C'est là d'ailleurs le principal chef d'accusation qu'on

fait valoir contre la société. La misère des classes laborieuses est présentée comme un grief accablant pour la civilisation qui en souffre le spectacle. Des hommes généreux, des écrivains sensés, se sont émus à ce cri, et de divers côtés on a cherché des solutions au problème le plus épineux des temps modernes, celui de concilier la liberté du travail avec la continuité et la suffisance du salaire. Ce qu'une pareille étude a fait ressortir, c'est que, dans le cours des temps, les classes laborieuses n'ont jamais connu qu'un état précaire, aggravé par l'ignorance et le fanatisme. Les formules de civilisation, graduellement améliorées, ont adouci cette misère, mais avec la lenteur et le calme qui président aux évolutions humaines. Le travail, après avoir passé par le régime des castes de l'Égypte et de l'Inde, de l'esclavage romain et du vasselage féodal, s'est enfin émancipé : aujourd'hui il s'appartient, il dispose de lui-même. Dans cet état nouveau et récent, doit-on s'étonner qu'il ait encore l'imprévoyance et la faiblesse de l'adulte ? Avec le temps, l'éducation du travailleur s'achèvera. Il comprendra mieux quelle est son importance dans l'ensemble des relations sociales, et quel rôle il lui appartient d'y jouer. Ce n'est pas par des prétentions qu'il s'élèvera, comme on le lui conseille aujourd'hui, mais par des services. Il serait étrange que l'émancipation demeurât stérile quand la servitude a été féconde. C'est

faire injure aux classes laborieuses que de le supposer.

Qu'on n'affecte plus autant de souci pour les hommes qui vivent du travail de leurs mains : ils trouveront leur route d'eux-mêmes. Ils ont, de leur côté, la patience et le nombre ; quand ils y joindront l'esprit de prévoyance et de conduite, toute société devra compter avec eux. On parle d'association, de formules d'association : avant d'y songer, les classes laborieuses ont à épuiser l'épreuve complète du régime d'affranchissement dans lequel elles ne sont entrées que depuis un demi-siècle. Toute association, même avec des clauses disciplinaires, ne peut être aujourd'hui qu'un contrat libre, volontaire, spontané ; il faut qu'en y entrant chaque membre sache à quoi il s'engage, quels droits il aliène, à quels devoirs il se soumet. Dans la masse actuelle des ouvriers ce sentiment, cette conscience n'existent pas encore. Toute association libre les trouvera un jour dociles, le lendemain rebelles, aussi prompts à se lier qu'à se dégager, répugnant même aux obligations qu'ils se seront créées. En mainte occasion, on a cité des exemples heureux de l'association et des bienfaits qui en découlent, surtout au point de vue des institutions d'épargne et de prévoyance. Il fallait ajouter qu'aucune de ces créations n'a pu survivre longtemps à l'inconstance des travailleurs : celles qui se sont maintenues ne le doivent qu'au dévoue-

ment et au zèle de quelques hommes de cœur étrangers à la classe ouvrière. Dans l'état actuel, cette classe redoute encore moins la privation que la discipline, et ne reconnaît, au milieu de bien des misères, qu'un seul bonheur réel, celui de n'obéir qu'à elle-même. Pour mieux constater ce droit, elle en abuse souvent au point de se nuire, comme dans les chômages volontaires et les interruptions systématiques du travail. Les coalitions, dont plus d'une industrie a offert le spectacle, n'ont pas d'autre origine que le désir de faire acte d'indépendance vis-à-vis de l'entrepreneur, et de secouer la servitude du salaire. Voilà où en sont les choses aux yeux des hommes qui les observent froidement : évidemment ce sont là des éléments réfractaires pour l'association, qui demande avant tout à l'individu le sacrifice de ses caprices et la fidélité aux engagements.

On a beau faire, on n'échappera pas à ce dilemme : de deux choses l'une, ou l'association des travailleurs sera forcée, ou elle sera libre. Si elle est forcée, elle rentre dans le régime des corporations d'autrefois, des jurandes et des maîtrises, c'est-à-dire dans une organisation arbitraire du travail. A part quelques esprits enthousiastes du passé, personne ne veut de ce retour à un privilége condamné par l'expérience (1). Reste alors l'association libre qui

(1) M. Rossi, en parlant de l'apprentissage, qui était, avec la

manque de sanction, qui n'est qu'une lettre morte. Vainement un écrivain (1), dont on ne peut méconnaître ni les intentions ni les lumières, a-t-il essayé de tracer un règlement où la liberté se concilie avec la discipline, et le droit commun avec la hiérarchie. Ce système n'a qu'un défaut, celui de stipuler dans le vide : personne ne s'y ralliera. Tant que le travail restera libre, l'ouvrier préférera l'indépendance à la solidarité. Ce n'est jamais de plein gré que l'homme s'impose des chaînes, même dans l'intérêt de son propre bien-être. Tout avantage de corps lui paraît vain auprès de cette latitude d'action, de cette liberté de mouvement dont il jouit aujourd'hui. La corporation industrielle ne pouvait subsister qu'à la condition d'être close et de régner despotiquement sur une profession. Vouloir en faire quelque chose de paternel et d'accessible à toute heure, sans titre particulier, sans caractère exclusif, c'est le rêve d'un homme de bien, mais ce n'est malheureusement qu'un rêve.

division arbitraire des métiers, le caractère distinctif des corporations anciennes, a dit avec le plus grand sens : « L'apprentissage n'était point établi en faveur des ouvriers, mais tout en faveur des maîtres : c'était une sorte de servitude temporaire. » Cette phrase résume admirablement le vice fondamental du système des corporations.

(1) *Du Progrès social*, par M. de La Farelle, député du Gard. — *Réorganisation disciplinaire des classes industrielles*, par le même.

Les habitudes du compagnonnage, loin d'accuser, comme on l'a dit, une tendance à l'association, prouvent au contraire combien il existe d'éléments dissociables parmi les populations ouvrières. Le compagnonnage est une institution des temps barbares fondée sur la rivalité des corps de métier, et en vue de la guerre séculaire qu'ils se livrent. Non-seulement elle classe chaque profession à part, mais elle consacre des catégories dans la même profession. Au lieu du principe de la solidarité, c'est le principe de la séparation qui y prévaut. Toutes les coutumes du compagnonnage respirent une haine farouche entre les divers corps du *devoir*, c'est le nom qu'ils se donnent. Isolés ou en bandes, les compagnons s'adressent des défis grossiers, se provoquent par des chansons outrageantes, et finissent par engager des duels meurtriers ou des mêlées épouvantables. Y a-t-il rien, là dedans, qui ressemble à une association, dans la saine acception du mot, et qui en contienne le germe? Sans doute le compagnonnage stipule un échange de secours mutuels entre les membres d'un même *devoir*, mais les traces du bien qui en résulte sont effacées par un cérémonial puéril qui aboutit presque toujours à des stations prolongées dans les cabarets. En somme, ce sont là des traditions fâcheuses, un legs de siècles peu éclairés. Au lieu de refondre le compagnonnage, comme le voudrait un ouvrier qui a écrit un livre

sur cette institution (1), au lieu d'en composer l'idéal, comme l'a fait un romancier célèbre, il y aurait plus d'avantage à l'extirper du sein des classes laborieuses. Le compagnonnage est une sorte de guerre civile entre les travailleurs, guerre d'autant plus opiniâtre qu'elle n'a pas d'objet et ne saurait avoir d'issue.

Ce qui plaît à l'ouvrier dans le compagnonnage, ce qui l'attache à cette coutume, c'est précisément le caractère turbulent et agressif qu'elle revêt. Autant il lui répugnerait de subordonner son indépendance à une association calme et sensée, autant il y a d'attrait pour lui dans ces affiliations militantes. Le bruit l'attire, les promenades en corps de *devoir*, avec la canne à la main et les signes distinctifs au chapeau, sont pour lui une grande source de jouissances. Ce que l'on entend par une association n'aurait à ses yeux qu'une valeur abstraite et passive; le compagnonnage, au contraire, se produit au soleil, s'agite, s'escrime, a des mots de passe, des gestes mystérieux, des pratiques particulières pour la *conduite* et l'*embauchage*, enfin tout un code et presque des rites. C'est la franc-maçonnerie des classes laborieuses : elles y tiennent précisément à cause de ces détails qu'on peut taxer de barbarie ou d'enfantillage. On aurait donc tort de voir là

(1) *Le livre du Compagnonnage*, par M. Agricol Perdiguier.

dedans un acte réfléchi, susceptible de discussion et donnant ouverture à une réforme. L'entraînement, l'exemple, l'habitude ont fondé le compagnonnage; le jour où les classes laborieuses chercheront à en peser le mérite, à en raisonner les effets, il sera bien près de finir : tôt ou tard, le bon sens des ouvriers en fera justice.

Il ne faut ni décrier l'ouvrier ni le flatter. En général, on ne garde pas, à son égard, assez de mesure, on ne montre pas assez de justice; on le place ou trop haut ou trop bas, on va volontiers à l'extrême, soit qu'on l'exalte, soit qu'on le déprécie. L'ouvrier, pris en masse, a des vertus, des qualités qu'on ne doit pas méconnaître; il est serviable, désintéressé, dévoué, patient; il se résigne à une condition précaire avec une philosophie qui ne se rencontre pas dans les classes élevées; il a le sentiment de l'ordre, et, dans une certaine mesure, celui de la dignité personnelle. Ce qui lui manque, c'est l'esprit de prévoyance, c'est le souci du lendemain. Dans les grands centres industriels surtout, il travaille plutôt par boutades qu'avec suite, et cherche dans les plaisirs du cabaret une triste diversion aux fatigues de l'atelier. Un autre travers de l'ouvrier, c'est une répugnance invincible et involontaire pour ce qui le domine. L'instinct de l'obéissance et de la discipline ne dépasse pas, chez lui, la sphère des devoirs directs : il accepte une hiérar-

chie dans le travail ; hors du travail, il ne reconnaît plus ni conducteurs ni maîtres. On a pu le voir, dans ce qui touche à la politique, désavouer ceux qui parlaient en son nom et donner le spectacle d'une armée où les soldats dictaient la loi aux généraux. L'ouvrier est ainsi fait : il exige toujours plus qu'on ne peut lui accorder et dépasse le but où l'on essaye de le conduire. Dans l'ordre industriel, cette jalousie, cette inquiétude se retrouvent. Là, plus le patronage est immédiat, plus il paraît intolérable. L'ouvrier qui s'est élevé au rang d'entrepreneur excite plus de rancunes que celui qui a toujours occupé cette position. Aussi a-t-on vu ces travailleurs parvenus repoussés par leurs anciens camarades quand il s'est agi d'organiser à Paris les conseils de prud'hommes, sorte de juridiction de famille chargée de vider les différends entre les ouvriers et les maîtres.

Cette question est une de celles qui ont pu mettre en relief le caractère des ouvriers. Un homme sorti de leurs rangs, un compositeur typographe, avait fait imprimer à ses frais un petit livre où était débattue cette question des conseils des prud'hommes (1). Les ouvriers, quand il s'agit d'eux, ont le tort de ne pas savoir limiter leurs prétentions. Boyer s'était montré plus sage, quoiqu'il allât encore

(1) *De l'Organisation du Travail*, par A. Boyer.

au delà des concessions possibles. Il fut désavoué par les siens, méconnu et délaissé ; il n'a pas survécu à cette épreuve, il est mort le désespoir dans l'âme. L'organisation d'un conseil des prud'hommes, même incomplète, était pourtant un bienfait. Les grandes villes industrielles de France, Lyon, Saint-Étienne, Rouen, Reims et plusieurs autres jouissent depuis longtemps de cette institution qui n'a présenté sur ces divers points que d'excellents résultats. Dans l'ensemble du royaume, le nombre des affaires vidées devant cette juridiction exceptionnelle s'est élevé, de 1830 à 1834, à 60,555, dont 58,330 ont été conciliées, c'est-à-dire 29 sur 30. 56 affaires seulement sont arrivées en appel. Lyon, en 1835, a eu 3,885 contestations portées devant le conseil des prud'hommes, sur lesquelles 3,714 ont été conciliées et 172 jugées. Saint-Étienne, en 1836, sur 2,616 instances, a compté 2,591 arrangements et 25 jugements. Rouen, dans le cours de cette même année, a vu passer 1,006 affaires donnant lieu à 967 conciliations et à 25 jugements. Aucun appel n'a été formé pour ces diverses sentences, ce qui est un témoignage évident de la justice des décisions.

Ainsi c'était déjà un progrès que de réaliser à Paris, dans des conditions analogues, une institution qui fonctionne avec succès dans nos premières villes industrielles. A l'épreuve, on aurait pu juger si

chie dans le travail ; hors du travail, il ne reconnaît plus ni conducteurs ni maîtres. On a pu le voir, dans ce qui touche à la politique, désavouer ceux qui parlaient en son nom et donner le spectacle d'une armée où les soldats dictaient la loi aux généraux. L'ouvrier est ainsi fait : il exige toujours plus qu'on ne peut lui accorder et dépasse le but où l'on essaye de le conduire. Dans l'ordre industriel, cette jalousie, cette inquiétude se retrouvent. Là, plus le patronage est immédiat, plus il paraît intolérable. L'ouvrier qui s'est élevé au rang d'entrepreneur excite plus de rancunes que celui qui a toujours occupé cette position. Aussi a-t-on vu ces travailleurs parvenus repoussés par leurs anciens camarades quand il s'est agi d'organiser à Paris les conseils de prud'hommes, sorte de juridiction de famille chargée de vider les différends entre les ouvriers et les maîtres.

Cette question est une de celles qui ont pu mettre en relief le caractère des ouvriers. Un homme sorti de leurs rangs, un compositeur typographe, avait fait imprimer à ses frais un petit livre où était débattue cette question des conseils des prud'hommes (1). Les ouvriers, quand il s'agit d'eux, ont le tort de ne pas savoir limiter leurs prétentions. Boyer s'était montré plus sage, quoiqu'il allât encore

(1) *De l'Organisation du Travail*, par A. Boyer.

au delà des concessions possibles. Il fut désavoué par les siens, méconnu et délaissé ; il n'a pas survécu à cette épreuve, il est mort le désespoir dans l'âme. L'organisation d'un conseil des prud'hommes, même incomplète, était pourtant un bienfait. Les grandes villes industrielles de France, Lyon, Saint-Étienne, Rouen, Reims et plusieurs autres jouissent depuis longtemps de cette institution qui n'a présenté sur ces divers points que d'excellents résultats. Dans l'ensemble du royaume, le nombre des affaires vidées devant cette juridiction exceptionnelle s'est élevé, de 1830 à 1834, à 60,555, dont 58,330 ont été conciliées, c'est-à-dire 29 sur 30. 56 affaires seulement sont arrivées en appel. Lyon, en 1835, a eu 3,885 contestations portées devant le conseil des prud'hommes, sur lesquelles 3,714 ont été conciliées et 172 jugées. Saint-Étienne, en 1836, sur 2,616 instances, a compté 2,591 arrangements et 25 jugements. Rouen, dans le cours de cette même année, a vu passer 1,006 affaires donnant lieu à 967 conciliations et à 25 jugements. Aucun appel n'a été formé pour ces diverses sentences, ce qui est un témoignage évident de la justice des décisions.

Ainsi c'était déjà un progrès que de réaliser à Paris, dans des conditions analogues, une institution qui fonctionne avec succès dans nos premières villes industrielles. A l'épreuve, on aurait pu juger si

quelques améliorations étaient nécessaires, et les réaliser graduellement. Il n'en a pas été ainsi : la mesure a été livrée à la discussion, et dès lors les exigences se sont donné carrière. C'est surtout à propos de la composition des conseils que le débat a pris de la vivacité. Jusqu'ici les entrepreneurs d'industrie en ont fourni l'élément principal : quelques chefs d'ateliers, contre-maîtres et ouvriers patentés, complètent le personnel de ces tribunaux conciliateurs. Sans doute l'intérêt du maître, représenté dans une proportion inégale, y conserve la haute main ; mais on conçoit combien cette circonstance doit inspirer de retenue aux manufacturiers opulents, aux notabilités industrielles que l'élection investit de ces pouvoirs. Rarement l'ouvrier aura de déni de justice à essuyer de la part de juges pareils, et dans plus d'une occasion on n'épuisera pas contre lui toutes les rigueurs du droit. Tant que l'entrepreneur tiendra la position dominante, il en sera ainsi : la balance penchera en faveur de l'ouvrier, et les affaires, comme le prouvent les résultats cités, n'iront pas au delà d'une juridiction de famille. Cependant, c'est contre cette situation, qu'au nom des travailleurs on s'est récemment élevé. On a demandé que les juges fussent pris moitié parmi les maîtres, moitié parmi les ouvriers, les ouvriers à patente étant considérés comme des maîtres. Ainsi le conseil des prud'hommes serait partagé en deux

camps ; ce qui, dans bien des cas, rendrait leur action impossible. Le tribunal de conciliation deviendrait un tribunal passionné, et les entrepreneurs, plutôt que d'en subir la loi, conduiraient les ouvriers, à grands frais, dans toute l'échelle des ressorts supérieurs. D'un instrument de paix, on aurait fait de la sorte un instrument de luttes. Ces prétentions n'ont pas été admises, et Paris attend encore une juridiction des prud'hommes. Les exigences amènent inévitablement de tels résultats : elles servent d'oreiller à l'indolence administrative, qui ne cherche que des prétextes pour s'abstenir de toute innovation. L'ouvrier en porte la peine, et recule ainsi, par un caprice puéril, des réformes qui lui seraient profitables.

On le voit, ce qui manque le plus aux classes laborieuses, c'est l'esprit de calcul, c'est de savoir se contenir et se conduire. Avec le temps, cette éducation se complétera. La responsabilité personnelle suppose une expérience personnelle ; aucune tutelle collective ne peut suppléer cette condition. Peu à peu et individuellement, l'ouvrier, averti par ses propres fautes, éclairé par la pratique de la liberté, acquerra les qualités qui lui manquent, s'élèvera à une position chaque jour meilleure. C'est la loi des siècles, et les anomalies actuelles, fort discutables d'ailleurs, ne sont qu'un incident fugitif dans cette marche constante et nécessaire des choses. L'ouvrier

a eu ses jours d'enfance et d'adolescence ; il aura sa période de maturité. C'est à lui d'entrevoir déjà cet avenir et d'y aspirer. Pour s'en montrer dignes, il faut que les ouvriers éteignent en eux les prétentions inquiètes et sans but, la soif des réformes impossibles, le besoin d'agitations ruineuses. Leur principale force est dans leur modération et dans ce progrès lent qui détache incessamment de leur classe des sujets intelligents et laborieux pour les élever dans l'échelle sociale. Ils ont pour eux le titre de noblesse des sociétés modernes, le travail; soldats de l'armée industrielle, leur avancement est dans leurs mains, et il n'est point de haut grade auquel ils ne puissent prétendre. Cette ambition légitime vaut mieux que tous les rêves qui prétendent faire de notre globe un palais d'Aladin, et de chaque homme un millionnaire.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer de nouveau à quelles contradictions se laissent aller les écrivains qui parlent au hasard des classes laborieuses. D'un côté on représente ces classes comme en butte à toutes les misères, en proie à toutes les dégradations. Aucune couleur n'est assez sombre pour ces tableaux; les populations de truands n'habitaient pas, dit-on, des logements plus infects, n'avaient pas des mœurs plus repoussantes. Quand la description est achevée, qu'on a épuisé ce minutieux inventaire de la souffrance et de l'abjection, on élève

un cri d'accusation contre la société au sein de laquelle de pareils symptômes se manifestent. Tel est le premier point de vue ; maintenant, voici le second. Ces classes que l'on vient de voir si abaissées se relèvent le front ceint d'une divine auréole. A elles toute la vertu, tout l'honneur qui se rencontrent encore ici-bas ! C'est chez elles qu'il faut chercher l'inspiration véritable, la science supérieure ; les ouvriers seuls sont de grands philosophes et des poëtes immortels. Veut-on sur les destinées à venir une révélation sûre et pertinente, c'est à un ébéniste qu'il faut la demander ; désire-t-on entendre des vers où règne le sentiment exquis de l'art, où respirent les beautés de la nature, un tailleur de pierre a seul aujourd'hui la puissance d'enfanter ce chef-d'œuvre. Quels rapports n'a-t-on pas découverts entre la métaphysique sociale et la menuiserie ? Le rabot conduit directement à une intuition merveilleuse de la marche de l'humanité, à une critique raisonnée du libre arbitre et de la prédestination. Voyez-vous d'ici un forgeron arrêtant son soufflet pour discuter sur l'objectif de Kant et sur la hiérarchie des capacités de Saint-Simon ? C'est pourtant la prétention que l'on voudrait inspirer à la classe ouvrière ; on en fait une tribu de docteurs et de rimeurs. Singuliers amis du peuple que ces écrivains qui, d'une part, le dégradent jusqu'à la calomnie afin de le rendre plus digne de pitié, et de l'autre, quand il a

besoin de pain, l'invitent à se repaître de fumée!

On dirait qu'on ne peut pas parler aujourd'hui des classes laborieuses sans tomber dans l'un ou l'autre excès. C'est toujours et à propos de tout la même absence de mesure. Une pareille tendance ne saurait avoir que des résultats fort tristes. Il est dangereux d'inspirer aux hommes le dégoût de leur condition et de leur faire des promesses qui ne seront pas tenues ; on s'expose à les voir continuer l'utopie dans le sens de la passion et venger leurs mécomptes par des tentatives de bouleversement. Si l'ouvrier ne veut pas devenir le jouet d'une déception amère, il faut qu'il se méfie de ses flatteurs. Son rôle ici-bas n'est celui ni d'un héros de roman, ni d'un poëte; il remplit des fonctions plus utiles et des devoirs plus réels. Pour roman il a les soucis de la famille, pour poésie il a le travail. Il y a plus d'honneur pour lui, plus de profit pour le pays dans l'accomplissement d'une tâche manuelle que dans des aspirations inquiètes vers les œuvres de l'esprit et la vie de l'intelligence. Le chapitre des vocations manquées est déjà long dans la carrière des lettres : que les ouvriers se gardent d'y ajouter une douloureuse page de plus. On ne peut pas servir deux maîtres, et les devoirs modestes de l'homme qui vit de ses bras sont incompatibles avec les ravages de l'orgueil littéraire.

Dans le domaine de la politique, l'ouvrier devrait

ıent rompre avec les conseils qui l'entraînent
ɔrétentions excessives. Sans doute les classes
:uses comptent pour beaucoup dans l'ensem-
la population ; on ne saurait, sans aveugle-
méconnaître l'influence et les droits du nom-
e serait en outre un triste gage de tranquillité
lui qui reposerait sur l'abdication complète
asses et sur l'abrutissement qui résulte des
et des plaisirs grossiers de l'existence maté-
En France, ce rôle ne fut jamais celui des
; laborieuses. Qui plus vivement qu'elles s'in-
ı à l'odyssée militaire de l'empire, aux rancu-
ntre l'invasion, au mouvement héroïque de
1830? Où les bulletins de la grande armée
rent-ils plus de lecteurs enthousiastes, et la
e des trois jours plus d'énergiques coopéra-
A toutes les époques il en fut ainsi : toujours
ple, dans notre patrie, se mêla à la vie publi-
c'est là un de ses titres comme une de ses
ons. Mais il ne s'ensuit pas que tout ouvrier
rédiger son plan de constitution et se retirer
mont Aventin si on ne l'exécute pas à la lettre.
estinées de la France ne peuvent pas être à la
des systèmes politiques et sociaux issus des
s du cabaret. L'avenir des ouvriers comme
les maîtres, des pauvres comme des riches,
ıfermé dans l'idée du devoir d'où découlent
bitudes d'ordre et de discipline. Hors de là,

besoin de pain, l'invitent à se repaître de fumée!

On dirait qu'on ne peut pas parler aujourd'hui des classes laborieuses sans tomber dans l'un ou l'autre excès. C'est toujours et à propos de tout la même absence de mesure. Une pareille tendance ne saurait avoir que des résultats fort tristes. Il est dangereux d'inspirer aux hommes le dégoût de leur condition et de leur faire des promesses qui ne seront pas tenues ; on s'expose à les voir continuer l'utopie dans le sens de la passion et venger leurs mécomptes par des tentatives de bouleversement. Si l'ouvrier ne veut pas devenir le jouet d'une déception amère, il faut qu'il se méfie de ses flatteurs. Son rôle ici-bas n'est celui ni d'un héros de roman, ni d'un poëte; il remplit des fonctions plus utiles et des devoirs plus réels. Pour roman il a les soucis de la famille, pour poésie il a le travail. Il y a plus d'honneur pour lui, plus de profit pour le pays dans l'accomplissement d'une tâche manuelle que dans des aspirations inquiètes vers les œuvres de l'esprit et la vie de l'intelligence. Le chapitre des vocations manquées est déjà long dans la carrière des lettres : que les ouvriers se gardent d'y ajouter une douloureuse page de plus. On ne peut pas servir deux maîtres, et les devoirs modestes de l'homme qui vit de ses bras sont incompatibles avec les ravages de l'orgueil littéraire.

Dans le domaine de la politique, l'ouvrier devrait

Il faut pourtant s'entendre : la civilisation, telle qu'elle existe, n'est pas un décor d'opéra que l'on fait disparaître d'un coup de baguette. Elle représente un ensemble de sentiments et d'intérêts qu'il est difficile d'ébranler. On peut, en y réfléchissant, s'expliquer les illusions des socialistes. Habitants d'un monde imaginaire où l'âme est affranchie de toute peine, le corps de toute infirmité, il n'est pas surprenant qu'ils regardent avec un profond mépris ce monde réel que la douleur tient asservi et que le besoin assiége sous mille formes. Mais c'est là un état particulier de l'esprit, une foi qui ne visite qu'un petit nombre d'âmes. Le gros des intelligences ne croit ni aux systèmes infaillibles, ni aux transformations soudaines. De semblables déceptions ne sont d'ailleurs pas nouvelles. Il en est de la régénération sociale comme de la transmutation des métaux, que le moyen âge regardait comme une découverte non-seulement possible, mais prochaine. Toutes les chimères se ressemblent, et le même sort les attend.

La société réelle a donc poursuivi tranquillement sa marche en dépit du socialisme et des nombreuses sectes qu'il a fait éclore. Les clameurs ne l'ont pas troublée, les injures ne l'ont pas atteinte. Au milieu du grand mouvement de passions et d'affaires qui accompagne la vie humaine, c'est à peine si cette petite turbulence a été remarquée. A tous les dé-

chaînements dont elle était l'objet, la société n'a répondu que par l'indifférence : c'est ainsi qu'elle s'est vengée. On eût mieux aimé ses colères que son dédain : elle n'a pas donné cette satisfaction aux hommes qui l'attaquaient par système. A quoi bon d'ailleurs se charger d'une justice qui se faisait toute seule? A peine éclos, les systèmes se fractionnaient pour se livrer bataille. Il s'agissait de renouveler la face du globe, et vingt procédés pour un étaient offerts. Jamais autant de recettes du parfait bonheur ne furent imaginées, livrées à l'essai. C'est peut-être l'embarras du choix qui a engagé la société à rester ce qu'elle est, mêlée de mauvais et de bon, s'appuyant sur le passé en regardant vers l'avenir. Quant aux écoles et aux églises nouvelles, il suffisait de les laisser aux prises entre elles pour les voir s'éteindre dans le choc des rivalités et les défaillances de l'isolement.

Le socialisme avoué est donc fini ou bien près de finir. Toutefois avant de disparaître, il semble vouloir laisser une dernière empreinte dans le monde scientifique et littéraire. Bien des travaux se ressentent de cette préoccupation, et obéissent à cet esprit. L'histoire, l'économie politique et industrielle, l'esthétique, la médecine même, en ont été atteintes, non pas, si l'on veut, dans les grandes écoles, mais par l'apparition de dissidents nombreux et résolus. Une hardiesse en amène toujours d'autres.

Il serait trop long de récapituler ici ce qui a été fait sous l'empire de cette disposition : qu'il suffise de signaler trois catégories d'écrivains qui, plus ouvertement que les autres, ont sacrifié aux chimères et aux déclamations du socialisme. La première comprend les statisticiens que la passion des chiffres égare ; la seconde, les aventuriers de la pensée, rhéteurs vaniteux ou philosophes empiriques ; la troisième, certains romanciers, toujours prêts à abuser de la couleur. De ces deux classes, la moins excusable est, sans contredit, celle des statisticiens. Personne n'a attaqué la société avec plus de violence qu'eux, ni intenté à la civilisation, au nom de chiffres fort équivoques, un procès plus opiniâtre et plus brutal. Si la statistique ne sait pas mieux se contenir, elle se fera, auprès des esprits sérieux, un tort irréparable. C'est une science qui renferme des calculs et des arguments pour toutes les causes, fussent-elles diamétralement opposées. Les chiffres sont complaisants ; ils se prêtent aux désirs secrets de l'observateur et à la fortune des livres. On se propose de prouver une chose, et l'on voit tout dans le sens de cette démonstration.

C'est ce qui est arrivé pour l'étude des misères sociales. Les chiffres les plus affligeants, les tableaux les plus douloureux sont devenus l'accompagnement obligé de ce travail, et en ont composé, pour ainsi dire, la mise en scène. Il fallait frapper, émouvoir,

et comme l'intention semblait justifier les moyens, on a évidemment forcé la preuve et grossi l'effet. De longs cris d'alarme ont été poussés de vingt côtés; on a dressé des tables effrayantes de la misère et de la dépravation publiques ; on est allé fouiller dans toutes les sentines, afin d'arranger, par groupes symétriques, les crimes, les vices, les douleurs, et de présenter ensuite à la société cet effrayant et hyperbolique inventaire. La statistique sociale ne procède pas autrement : c'est une science d'étalage. On dirait qu'elle veut emprunter quelque chose à la tactique de ces mendiants qui empirent l'état de leurs plaies pour mieux exciter la pitié de la foule.

Si l'on voulait chercher, dans des publications récentes, des exemples de ces écarts, le choix seul serait embarrassant. L'un de ces statisticiens, qu'une mort précoce a naguère enlevé, s'était fait un titre spécial de la description des misères de la société anglaise; il avait poussé ce travail jusqu'aux derniers confins de l'hyperbole. De la ville de Londres, il n'avait vu que les cloaques, et, en copiant les enquêtes du parlement, il s'était attaché à en reproduire la partie la plus sombre. On sait aujourd'hui que beaucoup de misères, ainsi décrites, n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur ou dans celle des hommes qu'il a consultés. Il y a, de l'autre côté du détroit, une école de statisticiens coloristes qui a devancé et inspiré la nôtre; c'est elle qui,

ıns le parlement et hors du parlement, dessert les ıquêtes rembrunies et fournit les calculs alarmants. rdinairement le parti religieux y joue un grand le et y apporte un fanatisme qui trouble nécessaiment le regard. En France, les imitateurs ajoutent cela l'ardeur naturelle de notre caractère et le ısir de faire leur chemin par des descriptions origiıles et dramatiques. Ainsi s'engendrent et se mulplient les erreurs.

Quand la statistique française opère sur le terrain ıtional, elle est sujette à d'autres illusions. Jamais ı ne vit aligner des calculs avec cette candeur et s interpréter avec cette naïveté. Ainsi, sur quelques ıseignements puisés à la préfecture de police, un ıteur a dernièrement appris aux honnêtes gens de ı capitale qu'ils doivent se défier de soixante-trois ille individus, vicieux ou criminels, vivant à leurs ités. Soixante-trois mille ! pas un de plus ni de ıoins, c'est-à-dire une personne sur quinze. Certes, y a de quoi donner à réfléchir à ceux qui habitent ne ville où tant de corruption fermente. L'auteur ısure pourtant qu'il est discret et qu'avec moins de ıserve il aurait pu élever à plus de cent mille le ombre de ces êtres dangereux. Ensuite il pose des hiffres, et quoi de plus concluant qu'un chiffre? ous voici donc exposés à coudoyer 63,000 suspects ont 1,867 forçats, reclusionnaires ou correctionels, 3,500 escrocs, 7,000 protecteurs de prosti-

tuées, 1,500 vagabonds, 6,000 voleurs, 8,000 fraudeurs, 600 recéleurs et 33,000 ouvriers débauchés: le tout au plus juste, et sans que la statistique puisse nous faire un rabais sur ces tables de la perversité. C'est à ne pas y croire : à quelques unités près, on sait, par exemple, qu'il y a dans Paris 8,000 fraudeurs. Qui fournit les éléments de ce nombre? Les fraudeurs, avant d'exercer leur profession, viennent-ils prendre un numéro d'ordre et faire leur déclaration à la police? Sérieusement il n'y a rien dans tout cela qui ne soit hasardé et arbitraire. Il suffit pourtant que ces évaluations soient imprimées, qu'elles émanent d'un fonctionnaire public, pour qu'à l'instant même on s'en empare. L'auteur n'y aura vu sans doute qu'une distraction à des travaux administratifs et une occasion de se signaler par deux volumes pleins de calme et de bonhomie; mais la déclamation s'armera de ces chiffres pour prouver que nous vivons dans un monde infâme, et la littérature se mettra sur-le-champ à l'unisson de cette clientèle de 63,000 scélérats.

Ce sont là de tristes déviations : l'écrivain qui aspire à un rôle scientifique devrait montrer plus de sang-froid et plus de justice. Sa tâche ne consiste pas à ne voir qu'un côté des choses et à prendre des conclusions exclusives. Il a pour devoir d'oublier tout, même le succès, pour ne rechercher que

la vérité. Il est l'homme de la raison, non de la passion. Voilà ce qui a manqué à divers statisticiens qui se sont occupés des misères sociales; ils n'ont pas su, ni peut-être voulu envisager complétement le problème et l'aborder avec modération. Les écarts du sentiment et les erreurs de la colère dominent leurs travaux et les laissent sans autorité. Ce sont tout au plus des peintures de fantaisie qui ne résistent pas à l'examen le plus superficiel. Aucun de ces écrivains, parmi les misères dont il faisait le dénombrement, ne s'est attaché à distinguer celles qui, provenant des vices et des folies des hommes, ont le caractère de châtiments mérités, de celles, en bien plus petit nombre, qui dérivent d'une fatalité invincible et ressemblent à des défis accablants qu'un sort ennemi envoie aux malheureux. C'est pourtant là une distinction très-essentielle à établir et une réserve importante à faire. La compassion qui s'attache à des souffrances volontairement encourues ressemble à un brevet d'impunité accordé à la paresse, à la débauche et à l'imprévoyance. Dans tous les cas, la société n'en saurait être responsable, et il serait puéril de vouloir mettre à sa charge les maux qui résultent des écarts personnels et des fautes privées.

Un autre travers dont la statistique aurait dû se défendre, c'est l'exagération; en toute chose la mesure est inséparable de la vérité. On s'imagine

trop facilement que, pour la défense de ceux qui souffrent, la déclamation est permise et l'enluminure légitime. S'il y a erreur, on croit que c'est une erreur qui honore et que l'intention couvre et domine le fait. Il serait temps de renoncer à ce sophisme. L'un des principaux obstacles à toute amélioration, même de détail, est précisément cette absence de modération et ces prétentions excessives. Exagérer ce qu'il y a à faire, c'est offrir un prétexte aux hommes qui veulent que rien ne se fasse, c'est desservir ceux qu'on prétend secourir. Les tableaux trop rembrunis, loin d'avancer des réformes, les éloignent et les paralysent; personne ne se charge volontiers des entreprises hasardeuses et des cures désespérées. Voilà ce que produit l'exagération ; elle gâte, elle empêche tout : il n'est point ici-bas de principe, point de sentiment qu'on ne puisse dénaturer ainsi en les poussant à l'extrême. Se contenir à propos est une force rare : l'esprit humain va volontiers vers l'excès, il abuse de la vérité comme du mensonge. La liberté humaine ne s'en manifeste que mieux. Non-seulement il y a à choisir la route, mais encore, dans la meilleure des routes, le point qu'il ne faut pas dépasser; non-seulement il s'agit de trouver ce qui est le bien, mais encore la mesure précise dans le bien.

Ces exagérations des statisticiens, certains philosophes les ont partagées, et par philosophes on

entend ici ces rêveurs à la suite qui ont essayé de toutes les chimères sans pouvoir se fixer à aucune. Jouets d'une vanité maladive, ces hommes n'avaient ni assez de puissance pour professer l'erreur, ni assez de bon sens pour servir la vérité. Avec plus d'orgueil que de facultés, plus d'audace que de lumières, ils étaient condamnés à se vêtir des lambeaux de vingt systèmes disparates, et à s'agiter, sans jamais conclure, dans un cercle d'hallucinations. Les socialistes de première main, et les écoles qui en sont issues, ont eu, du moins, le sentiment d'une théorie complète, et l'ont développée avec une vigueur peu commune. Même en les combattant, on doit rendre justice aux qualités qui les distinguent. Chez les nouveaux socialistes, rien de pareil : les prétentions ont grandi, l'intelligence a disparu. L'emphase remplace l'inspiration, la médiocrité perce sous les airs de prophète. Les uns nuisent à la cause qu'ils veulent servir en substituant au langage de la raison les égarements de la colère et en distillant sur les hommes plus de fiel que n'en devraient contenir des cœurs élevés. D'autres empruntent aux sectes et aux théories sociales des combinaisons qu'ils travestissent en y ajoutant des rêveries désormais vouées à un ridicule ineffaçable. Pour tromper les âmes crédules, ces esprits fourvoyés poussent des découvertes dans tous les sens, tantôt vers le mysticisme, tantôt sur

le terrain économique, heureux d'échapper ainsi à leurs incertitudes et de couvrir d'un vernis d'érudition les fluctuations et l'indigence de leur pensée.

C'est surtout dans cet état nouveau que le socialisme est devenu dangereux. Les véritables inventeurs, avec la foi qui les anime, appellent la discussion et ne font pas consister leur talent à la fuir. Ils confessent hardiment, clairement, leurs doctrines, et apportent dans le débat une sincérité qui les honore. Il n'en est pas de même des socialistes que nous avons en vue : ils aiment à s'escrimer dans l'ombre, et, quand on les presse trop vivement, ils s'enveloppent de leurs nuages. Leurs adeptes même ne réussissent pas à les tirer de ce silence prudent, lorsque leur impatience les somme enfin de formuler ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent. Que prétendent-ils donc? Réformer la société? Mais quelle est alors celle qu'ils espèrent mettre à la place? En prendraient-ils les éléments dans la sphère des médiocrités jalouses, des vanités implacables, des ambitions déréglées, des prétentions sans limites? A la surface de toute civilisation flottent des illusions juvéniles et des éblouissements de l'orgueil que l'on prend volontiers pour de la force : est-ce sur ces types exceptionnels que l'on se propose de modeler l'établissement humain? On aura alors un monde de docteurs indisciplinés et de sophistes intraitables. Livrer le

gouvernement à des esprits qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes, c'est une grave responsabilité et une entreprise pleine de périls. La singulière réforme que celle qui mettrait le vertige en haut de la hiérarchie et donnerait aux populations, comme inspirateurs et comme guides, des hommes ivres de leurs mérites et livrés à tous les écarts de l'amour-propre !

Dans la voie des invectives, les romanciers qui ont suivi le mouvement socialiste n'ont pas moins d'emportement et d'opiniâtreté. C'est là un singulier spectacle. Voici une nation qui se meut dans la sphère de ses droits et de ses devoirs, une nation affairée et attentive à ses intérêts, une nation passionnée et qui n'est étrangère à aucune noble inspiration. Cette nation pense et agit, fonctionne et travaille, obéit aux faits sans négliger les idées ; elle assiste à son propre développement, se rend compte de sa vie ; elle a un sentiment complet de ce que sont chez elle, de ce que valent les lois, les mœurs, les usages, les relations de famille ; elle n'ignore ni les abus ni les inconvénients de ce régime, et les déplore sans les exagérer. Acteur ou témoin, chacun, dans sa petite sphère, se crée ainsi une opinion suffisante et acquiert la conscience entière de l'ensemble des relations sociales. Eh bien ! à côté de cette grande famille, une tribu imperceptible d'écrivains prétend modifier complétement l'opinion que la société française doit

se former d'elle-même, créer un monde de fantaisie et le lui imposer, imaginer des mœurs odieuses, et les lui faire accepter comme des mœurs réelles, composer un tableau repoussant et le présenter à la ronde comme un chef-d'œuvre d'exactitude. Telle est la comédie qui se joue et qui n'est pas couverte d'assez de sifflets. La société, dans des heures d'oubli, a eu la faiblesse de l'applaudir : c'est un tort dont on abuse aujourd'hui contre elle.

Que les écrivains et les romanciers surtout y prennent garde ; le châtiment peut n'être que différé. Pour punir la calomnie et réprimer la déclamation, la société a un moyen énergique, une arme sûre : le délaissement. Si les romanciers font peu de cas de l'estime publique, ils ont un faible pour le succès. C'est de ce côté qu'ils seront frappés, s'ils ne s'amendent. Les paradoxes n'amusent pas longtemps, et le public sera bientôt saturé de peintures immorales ou grotesques. Jamais la caricature n'a été de l'art, et les débauches de la plume ne sauraient suppléer ni à l'observation vraie, ni à l'exécution contenue.

Quel titre ont d'ailleurs ces romanciers à se dire les interprètes de la vie réelle, et où l'auraient-ils étudiée ? Ils flétrissent la société ! Serait-ce par hasard qu'ils s'y trouvent mal à l'aise ? La société honore le respect des engagements, la vie de famille, la fidélité aux devoirs, l'esprit de conduite,

le désintéressement, la dignité d'état, la conscience : est-ce là ce qu'on ne peut lui pardonner ? et faut-il y voir l'origine de toutes ces colères ? L'insulte ne serait alors qu'une expression du dépit ou une formule du remords. Peut-être aussi, sous l'empire de l'enivrement littéraire, les romanciers ont-ils, comme les philosophes, rêvé les palmes de l'apostolat. Il en est aujourd'hui qui, après avoir prostitué leur plume à l'indignes gravelures, aspirent aux honneurs d'un prix Monthyon et à la couronne du moraliste. Certes, c'est là une prétention singulière de la part de ces esprits qui ont abusé de tout, même du talent, et ont fait du commerce des lettres l'industrie la plus éhontée et la plus vulgaire.

Les romanciers de cet ordre devenir des moralistes, des réformateurs de la société ! En vérité, la prétention est étrange, elle est digne de notre temps. Avant de regarder autour d'elle, cette littérature aurait mieux fait, peut-être, de s'interroger, de sonder ses reins, pour employer une expression biblique. Après avoir été sceptique, railleuse, blasée en toutes choses, avide et peu scrupuleuse, il ne lui manquait plus que de devenir hypocrite, de prendre la morale en guise de manteau et la réforme sociale comme un dernier expédient pour battre monnaie. Ce serait un scandale de plus ajouté à tant d'autres. Moraliste, celui qui a emprunté la langue de Rabelais pour infecter le public de récits indécents et de

contes cyniques ! Moraliste, celui qui s'est fait un jeu de conclure toujours au succès et à l'impunité du crime ! Moraliste, celui qui, après avoir composé un chapelet de femmes adultères, déclare que la chute est obligée pour toutes les filles d'Ève, et que la chasteté, exception rare, est un mot qui peut toujours se traduire par le manque d'occasion ! Oui, tous moralistes, moralistes de même trempe, qui reviendront à la vertu, si la vertu a du débit et fait mieux les choses que le vice !

La même cause a porté le roman vers la description des misères sociales : la vogue était acquise à de pareils tableaux. De là cette école dont l'idéal consiste à outrer les difformités de la nature humaine. Autant les anciens recherchaient le beau en toutes choses, autant cette école recherche le monstrueux ; elle nous traite en convives blasés dont le goût ne se réveille qu'aux ardeurs de l'alcool et au feu des épices. Les émotions violentes, les passions échevelées, les sentiments impossibles, les imprécations, les blasphèmes, entrent pour beaucoup dans l'art d'écrire tel qu'on le comprend aujourd'hui. La révolte contre la société anime les conceptions les plus applaudies. Le roman prend un caractère de protestation de plus en plus impérieux et universel : il proteste contre le mariage, il proteste contre la famille, il proteste contre la propriété, il ne lui reste plus qu'à protester contre lui-même. Partout se

retrouve la prétention de rendre la civilisation responsable des fautes de l'individu et d'abolir le devoir personnel pour mettre tout à la charge du devoir social. Les romanciers appellent cela poser des problèmes au siècle. Problème singulier que celui d'organiser un monde où les passions seraient sans frein et les fantaisies sans contrainte ! La société actuelle a le tort impardonnable de ne pas laisser aux instincts sensuels une entière liberté ; aussi, se montre-t-on inflexible à l'égard d'un régime entaché de tant de rigorisme et d'intolérance.

Le roman ne s'en est pas tenu là ; de l'élégie il est passé au drame. Désormais ce n'est plus sur la compassion qu'il s'appuie, mais sur l'horreur. Au lieu de parcourir les replis du cœur pour vérifier combien il renferme de sentiments dépravés et d'idées malsaines, le roman s'égare à la découverte des bouges les plus infects et des existences les plus immondes ; il se propose de prouver, par la description des mauvais lieux et l'usage d'un cynique idiome, jusqu'à quel degré d'avilissement l'homme peut descendre, et de quel ignoble limon il est pétri. Il est sorte de corruption souterraine et d'obscénité mystérieuse dont il ne se fasse l'écho. Les régions où l'on parle la langue du bagne n'ont plus de secrets pour lui ; il s'est chargé de diminuer la distance qui sépare le monde criminel du monde élégant. C'est presque un cours d'éducation à l'usage des

lecteurs de livres frivoles ; ils peuvent y apprendre l'art compliqué des effractions et des escalades. Les grands scélérats ont le droit d'être fiers de cette fortune qui leur arrive. Une tribune leur est ouverte, un auditoire de belles dames leur est acquis ! La vogue est à eux, ils semblent l'avoir fixée et ils en abusent ; ils ont des romanciers, ils auront des poëtes. Bientôt il ne leur manquera plus qu'une Iliade, où éclatent toutes les beautés de l'argot.

Voilà où nous en sommes, grâce aux écarts du roman. Naguère il se contentait de tresser des couronnes au vice ; aujourd'hui il élève un piédestal au crime. Qui peut dire où s'arrêtera cette étude des existences exceptionnelles, cette excursion dans les repaires du vol et de l'assassinat ? Comme le meurtrier y devient intéressant ! Comme la prostituée y gagne du terrain dans l'opinion ! Le meurtrier a l'instinct profond du devoir, la prostituée respire cette grâce frêle et délicate qui n'échoit qu'aux races privilégiées. Le roman a si bien fait, que ces deux figures n'inspirent plus ni éloignement ni répugnance. On s'y habitue sans peine ; le suffrage des boudoirs adopte une débauche si agréable et un attentat si charmant. De là aux sombres épisodes et aux expéditions sanglantes il n'y a plus que des nuances et des transitions. On les franchit, et les coups de poignard, le dévergondage hideux, la corruption la plus repoussante, celle de l'enfance, sont

acceptés au même titre, et accueillis avec la même faveur. La grande société s'est décidément mise à l'union de la société déchue : on dirait que l'on commence à se comprendre, presque à s'apprécier. L'assassin pose, et le beau monde applaudit; le malfaiteur a son jour de Capitole et il y chante un hymne qui ne semble pas près de finir.

Sérieusement, c'est là un des plus douloureux spectacles auxquels une époque puisse assister et un genre de séduction plus dangereux qu'on ne se l'imagine. Il y a dans le crime on ne saurait dire quelle volupté dépravée dont il ne faut pas réveiller le goût, et la prudence la plus vulgaire conseille de jeter un voile sur les monstruosités exceptionnelles. Toute civilisation a des égouts ; qui ne le sait? mais un peuple à part les habite, et personne n'est tenu d'en visiter les immondes profondeurs. Croit-on inspirer à l'homme le désir du bien, la passion d'un mobile élevé, en l'initiant à des turpitudes qui ne devraient jamais souiller son oreille ou sa vue? Est-ce là un enseignement qui puisse satisfaire autre chose qu'une misérable et futile curiosité ? Que l'on ouvre le livre où sont inscrits les grands noms littéraires, et on verra si aucun d'eux a dérogé au point d'écrire une telle histoire et de tracer de pareils tableaux. Deux hommes seulement ont abordé cette tâche avec un succès que leurs plagiaires n'obtiendront jamais : on les nomme : Mercier et Rétif de la Bretonne.

Qu'est-il resté de leurs œuvres ? Qui se souvient du *Tableau de Paris*, livre pensé dans la rue et écrit sur la borne, comme le disait Rivarol ? Qui connaît les *Nuits de Paris*, ce cauchemar en quatorze volumes, où l'auteur passe en revue les antres de la débauche et du crime, sans reculer devant aucun détail, sans faire grâce au lecteur d'une seule impureté ? Ces écrivains ont été aussi les héros de leur temps. Où sont-ils aujourd'hui et qu'est devenue leur gloire ? Ceux qui les suivent et les imitent auront le même sort ; rien ne vit ici-bas que par l'idée morale. Le rôle d'un écrivain n'est pas de remuer la fange de la civilisation et de poursuivre en l'honneur du crime un idéal impossible et impie. C'est un soin qu'il faut laisser aux sténographes des cours d'assises chargés de rendre le forfait dramatique et l'échafaud intéressant.

Est-ce là d'ailleurs qu'est la société ? Ne vivons-nous que dans un monde d'escrocs et de prostituées ? N'y a-t-il ici-bas que des infamies et des guet-apens ? Cette légion de mères de famille dont les joies ne dépassent pas l'enceinte du foyer domestique, ces ménages où le travail défraye à la fois les besoins de la semaine, les plaisirs du dimanche et l'épargne pour les vieux-jours, ces millions d'hommes laborieux qui portent le poids du soleil avec une persévérance admirable, suffisent à tous leurs devoirs et meurent sans laisser la moindre tache sur leur nom :

tout cela on l'oublie, on le dédaigne ; personne n'en tient compte, ni les romanciers, ni les philosophes, ni les statisticiens. Ce que l'on recherche, ce sont les difformités, les exceptions. Il faut produire de l'effet, maîtriser la curiosité, frapper des coups qui portent. De là ce monde de fantaisie substitué au monde réel, de là cette importance excessive attribuée à quelques existences suspectes, à quelques misères de détail, au préjudice de l'intérêt que mérite l'ensemble et de l'opinion qu'on doit s'en former.

Il est donc temps de faire un retour sur soi-même et de cesser un jeu où l'honneur des lettres se perdrait tout entier. Le socialisme est fini : il faut en effacer les derniers vestiges. Assez longtemps on a eu l'exagération et l'injure à la bouche en parlant de notre régime social : revenons à un ton décent et à une appréciation plus saine. A l'envisager de sang-froid, ce régime n'est pas ce qu'on s'obstine à le faire ; on le place trop bas ou l'on attend trop de lui, on méconnait ce qu'il a de réel, on force ce qu'il renferme d'idéal. Ce monde, que le christianisme a bien jugé, sera éternellement le siége de la souffrance, et quand on songe qu'aucune classe ne se dérobe à cette loi, que les plus puissants comme les plus humbles lui payent un égal tribut, on s'étonne de voir encore tant de cerveaux en quête de cette chimère que l'on nomme la perfection absolue. Sans doute les sociétés se civilisent et les hommes

s'améliorent, mais il n'en est pas moins évident que, à côté d'une plaie qui se ferme, s'ouvre presque toujours une nouvelle blessure. La souffrance morale s'accroît partout où le mal physique diminue, et c'est ce phénomène seul qui rétablit une sorte d'équilibre artificiel dans la destinée humaine.

Par-dessus tout il importe que l'homme ne s'habitue pas à l'attente d'un bonheur indépendant de ses efforts et ne se berce pas de l'idée dangereuse que la société lui doit tout, aisance, joie, sécurité, sans lui demander en retour la pratique de quelques vertus et le triomphe sur quelques passions. Ces sorties contre la civilisation et les misères qu'elle ne peut guérir sont autant d'excuses au relâchement, autant de prétextes dont les natures vicieuses s'emparent. On fait ainsi la partie belle aux penchants dépravés, on fournit des armes au désordre. C'est là l'intérêt le plus pressant, celui au secours duquel il faut se porter. Les sociétés ont sans doute encore du chemin à faire dans la voie des améliorations, mais ce qui a surtout besoin d'être fortifié de nos jours, c'est le sentiment du devoir et l'empire de la conscience.

Quand on réfléchit à la nature des publications qui se succèdent depuis un certain nombre d'années, on s'étonne que la société n'en ait pas été plus profondément atteinte. Autrefois, l'autorité morale émanait des écrivains, et les siècles passés ont tous

obéi à l'initiative de quelques grands esprits. Les consciences trouvaient ainsi une règle ; l'action s'exerçait de l'élite à la masse, du petit nombre à la multitude. De nos jours, au lieu de céder aux écrivains, la société leur résiste ; elle les accepte comme une distraction frivole, elle ne subit pas leur influence. Les célébrités du paradoxe et de la déclamation, romanciers ou philosophes, ont eu beau l'éprouver de mille manières, l'assiéger de visions burlesques ou sombres : elle n'a pas voulu prendre au sérieux ces débauches de l'imagination. Elle n'a vu dans ces tableaux que des fantaisies sans conséquence, elle n'a prêté à leurs auteurs que l'intention de la divertir en passant. Plus ils semblaient abonder dans le sentiment de leur importance, plus elle les trouvait plaisants et singuliers. Les écrivains en ont été pour leurs frais de mise en scène ; à peine la société en a-t-elle été effleurée.

On dirait même que le dégoût issu de ces exagérations de la plume a déterminé une réaction dans un sens inverse. A mesure que les écarts de certains romanciers ou philosophes devenaient plus graves, la société se contenait, se surveillait davantage ; elle eût rougi de ressembler au scandaleux portrait que l'on affichait pour le sien, elle voulait que l'erreur fût manifeste et la calomnie évidente. Dans les relations de famille, ce contraste s'est surtout fait sentir. Jamais cette longue accusation d'adultère qui

remplit tant de volumes et défraye tant de fictions n'a été moins justifiée ; la faute n'est que l'exception, la règle est le devoir. Il en est de même des autres douleurs, des autres plaies sociales : presque toujours la plainte porte aujourd'hui à faux ou s'entache d'une exagération flagrante. Ainsi la voix des écrivains résonne dans le vide et n'a plus d'échos.

Ce résultat est heureux ; il prouve qu'en dehors de la vérité il peut y avoir un succès, mais pas d'ascendant, pas d'empire sur les esprits. Les auteurs des grandes époques ne défrayent pas seulement une rapide lecture ; ils sont des conseils, des amis ; on les consulte souvent, on les cite, on les honore. Y a-t-il rien de pareil aujourd'hui, et où sont les livres qui durent? Ces romans nouveaux que la vogue adopte s'éteignent dans le bruit qu'ils font et ne laissent aucune trace; ces théories qui prétendent au gouvernement du monde s'éclipsent pour faire place à d'autres chimères. De tout cela il ne reste rien, si ce n'est le sentiment d'un oubli éternel et irrévocable. Rien ne se soutient ici-bas, ne traverse les siècles que protégé par l'estime. Or, on peut lire de pareils écrits, on ne saurait les estimer. Deux qualités pourraient seules sauver les auteurs de l'abandon, et ils ne les ont pas : l'une est le sentimentde l'art qu'ils sacrifient à la spéculation littéraire; l'autre est la sincérité des convic-

tions, évidemment compromise par les démentis qu'ils se donnent.

L'influence de ces écrivains est donc en pleine décadence : leur plume expie une longue suite d'excès. Tandis que les livres se plaisaient à calomnier la société, celle-ci prenait le parti de se gouverner elle-même et de ne relever que de sa propre initiative. Aux reproches d'abaissement, elle opposait de grands sentiments instinctifs et des vertus pratiques. En vain le socialisme l'a-t-il violentée, injuriée ; elle n'a pas cédé aux violences, elle a souri aux injures ; elle avait la conscience de sa force et celle de la faiblesse de ses ennemis. Pour les réduire au silence, il eût fallu peu d'efforts, elle n'a pas daigné prendre cette peine ; elle était trop haut, eux trop bas. Si les enfants perdus de la philosophie, du roman et de la statistique veulent continuer cette croisade insensée, la société les laissera achever leur suicide sans s'émouvoir, sans s'irriter. A une démence obstinée et volontaire, elle ne doit répondre que par la pitié et le dédain. Tout ce qu'il lui reste à faire, c'est de souhaiter à ses détracteurs un peu de ce bon sens, présent du ciel, et dont il est plus avare qu'on ne se l'imagine. Le bon sens quitte toujours les hommes qui s'enivrent d'eux-mêmes et de leurs idées : c'est le premier châtiment de leur vanité et la cause d'un irremédiable impuissance.

CHAPITRE II.

DES IDÉES ET DES SECTES COMMUNISTES.

I. — *Utopia.* — *Civitas Solis.* — *La République* de Jean Bodin. — *Oceana* d'Harrington. — *Code de la Nature* de Morelly. — *Illustrations of Prophecy*, par Towers, etc. — Premières sectes communistes.

II. — *Conspirations pour l'égalité*, par Ph. Buonarroti. — *Voyage en Icarie*, par M. P. Cabet. — Pamphlets et Publications périodiques du communisme. — Sectes modernes.

On a fait des rêves de tous les temps, mais il était réservé au nôtre de croire à la réalisation de tous les rêves et de s'y essayer. Avec le plus grand sérieux, on propose, de divers côtés, de prendre la société en bloc pour lui choisir ailleurs une meilleure place ; on offre de changer le lit du fleuve, au risque d'une inondation générale. Quelques esprits

philosophiques ont, dans le passé, adopté ce thème comme un jeu de l'imagination ; on affecte de les traduire à la lettre et de trouver des faits là où ils n'ont mis que des fantaisies. Il y a plus : on ne se contente pas de nourrir ces illusions, on prétend les imposer ; de gré ou de force, on veut rendre l'univers complice d'un pareil délire. A ce titre, peut-être, l'histoire de ces vertiges de l'esprit humain n'est-elle pas sans intérêt. On y verra combien ces violences sont insensées, combien sont vaines ces poursuites. Si les maladies du cerveau ne sont pas nouvelles, elles n'ont jamais été bien contagieuses.

Il est vrai que Platon disait, il y a plus de deux mille ans, en parlant de sa république imaginaire : « Quelque part que cela se réalise ou doive se réaliser, il faut que les richesses soient communes entre les citoyens, et que l'on apporte le plus grand soin à retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom de la propriété (1). » Mais quand le philosophe athénien s'exprimait avec une témérité si grande, il mesurait ses paroles à l'intelligence de son auditoire. Platon créait un idéal et le rejetait audelà des confins du possible, il abandonnait le monde réel pour entrer dans le pays des fables. L'intention était transparente ; personne autour de lui ne s'y trompait. Sa fiction se défendait d'être prise à la

(1) *Livre des Lois.*

lettre et respirait cette ironie délicate dont les anciens semblent avoir emporté le secret. Aux vices des civilisations du temps elle opposait les merveilles d'une civilisation chimérique, elle se servait d'un plan de société pour conclure à une leçon de morale. Voilà dans quel sens Platon doit être compris : son idéal n'a qu'une valeur d'antithèse.

Les fictions issues de la sienne ont aussi ce caractère de protestation tantôt formelle, tantôt détournée. Plus l'époque est ombrageuse, plus elles s'empreignent d'exagération, afin d'éloigner le soupçon d'une allusion trop directe. Sous Louis XIV, Fénélon rêve une Salente où rien ne rappelle les formes de la monarchie. Sous Henri VIII, le chevalier Morus recommence Platon et écrit, aux applaudissements d'Érasme, son *Utopie*, nom générique désormais de toute une famille d'écrits. Morus, d'ailleurs, exprime ses réserves : il proteste contre l'application de ses idées, et déclare qu'elles ne sont pas réalisables. Plus tranquille alors, il proclame sa communauté. Point de propriété individuelle, la terre, les fruits de la terre, sont du domaine social. Quiconque a besoin d'un instrument de travail, d'un vêtement, d'un meuble, d'une denrée, doit s'adresser aux magistrats chargés de la distribution générale, aux garde-magasins de la propriété collective. On doit, en Utopie, l'hospitalité au voyageur ; mais le voyageur doit à son hôte l'aide de ses bras. L'activité

philosophiques ont, dans le passé, adopté ce thème comme un jeu de l'imagination ; on affecte de les traduire à la lettre et de trouver des faits là où ils n'ont mis que des fantaisies. Il y a plus : on ne se contente pas de nourrir ces illusions, on prétend les imposer ; de gré ou de force, on veut rendre l'univers complice d'un pareil délire. A ce titre, peut-être, l'histoire de ces vertiges de l'esprit humain n'est-elle pas sans intérêt. On y verra combien ces violences sont insensées, combien sont vaines ces poursuites. Si les maladies du cerveau ne sont pas nouvelles, elles n'ont jamais été bien contagieuses.

Il est vrai que Platon disait, il y a plus de deux mille ans, en parlant de sa république imaginaire : « Quelque part que cela se réalise ou doive se réaliser, il faut que les richesses soient communes entre les citoyens, et que l'on apporte le plus grand soin à retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom de la propriété (1). » Mais quand le philosophe athénien s'exprimait avec une témérité si grande, il mesurait ses paroles à l'intelligence de son auditoire. Platon créait un idéal et le rejetait au delà des confins du possible, il abandonnait le monde réel pour entrer dans le pays des fables. L'intention était transparente ; personne autour de lui ne s'y trompait. Sa fiction se défendait d'être prise à la

(1) *Livre des Lois.*

domestiques ou pénitentiaires. Quant au gouvernement, il est des plus simples. Tout y relève d'un système d'élection à plusieurs degrés, même le roi, premier magistrat de l'île. Chaque famille a un chef qui concourt au choix d'un supérieur pour trente familles, et ces supérieurs nomment à leur tour les grands dignitaires. La hiérarchie se forme ainsi, du membre de la communauté jusqu'au souverain, par une suite de cercles successifs, peu à peu amoindris et aboutissant au centre, c'est-à-dire à l'unité. Le principe mobile de l'élection est une garantie contre l'usurpation et la dictature. Les cadres du pouvoir sont seuls permanents ; les titulaires sont renouvelés chaque année. Ainsi se passent les choses dans cette espèce d'Atlantide qu'un esprit docte et grave, un chancelier d'Angleterre, a reconstruite d'après Théopompe et Platon. Pour mieux constater cette filiation, il y a maintenu les esclaves ; pour innover, il y a ajouté les galériens. Tout est pour le mieux dans la meilleure des îles.

Un siècle plus tard, le dominicain Campanella reproduit la même chimère. Né à Stilo, en Calabre, Campanella, s'il faut en croire l'historien Pietro Giannone, chercha à soulever le pays contre la domination espagnole. Jeté dans les prisons de Naples et mis sept fois à la torture, il ne démentit pas son caractère : les bourreaux du comte de Lemos ne purent lui arracher le moindre aveu. A l'exemple de

plusieurs enthousiastes qui ont fait secte et se sont continués jusqu'à nous, le moine de Stilo décernait au pontife du catholicisme une autorité universelle, tant sur le temporel que sur le spirituel. Comme Guillaume Postel, dans son *Orbis concordia*, comme Isidore Isolanis, comme Fialin, comme Bonjour, il rêvait l'établissement de la république du Christ, ou, suivant sa propre expression, de la monarchie du Messie. *La Cité du Soleil* renferme l'idéal de ce régime. Campanella procède dans sa fiction comme Morus. C'est un capitaine de vaisseau génois qui, dans le cours d'excursions lointaines, a découvert l'île de Taprobane et la Cité du Soleil ; il raconte ce qu'il a vu au grand maître de l'ordre des hospitaliers. Les Solariens sont les plus heureux des hommes : ils ont pour chef un grand métaphysicien, qui gouverne au moyen de ses trois ministres, Puissance, Sagesse, Amour. Puissance a la guerre dans ses attributions ; Sagesse, les arts, les lettres et les sciences ; Amour, la vie physique et les théories de la génération. A chaque vertu sont affectées des magistratures qui y correspondent : quant aux vices, on n'a rien prévu ; à peine quelques fautes vénielles sont-elles punies par l'exclusion du repas en commun ou par l'interdiction du commerce des femmes. L'éducation est la même pour tous les Solariens, et l'ordre des mérites détermine la hiérarchie des pouvoirs. Le grand métaphysicien est la première ca-

pacité du pays : Campanella avait préparé le saint-simonisme. Du reste, tout est commun dans la Cité du Soleil, logements, lits et dortoirs. Tous les six mois, les magistrats désignent ceux qui doivent habiter dans telle ou telle enceinte, coucher dans telle ou telle chambre. Le travail est commun aussi ; seulement les magistrats en font la distribution, soit entre les sexes, soit entre les individus, de manière à ménager les forces et à concilier les aptitudes. La sollicitude de Campanella se porte principalement sur l'union des couples ; il en parle en moine exempt de préjugés. Son grand métaphysicien n'abandonne pas le croisement des races à la loi du hasard, aux vicissitudes du caprice ou de l'intérêt. L'individu, chez les Solariens, est sacrifié à l'espèce ; des fonctionnaires publics se chargent, dans un autre ordre d'améliorations, d'y représenter nos inspecteurs généraux des haras. Le choix des âges, des tempéraments, des époques favorables, des heures propices, devient l'objet d'études minutieuses et de détails que le latin seul tolère. Pour obtenir des sujets de choix, les Solariens ne reculent pas même devant la promiscuité ; Campanella les excuse avec l'autorité de Socrate, de Caton, de saint Clément, de saint Augustin. Comme Morus, le moine de la Calabre ne veut pas que l'argent monnayé ait cours dans sa ville imaginaire ; il admet seulement qu'il puisse servir aux échanges avec l'étranger. Les

plusieurs enthousiastes qui ont fait secte et se sont continues jusqu'à nous, le moine de Stilo décernait au pontife du catholicisme une autorité universelle, tant sur le temporel que sur le spirituel. Comme Guillaume Postel, dans son *Orbis concordia*, comme Isidore Isolanis, comme Fialin, comme Bonjour, il rêvait l'établissement de la république du Christ, et, suivant sa propre expression, de la monarchie du Messie. *La Cité du Soleil* renferme l'idéal de ce régime. Campanella procède dans sa fiction comme Morus. C'est un capitaine de vaisseau génois qui, dans le cours d'excursions lointaines, a découvert l'île de Taprobane et la Cité du Soleil ; il raconte ce qu'il a vu au grand maître de l'ordre des hospitaliers. Les Solariens sont les plus heureux des hommes : ils ont pour chef un grand métaphysicien, qui gouverne au moyen de ses trois ministres, Puissance, Sagesse, Amour. Puissance a la guerre dans ses attributions ; Sagesse, les arts, les lettres et les sciences ; Amour, la vie physique et les théories de la génération. A chaque vertu sont affectées des magistratures qui y correspondent : quant aux vices, on n'a rien prévu ; à peine quelques fautes vénielles sont-elles punies par l'exclusion du repas en commun ou par l'interdiction du commerce des femmes. L'éducation est la même pour tous les Solariens, et l'ordre des mérites détermine la hiérarchie des pouvoirs. Le grand métaphysicien est la première ca-

même titre on peut citer Jean Bodin, esprit à la fois sceptique et crédule, qui, vers 1576, publia un livre intitulé *De la République*, écrit au milieu des troubles de la Ligue, et empreint d'une tolérance fort rare en ces temps passionnés. Ni Bodin, ni Harrington, ne poussent aussi loin les choses que le chancelier d'Angleterre et le moine de la Calabre; mais, sur bien des points encore, il y a imitation. On en peut dire autant d'une foule d'autres républiques imaginaires, comme celle des *Ajaïoiens*, qu'on croit être l'œuvre de Fontenelle, celle des *Sevarambes* (Bruxelles, 1677), celle des *Cessarès* (Londres, 1764), celle des *Abeilles*, qui fit quelque bruit dans le courant du siècle dernier. Dans plusieurs parties, le *Miroir d'or* de Wieland incline vers ces idées, qui se retrouvent encore, sous une forme précise et dogmatique, dans le *Catéchisme* de Boisset et dans le *Code de la Nature*, livre longtemps attribué à Diderot, mais qui est l'œuvre de Morelly, déjà entraîné sur ce terrain par une fiction intitulée *la Basiliade, ou les Iles flottantes*.

Ce *Code de la Nature*, auquel La Harpe, croyant s'attaquer à Diderot, donna quelque célébrité par une critique véhémente, a cela de caractéristique qu'il contient, en termes exprès, toutes les combinaisons économiques dont plus tard s'inspira Babeuf. L'organisation matérielle de la communauté

y est réglée dans les moindres détails et par articles. Ainsi, par la loi fondamentale, tout citoyen est déclaré homme *public*, devant être *sustenté* (le mot est textuel), *entretenu et occupé aux dépens du public*. Par la loi distributive, la nation est divisée en familles, tribus, cités et provinces. Les individus ne possèdent rien en propre, mais échangent entre eux les fruits de leur travail dans la mesure de leurs besoins. L'excédant des produits d'un district sert à combler les vides qui peuvent se présenter dans les districts voisins. Tont approvisionnement est interdit aux individus et aux ménages : on ne doit avoir sous la main que les choses immédiatement nécessaires. Quand les objets d'agrément se trouvent en trop petit nombre pour pouvoir être d'un usage universel, la distribution en est suspendue. Morelly consigne ici un singulier détail : pour les comptes, il veut que l'on emploie le nombre dix et les multiples. Sa réforme a eu au moins raison sur ce point, et il se trouve, dès 1735, le précurseur de notre système décimal. A la loi distributive, Morelly fait succéder la loi agraire, qui établit une sorte de conscription forcée pour la culture du sol : tout citoyen y est voué de l'âge de vingt à vingt-cinq ans. La loi *édile* règle l'administration de la cité, la disposition des quartiers, la création des hôpitaux, des prisons, des asiles pour la vieillesse. Les lois de police gouvernent surtout le travail et en fixent la

hiérarchie. Jusqu'à trente ans, les vêtements sont uniformes. Le mariage est de rigueur à dix-huit ans. Chaque année, les adultes des deux sexes se réunissent sur la place publique, et, devant le sénat assemblé, les couples se choisissent avec une liberté entière. Les mères doivent allaiter leurs enfants; mais, à l'âge de cinq ans, la communauté s'en empare. Les lois politiques constituent dans chaque cité un sénat, qui se compose de tous les pères de famille âgés de plus de cinquante ans; le reste de la communauté a voix consultative. Chaque chef de famille devient à son tour chef de tribu à l'aide d'un roulement et pour un temps déterminé. Ce système de roulement, emprunté à Harrington, est le grand rouage politique de Morelly. Il sert à désigner des chefs de cité parmi les chefs de tribus, des chefs de province parmi les chefs de cité, enfin un chef supérieur parmi les chefs de provinces. Au-dessus des divers sénats siége un sénat suprême, sujet à un renouvellement annuel. Les lois pénales atteignent tous les membres de la communauté, depuis l'artisan jusqu'au souverain, et elles ne brillent pas par la clémence. Ainsi, tout individu convaincu d'avoir voulu introduire dans le pays « la détestable propriété » est enfermé pour toute sa vie, comme fou furieux et ennemi de l'humanité, dans une caverne bâtie dans le lieu des sépultures publiques; son nom est pour toujours effacé du dénombrement des

citoyens ; sa famille en doit prendre un autre (1). » L'assassinat, l'adultère, sont aussi prévus et frappés de diverses peines. Le *Code de la Nature* a cet avantage sur les hallucinations du même genre, qu'il ne croit pas à la perfectibilité absolue et qu'il ménage une place au châtiment.

A côté de ces travaux d'un ordre purement littéraire, il importe de placer des inspirations, différentes quant au mobile, semblables quant au résultat. Ici l'extase remplace l'imagination, le sentiment religieux domine le sentiment philosophique. L'illusion consiste dans la présence d'un paradis terrestre. Au lieu de le reléguer dans le passé, on le place dans l'avenir, et on y aspire avec une ferveur spirituelle et sensuelle. Près du berceau même du christianisme et au sein de la seconde génération d'apôtres, ce schisme éclate. Papias, disciple de saint Jean, évêque d'Héralde, annonce le gouvernement temporel du Christ, et conseille aux fidèles de se préparer à cette transfiguration nouvelle. De là les sectes des millénaires, des chiliastes et toutes leurs variétés. Rien n'est plus curieux que leurs rêves, dont Towers a été l'interprète le plus hardi (2). Il faut voir dans son livre quel admirable séjour sera notre globe quand les temps du *millenium*, ce règne de mille

(1) *Code de la Nature*, p. 175.
(2) Voyez *Illustrations of Propheey*, par Towers.

ans, seront arrivés, et qu'il n'y aura plus qu'un maître ici-bas, Jésus. Les merveilles de l'âge d'or s'effacent devant cette apocalypse nouvelle. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires : la fraternité évangélique gouverne le monde ; l'humanité ne forme plus qu'une famille. Toutes les causes de division, de trouble, de haine, disparaissent comme par magie. Le luxe des cours, l'insolence des grands, l'orgueil des riches, font place au sentiment profond de l'égalité : il n'y a de lutte que pour le dévouement. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu ; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. Les efforts des générations s'unissent pour dompter la nature et la mettre au service de l'homme, Le science l'attaque sur tous les points, la désarme, l'assujettit ; la foudre est vaincue, les mers se résignent. Il en est de même dans tout l'ordre physique : les poisons disparaissent, les bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité. Les fils d'Adam jouissent enfin d'un héritage laborieusement conquis ; ils sont les souverains de la terre, et élèvent jusqu'à Dieu leur concert de victoire. Il n'y a plus ici-bas qu'un troupeau et qu'un pasteur, comme l'annoncent les Écritures. Ce régime est inséparable d'une paix universelle ; aussi les armées se dissolvent-elles, faute d'emploi. On ne tue plus, on ne punit plus ; le crime ayant cessé, la

citoyens ; sa famille en doit prendre un autre (1). » L'assassinat, l'adultère, sont aussi prévus et frappés de diverses peines. Le *Code de la Nature* a cet avantage sur les hallucinations du même genre, qu'il ne croit pas à la perfectibilité absolue et qu'il ménage une place au châtiment.

A côté de ces travaux d'un ordre purement littéraire, il importe de placer des inspirations, différentes quant au mobile, semblables quant au résultat. Ici l'extase remplace l'imagination, le sentiment religieux domine le sentiment philosophique. L'illusion consiste dans la présence d'un paradis terrestre. Au lieu de le reléguer dans le passé, on le place dans l'avenir, et on y aspire avec une ferveur spirituelle et sensuelle. Près du berceau même du christianisme et au sein de la seconde génération d'apôtres, ce schisme éclate. Papias, disciple de saint Jean, évêque d'Héralde, annonce le gouvernement temporel du Christ, et conseille aux fidèles de se préparer à cette transfiguration nouvelle. De là les sectes des millénaires, des chiliastes et toutes leurs variétés. Rien n'est plus curieux que leurs rêves, dont Towers a été l'interprète le plus hardi (2). Il faut voir dans son livre quel admirable séjour sera notre globe quand les temps du *millenium*, ce règne de mille

(1) *Code de la Nature*, p. 175.
(2) Voyez *Illustrations of Propheey*, par Towers.

ans, seront arrivés, et qu'il n'y aura plus qu'un maître ici-bas, Jésus. Les merveilles de l'âge d'or s'effacent devant cette apocalypse nouvelle. Plus de séparations factices, plus de distinctions arbitraires : la fraternité évangélique gouverne le monde ; l'humanité ne forme plus qu'une famille. Toutes les causes de division, de trouble, de haine, disparaissent comme par magie. Le luxe des cours, l'insolence des grands, l'orgueil des riches, font place au sentiment profond de l'égalité : il n'y a de lutte que pour le dévouement. On ne reconnaît plus qu'un titre, la vertu ; on n'a qu'un souci, le bonheur commun. Les efforts des générations s'unissent pour dompter la nature et la mettre au service de l'homme, La science l'attaque sur tous les points, la désarme, l'assujettit ; la foudre est vaincue, les mers se résignent. Il en est de même dans tout l'ordre physique : les poisons disparaissent, les bêtes malfaisantes sont retranchées de la création, les animaux les plus farouches réclament les honneurs de la domesticité. Les fils d'Adam jouissent enfin d'un héritage laborieusement conquis ; ils sont les souverains de la terre, et élèvent jusqu'à Dieu leur concert de victoire. Il n'y a plus ici-bas qu'un troupeau et qu'un pasteur, comme l'annoncent les Écritures. Ce régime est inséparable d'une paix universelle ; aussi les armées se dissolvent-elles, faute d'emploi. On ne tue plus, on ne punit plus ; le crime ayant cessé, la

loi n'a plus besoin de glaive. Telle est l'apocalypse de Towers, et Winchester ajoute qu'au moment où le *millenium* commencera, tout œil humain pourra distinguer, pendant vingt-quatre heures, le corps de Jésus-Christ, suspendu sur l'équateur et visible d'un pôle à l'autre. Bellamy et Worthington font de cette métamorphose le point de départ d'un grand développement industriel, Sherlock celui d'une nouvelle fécondité agricole. Ainsi tout se trouve compris et intéressé dans cette seconde rédemption, le corps comme l'esprit; la béatitude est complète. C'est merveilleux en vérité, surtout lorsque l'on songe que ce grand secret se transmet, depuis plus de mille ans, de rêveurs en rêveurs, de mystiques en mystiques. A ce compte, notre siècle, qui croyait avoir inventé la fraternité et la solidarité, la paix perpétuelle et la réhabilitation de la chair, ne serait plus qu'un plagiaire; il aurait copié les chiliastes, il aurait refait le *millenium*. Pour l'émancipation du sexe, il se serait laissé devancer par Guillaume Postel; pour les chimères du travail collectif, par les communistes du XVIe siècle. Triste, mais inévitable aveu! il n'y a plus désormais d'originalité, même dans l'absurde, et rien n'est nouveau ici-bas en fait de vertiges.

Les tentatives de ce genre ne sont pas même demeurées circonscrites dans les sphères de la spéculation. Comme il y a, dès l'origine des siècles;

une école de théorie, il y a aussi une école de pratique. On n'a pas la ressource de dire que la communauté n'a point été essayée : elle l'a été et à diverses fois. Les *thérapeutes* et les *esséniens* ont laissé des traces dans l'histoire, des imitateurs dans le cours des temps. Leurs statuts, tels que les retracent Philon et Josèphe, se retrouvent chez beaucoup de corporations religieuses ou civiles, et forment l'élément principal de plusieurs combinaisons imaginaires. Les esséniens n'avaient rien qui leur appartînt en propre, ni maisons, ni terres, ni denrées ; tout, chez eux, était à chacun et à tous. Ils vivaient sous un toit assigné, mais la porte en demeurait constamment ouverte au coreligionnaire. Leurs repas, pris en commun, donnèrent naissance à ces agapes célèbres dans les premiers âges de la chrétienté; leur continence devint la règle des ordres monastiques. On retrouve sans peine dans la vie de ces sectaires notre régime conventuel, qui impliquait l'abandon de toute richesse particulière au profit de la fortune collective; on y découvre l'origine des biens de mainmorte, des bénéfices, des redevances de toute nature qui défrayaient les besoins des corporations religieuses. Mais ce qu'il faut voir dans ces accidents de l'existence sociale, c'est moins le fait en lui-même que le mobile. Dans cet abandon du droit individuel, ce n'est pas la jouissance que l'on cherche, mais le sacrifice ; on n'y voit pas

un plaisir, mais une épreuve. On sait bien que ce n'est point le bonheur sur la terre, on espère que ce sera le salut dans le ciel. La communauté est une expiation à laquelle on se résigne par piété, par fanatisme ; on comprend qu'elle n'est possible qu'avec l'esprit de détachement, de renoncement. Aussi n'y a-t-il rien à conclure de ces réalisations partielles, à moins qu'on ne prétende convertir le globe entier en un vaste monastère.

Diverses sectes ont même poussé les choses plus loin : elles ont admis le mélange des sexes dans la communauté, et substitué le travail collectif à l'oisiveté systématique du couvent. De ce nombre sont les *moraves*. Le lien principal de leur association est l'ascendant religieux des chefs, leur bienveillance et leur dévouement sans bornes. On obéit volontiers à qui commande avec justice. Les moraves vivent en commun dans de vastes établissements. Chaque frère exerce un métier ou un art, et le produit de son travail est versé à la masse. Il n'y a entre eux d'autre hiérarchie que celle de l'âge. On distingue divers *chœurs* dans chaque maison, des chœurs d'hommes et de femmes, de veufs et de veuves, de garçons et de filles. Les enfants sont élevés ensemble, comme s'ils appartenaient au même père. Chez aucuns sectaires, le mysticisme n'exerce un empire plus grand : leur dévotion à Jésus remplit entièrement leurs âmes. Les jeunes filles sont les épouses

du Sauveur, leurs maris n'ont que le droit de procureurs fondés. La plaie latérale du Christ est l'objet d'une adoration particulière ; on voit cette plaie figurée sur leurs livres et sur les portes de leurs établissements. Des hommes qui se passionnent dans ce sens doivent évidemment regarder leur organisation temporelle comme un objet secondaire, et y apporter des dispositions qui rendent leur gouvernement facile. Les satisfactions que procure un culte mental étouffent ces jalousies, cette cupidité, ces ambitions qui jettent tant de désordre dans nos sociétés humaines, et grâce à l'ascendant religieux, la communauté morave se maintient depuis un siècle, sans interruption comme sans progrès.

Le même mobile se retrouve dans les colonies d'Indiens que fondèrent, vers le milieu du dernier siècle, les jésuites du Paraguay (1). Les éléments différaient cependant sur un point. Ces Indiens vivaient à l'état sauvage, et l'application d'un mode de civilisation, quel qu'il fût, était pour eux un bienfait réel. Les jésuites d'ailleurs se montrèrent animés, à l'égard de leurs nouveaux sujets, de sentiments éclairés et bienveillants. Leurs missions ou *réductions* du Paraguay étaient gouvernées par un régime patriarcal tempéré de discipline catholique ; la communauté y existait plutôt dans les mœurs que dans les lois. Chaque Indien avait son champ, son

(1) *Christianismo felice* de Muratori

troupeau, mais en dehors de cette propriété individuelle existait un vaste domaine commun que l'on nommait *la possession de Dieu*. Toute la colonie concourait à cette culture; les produits en étaient affectés à l'entretien des infirmes, à la guérison des malades, aux frais du culte, au payement du tribut envoyé chaque année au roi d'Espagne. Les hameaux situés dans des plaines fertiles réunissaient les conditions désirables de salubrité, de symétrie et même d'élégance. Ce peuple y vivait heureux, mêlant à l'exploitation du sol quelques industries manuelles, comme le tissage des toiles. On portait dans les magasins de la mission le produit du travail collectif, et le curé en opérait ensuite la distribution en raison des besoins. Ces établissements prospérèrent ainsi pendant plusieurs années; mais la jalousie de quelques ordres rivaux parvint à en faire expulser les jésuites, et dès lors cette civilisation éphémère dépérit peu à peu et s'éteignit sans retour. Il n'y avait là d'ailleurs qu'un phénomène naturel. Pour un peuple dans l'enfance, la communauté est le premier échelon de l'ordre social; l'individu n'a pas encore la conscience de ce qu'il peut et de ce qu'il veut; il a besoin d'une tutelle attentive. Les jésuites avaient donc parfaitement compris ce qui convenait à leurs administrés; ils s'étaient substitués au rôle des anciens patriarches (1).

(1) Il existe en France, dans l'ancien Morvan, une communauté

Il est utile de s'arrêter un moment encore sur ces exceptions sociales. Elles ont pu offrir la réalisation d'une communauté intérieure précisément parce que la société n'obéissait pas à ce régime ; voilà ce qu'il importe de faire ressortir. L'abdication de la liberté, de l'intérêt, du droit individuel, y était volontaire sans doute, mais elle résultait d'une résignation ou d'une compensation religieuse. Le calcul n'y entrait pour rien, ou, s'il y jouait un rôle, il se portait au delà de cette vie et spéculait pour l'éternité. La disposition de ces âmes, cloîtrées dans

singulière sur laquelle M. Dupin aîné a écrit une notice pleine d'intérêt : c'est celle des Jault, située près de Saint-Saulge, dans la commune de Saint-Benin-les-Bois. Une grande maison d'habitation, distribuée en cellules, renferme une petite colonie agricole composée de trente-six membres, hommes, femmes et enfants. Depuis plus de six siècles, l'exploitation des terres des Jault se fait en commun, et ce régime y a survécu à cinquante ans de révolutions. La communauté est gouvernée par un chef qu'ils nomment le *maître*, et qui semble résumer tous les pouvoirs comme tous les droits. M. Dupin aîné a expliqué par quels moyens les Jault étaient parvenus à conjurer le fractionnement qu'entraîne la division des héritages. Il est difficile de croire que cette curieuse anomalie puisse subsister longtemps encore : la communauté du Morvan semble prospérer ; mais on aurait tort d'en tirer une conclusion favorable à une expérience sur une grande échelle. C'est là une exception comme celle des moraves et des jésuites du Paraguay. Ce n'est pas d'ailleurs une communauté pure et simple, puisque en dehors de sa part afférente dans l'exploitation, chaque membre des Jault peut avoir une épargne personnelle, un *pécule*. On peut donc considérer cette association comme une sorte de commandite agricole, agissant dans un cercle prévu et pour des fins déterminées.

une enceinte ou enfermées dans un système, les amenait à regarder ce monde comme un lieu de passage, indigne d'attention et de regrets. C'était un avantage inappréciable. Avec de bons éléments, il n'est point de régime entièrement mauvais : ici les éléments valaient mieux que le régime, et lui communiquaient quelque vertu. Tandis que la grande société humaine plaçait le bonheur dans la jouissance et dans la liberté, ces sociétés mystiques le faisaient consister dans la privation et dans l'obéissance. En apparence, c'était cela. Une règle inflexible réprimait les écarts et contenait les regrets. Là où les vœux étaient éternels, l'engagement indissoluble, il fallait se plaire dans cette condition ou dévorer ses douleurs ; là où le lien n'était que volontaire, la communauté rejetait dans le tourbillon du monde ceux que la vocation n'enchaînait pas suffisamment. Des deux côtés, il y avait, pour l'institution, une garantie suffisante, soit dans la compression, soit dans l'expulsion des individualités rebelles. La vie collective était maintenue de la sorte avec une entière rigueur, et le système portait des fruits, sinon sains, du moins satisfaisants au regard. Les communautés forcées demandaient à la société des armes pour maintenir la discipline ; les communautés libres la prenaient pour déversoir et s'épuraient ainsi par voie d'élimination. L'ascendant des chefs, leur science, leur sagesse, leur fermeté,

faisaient le reste. Ainsi ont vécu ces corporations et ces sectes, vouées à la vie commune par l'indigence ou par le mysticisme, sans qu'on puisse rien en inférer de concluant pour la vertu générale d'un pareil régime.

Jusqu'ici pourtant, et dans cette limite, ces aspirations, ces tentatives, n'ont rien que de légitime. Satire ou idylle, extase religieuse ou protestation contre un monde profane, on peut tout accepter, pourvu que le débat se passe dans le domaine de la conscience et ne dégénère pas en prosélytisme passionné. Mais il est des gens qui ne comprennent qu'une sorte de tolérance, celle qui s'exerce à leur profit : après avoir combattu pour la liberté des convictions, ils profitent de la victoire pour opprimer celles des autres, s'imposent par la violence et demandent à la terreur la sanction de leurs systèmes. Cette forme de propagande eut des apôtres vers la fin des XIVe et XVe siècles. A leur tête figure l'hérésiarque Wicleff, qui, s'appuyant sur cent mille *lollards* révoltés, fit trembler l'Angleterre et la plaça sous le coup d'un bouleversement général. Le second, plus dangereux encore, fut le curé Muncer, de Zwickau ; disciple de Luther, il devint le chef des premiers anabaptistes. Sous le couvert d'un schisme religieux, Muncer conduisit la populace à l'assaut des propriétés. Le sénat de Mulhausen se prêtait mal à ses plans de spoliation ; Muncer le contraignit

à se dissoudre. Ses moyens d'action sur la multitude étaient infaillibles ; il conviait les pauvres au partage de la dépouille des riches, et, traînant à sa suite des bandes avides de pillage, il les excitait par des harangues furieuses. « Nous n'avons tous qu'un même père, leur disait-il ; ce père est Adam. D'où vient donc la différence des rangs et des biens ? Pourquoi gémissons-nous dans la pauvreté, tandis que d'autres nagent dans les délices ? N'avons-nous pas droit aux biens qui, par leur nature, sont faits pour être distribués entre tous les hommes ? Rendez-nous, riches du siècle, rendez-nous, usurpateurs cupides, les trésors que vous retenez injustement. C'est à mes pieds qu'il faut les apporter comme on les apportait jadis aux pieds des premiers apôtres. » Un système de communauté qui montrait la dévastation en perspective, et qui s'adressait à la fois à la cupidité et au fanatisme, devait naturellement rallier des adhérents. Aussi le communiste du XVIe siècle se vit-il bientôt entouré d'une bande nombreuse qui ravagea l'Allemagne pendant plus de trente ans. Quand le landgrave de Hesse, prenant la défense de la civilisation, attaqua et tailla en pièces les anabaptistes, ils étaient près de quarante mille ; sept mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Muncer leur avait promis d'arrêter les boulets avec la seule manche de sa robe : cette promesse fut vaine, comme on le pense ; l'imposteur n'eut pas même le

pouvoir de sauver sa tête. Arrêté dans sa fuite, il fut exécuté peu de temps après; mais sa mort ne mit pas un terme à cette affreuse croisade contre la propriété. Pour un chef tombé, il s'en présenta vingt. Les anabaptistes semblaient aussi renaître de leurs cendres. Rien ne se déroba dès lors à leurs déprédations et à leurs outrages; ils rançonnaient les villes et promenaient la dévastation dans les campagnes; les églises, les monastères, n'étaient pas épargnés dans ce pillage universel. Vaincus et dispersés à plusieurs reprises, ils se reformèrent opiniâtrément et firent de la cité de Munster le siége de leur odieux empire. La partie aisée des habitants avait abandonné cette enceinte maudite; les anabaptistes y régnèrent sans obstacle. Au boulanger Mathison, qui ordonna le sac des maisons bourgeoises, on vit succéder le tailleur Jean de Leyde, qui proclama la polygamie comme loi de l'État, et s'y conforma le premier en épousant dix-sept femmes. Le supplice de pareils bandits ne suffit pas pour extirper leur secte, et longtemps l'Allemagne se ressentit de l'ébranlement causé par leur passage. On put voir, aux ruines dont ils jonchèrent le sol, ce qu'engendre, dans une interprétation populaire, l'utopie de la communauté, et quels vestiges elle laisse.

Aucune des formules que cette utopie suggère n'a donc été inconnue au passé. Avec Morus et Fénélon,

elle a l'innocence et la fraîcheur de l'églogue, avec Platon les grâces de la philosophie, avec Campanella la témérité de l'imagination la plus libre. Pour les esséniens, les moraves, les jésuites du Paraguay, c'est l'Évangile pris à la lettre, la pratique de la fraternité, ou, pour parler la langue du jour, de la solidarité humaine. Les ordres catholiques y voient un séquestre, un détachement des vanités d'ici-bas, une expiation; les sectes protestantes en font un instrument de félicité terrestre, un avant-goût du paradis. Muncer tranche sur toutes ces interprétations, et trouve dans la communauté le prétexte d'un désordre immense, d'une révolte implacable contre tout droit et toute loi. Il veut ramener le globe à l'enfance des sociétés et au règne de la force brutale.

Tout est désormais parcouru dans la sphère de ces idées et de ces faits ; le programme des spéculations imaginaires, des combinaisons pratiques, se trouve épuisé. Désormais plus d'originalité sur ce errain, les anciens ont tout dit; ils ont eu leur thème pacifique, leur thème violent, et l'impuissance du principe se prouve par cette suite d'efforts avortés. Il nous semble que ce spectacle aurait dû suffire pour détourner les cerveaux contemporains, même les plus malades, d'une poursuite tant de fois essayée, tant de fois reconnue vaine. Il n'en est rien : l'homme joue volontiers le rôle de l'insecte qui se

...ces libertés, celle de
...s innocent de tous les
... que les autres.
... le travail à ses ad-
...n grave, celui de
...nces sont placées
...l défraye, dans les
... communauté. Ce
...rriture comme le
... le désert. Il im-
...pour tous en dose
...nt souvent com-
...gistrats président
... production géné-
...ivent pourvoir les
... zones riches, pré-
...s de manière à ce
... de les accuser de
... la qualité et de la
...ent. La critique est
...ain : il y aura des
...ndre, et la question
... une fois le gouverne-
... autre côté, jamais arme
...mise aux mains de ...
...nce s'agite, à ...
... approvisionnem...

Quelques traits principaux suffiront pour la caractériser.

Comme leurs devanciers, les égaux commençaient par poser en principe que la propriété individuelle est ici-bas l'origine de tous les maux : la propriété collective est seule bonne et féconde. De là résulte la nécessité d'une expropriation générale des particuliers au profit du gouvernement. L'État dès lors résume et concentre en lui toute l'activité nationale; il substitue la gestion publique à la gestion privée. On se plaint quelquefois des inconvénients de notre centralisation : en voici une qui fera trouver légère celle que l'on accuse. Il est vrai qu'elle supporte en revanche de lourdes charges. L'individu abdique en faveur de l'État, mais l'État doit aux individus *une existence heureuse ;* ce sont les termes du programme. Comment s'y prendra-t-il ? Les égaux ne reculent pas devant ce problème. Ils commencent par tracer des divisions statistiques, classent le pays en zones favorables à certaines cultures, puis sur cet espace distribuent les êtres qu'ils croient le plus utiles au développement de la production. Le travail dès lors n'a plus rien de spontané ni d'arbitraire; il devient une fonction, il est imposé par une loi, et la mesure en est réglée; quant à la qualité, elle est ce qu'elle peut. Ainsi procède le régime du parfait contentement; en disposant d'une manière mécanique de l'activité individuelle, il abolit, à ce qu'il

semble, l'une de nos plus douces libertés, celle de ne rien faire, et détruit le plus innocent de tous les priviléges, celui de faire mieux que les autres.

A côté du pouvoir d'imposer le travail à ses administrés, l'État a un devoir bien grave, celui de les faire vivre. Toutes les existences sont placées sous sa responsabilité ; il faut qu'il défraye, dans les moindres détails, les besoins de la communauté. Ce peuple attend chaque jour sa nourriture comme le prophète attendait son pain dans le désert. Il importe qu'il y en ait pour tous, et pour tous en dose égale. Les plus grandes iniquités ont souvent commencé par de petits abus. Des magistrats président donc à la répartition comme à la production générale. Comptables universels, ils doivent pourvoir les zones pauvres avec l'excédant des zones riches, présider à la circulation des denrées de manière à ce qu'aucun citoyen n'ait le droit de les accuser de l'insuffisance de ses repas, de la qualité et de la quantité des mets qui le composent. La critique est dans l'essence de l'esprit humain : il y aura des réclamations, il faut s'y attendre, et la question alimentaire partagera plus d'une fois le gouvernement lui-même. Mais, d'un autre côté, jamais arme plus terrible n'aura été remise aux mains du pouvoir central. Qu'une province s'agite, à l'instant même on lui supprime les approvisionnements; la révolte meurt d'inanition.

Les égaux, on le voit, n'hésitent devant aucune difficulté ; la hardiesse n'est pas ce qui leur manque. Les grands centres de population les embarrassent : ils abolissent cet élément d'agitation et d'immoralité ; point ou peu de villes, beaucoup de bourgs et encore plus de villages. Le luxe prend naissance dans les villes, et du luxe il n'en faut pas. Une honnête aisance (le mot appartient au programme des égaux) doit être désormais la condition générale, uniforme ; rien au-dessous, rien au-dessus. Aussi les palais disparaîtront-ils ; à peine tolérera-t-on la magnificence dans les monuments publics. En revanche, les maisons seront commodes et surtout installées de manière à n'exciter, par la comparaison des logements, aucune jalousie. Ce sera le souci et l'honneur des architectes de trouver un juste milieu entre le premier et les mansardes. Quant aux vêtements, l'égalité et la simplicité en règlent la forme et la matière. On a des costumes de fête, des costumes de travail ; on varie l'habillement selon les âges et les sexes, mais, hors de ces nuances, l'uniformité doit être absolue. L'État accorde tout à la salubrité et au développement des organes ; il ne fait aucune concession à la vanité et à la coquetterie. La loi somptuaire est inflexible ; les femmes se révolteraient en vain.

Autre sujétion maintenant, autre peine en vue du bonheur. Les mères tiennent à leurs enfants dans

notre état de civilisation imparfaite ; elles aiment à les élever, à les voir grandir. Les égaux n'admettent pas ces satisfactions domestiques ; l'État s'applique cette tâche nouvelle : « La patrie, dit le manifeste, doit prendre le citoyen à sa naissance et ne l'abandonner qu'à la mort. » Les enfants, dès le plus bas âge, passent donc sous la tutelle du gouvernement. Leur éducation (le programme l'annonce) doit être nationale, commune, égale. Les deux sexes, placés dans des établissements distincts, deviennent l'objet de soins attentifs et assidus. Le développement physique n'est pas négligé ; le pays a besoin surtout de citoyens robustes et de citoyennes fécondes. L'enseignement porte plutôt sur les matières d'utilité pratique que sur celles d'instruction spéculative. Quant aux arts et aux lettres, les égaux ne les envisagent qu'avec défiance et sont bien près de les traiter en ennemis : « Ce qui n'est pas communicable à tous, disent-ils, doit être sévèrement retranché. » La langue, l'histoire, la législation, les sciences naturelles, trouvent grâce auprès d'eux : ils couvrent même de leur tolérance la danse et la musique ; mais la philosophie et la théologie, la poésie et le roman, la statuaire, la peinture, la gravure, leur semblent des frivolités suspectes, des prétextes pour échapper à une occupation réelle et sérieuse. Aussi ne veulent-ils pas voir là un travail, mais un simple délassement. On sera artiste si l'on

veut, mais il faudra de plus être laboureur et quitter le pinceau pour la charrue. Cette excommunication brutale des délicatesses de la vie n'est ni ingénieuse ni nouvelle ; Procuste avait trouvé, longtemps avant les égaux, le moyen de réduire tout le monde à sa taille.

Jusqu'ici cette égalité, source de tout bonheur, ne s'est guère signalée que par des sacrifices. Elle a disposé de l'individu comme d'un automate, aboli les relations de famille en s'emparant des enfants, supprimé les arts et les lettres dans l'intérêt de l'ignorance commune. Que lui reste-t-il à immoler? La liberté de la pensée. Cette exécution ne se fait pas attendre. « Nul ne peut émettre des opinions contraires aux principes sacrés de l'égalité. » Telle est la loi, et elle a des airs menaçants pour les raisonneurs. Le bonheur des égaux est ainsi fait ; il ne se laisse pas discuter, il faut s'y plaire par ordre. Sa vertu repose dans une suite de servitudes. Partout une discipline inexorable se retrouve. Cependant, en plusieurs occasions, cette égalité se permet d'être inconséquente et contradictoire. Pour de certains emplois, elle exige des conditons de capacité ; pour d'autres fonctions, elle reconnaît le privilége de l'âge. Avant d'être inscrit au livre d'or des citoyens, il faut confesser publiquement la croyance communiste ; autrement on se voit expulsé du territoire et condamné à un exil éternel. Rien d'ailleurs ne

semble formel dans cette organisation pleine de démentis et d'ellipses. Ce pouvoir n'est terrible qu'en apparence; ce despotisme manque de sanction ; on voit l'obéissance partout, on n'aperçoit nulle part les moyens de la maintenir. Des assemblées populaires délèguent leurs pouvoirs en les retenant : tout le monde gouverne et personne ne gouverne. L'armée est une institution mobile, se composant, se décomposant suivant le besoin. Tous les citoyens en font partie ; la paye se réduit au seul entretien, les grades sont électifs et temporaires. Le général redevient soldat, le soldat passe général ; l'égalité se rétablit par l'équilibre des inégalités. De cette façon, rien ne prend le caractère d'un privilége permanent. La dissolution de l'armée est une garantie contre la dictature militaire ; la destitution des magistrats, la faculté de censure, réservées au peuple, sont un frein contre les abus et les empiétements du pouvoir. Chacun porte ses chaînes, subit sa part d'esclavage. Vis-à-vis des étrangers, ce despotisme est plus odieux encore : les égaux les frappent d'interdit ou les condamnent à un séquestre rigoureux. Des barrières infranchissables doivent s'élever sur la frontière, afin de préserver le pays de tout contact impur, comme si la communauté craignait les ravages de l'exemple et n'avait pas la conscience entière de son droit. Une douane impitoyable a en outre pour consigne de confisquer, le

cas échéant, les frivolités étrangères, les modes, les produits corrupteurs, et les curieux obstinés payent par de rudes épreuves le spectacle de cette félicité ombrageuse.

Ainsi fonctionne ce régime des égaux, qui n'est autre chose que la vie sociale sous un appareil pneumatique. On y étouffe, on y manque d'air; le fatalisme s'y complique d'une activité machinale et d'un anéantissement de la personnalité. Les égaux, il faut le dire, ne se flattaient pas que les bienfaits de cette métamorphose fussent compris sur-le-champ: ils avaient prévu des résistances et s'étaient réservé les moyens d'agir sur les volontés rebelles. La force entrait en première ligne dans leurs projets : ils devaient engager le combat avec la vieille civilisation, et ne déposer les armes qu'après l'avoir vaincue. Peu de mesures, mais des mesures héroïques, complétaient leur plan de campagne. On y lisait: « Art. 1er. A la fin de l'insurrection, les citoyens pauvres qui sont actuellement *mal logés* ne rentreront pas dans leurs demeures ordinaires; ils seront immédiatement logés dans les maisons des conspirateurs. — Art. 2. L'on prendra chez les riches ci-dessus de quoi meubler *avec aisance* les sans-culottes. » Dans une autre pièce destinée à devenir publique, les résultats de l'établissement du système vainqueur sont présentés sous le jour le plus séduisant. « Art. 2. *Distribution des biens.* — La com-

munauté nationale *assure,* dès ce moment, à chacun de ses membres : un logement sain, commode et proprement meublé ; des habillements de travail et de repos, de fil ou de laine, conformes au costume national ; le blanchissage, le chauffage, l'éclairage; une quantité suffisante d'aliments en pain, viande, volaille, poisson, œufs, beurre et huile, vins et autres boissons usitées dans différentes régions, légumes, fruits, assaisonnements et autres objets dont la réunion constitue *une médiocre et frugale aisance.* » Cette énumération peut donner une idée du gouvernement des égaux et de la sollicitude avec laquelle il comptait pourvoir aux besoins de la communauté. Plus loin, il a également le soin d'indiquer dans quelle mesure il accordera sa confiance aux fonctionnaires publics. « Les agents de l'administration *suprême,* dit un article, seront *souvent changés :* les prévaricateurs seront sévèrement punis. » Ainsi l'on sait flatter les passions les plus vives et sacrifier aux répugnances les plus profondes du cœur humain; on caresse le désir du bien-être personnel, on offre des garanties contre l'exploitation administrative. Ce double calcul est adroit ; il témoigne que les égaux, en se livrant à l'imaginaire, n'avaient pas entièrement perdu le sentiment du réel.

Il n'y a pas à discuter particulièrement leur utopie ; elle ressemble à celles qui ont précédé et se réfléchit dans celles qui vont suivre. On y voit

dominer cette abstraction infaillible et toute-puissante qui, sous le nom de gouvernement, joue le rôle d'un dieu descendu sur la terre. C'est là une tendance qui ne saurait être trop remarquée. La dernière conséquence de l'esprit révolutionnaire semblerait être le despotisme. Naguère on se défiait du pouvoir, on le tenait pour suspect ; le combattre et le limiter était la tâche des hommes qui s'en tiennent à l'écart. Maintenant rien de tout cela : on parle au contraire d'étendre d'une manière indéfinie l'action de l'autorité, et non-seulement dans la politique, mais dans l'ordre entier des relations humaines, vulgaires ou élevées, grandes ou petites. On pensait hier que la puissance qu'ont les individus de disposer d'eux-mêmes et d'exercer librement leurs facultés était la plus précieuse conquête des siècles ; aujourd'hui on affirme qu'il n'y a de perfectionnement possible que dans la servitude des individus, dans l'enchaînement de leur essor particulier. Telle est la logique des partisans de la communauté. Un homme devient un chiffre, une simple unité, et toutes les unités se valent. Le despotisme ne s'exercera plus du fort aux faibles, mais des faibles aux forts ; il n'ira plus des intelligents aux ignorants, mais des ignorants aux intelligents. Le règne des intelligents et des forts n'a pas été exempt d'abus, d'injustices et de violences ; celui des ignorants et des faibles sera un modèle de mansuétude, de

désintéressement et de vertu. Réduite aux termes les plus simples, ainsi s'exprime la nouvelle théorie.

A cette illusion vient s'en joindre une autre. Les partisans de la communauté attribuent une grande puissance à la suppression des valeurs métalliques et des signes représentatifs analogues. Tous, ils s'imaginent que cette mesure aura pour effet d'empêcher l'accumulation des richesses et de détruire l'accaparement. C'est se rendre bien imparfaitement compte du rôle que jouent la monnaie et les équivalents dans le régime économique : l'action de ces valeurs n'est pas directe, mais indirecte ; c'est là une vérité élémentaire. L'argent une fois disparu la convoitise humaine s'attachera aux objets eux-mêmes, aux produits, aux jouissances dont il n'est que l'intermédiaire. Si les échanges demeurent libres entre les individus, ce sera, à la monnaie près, le régime actuel, et l'épargne ou l'habileté auront bientôt créé l'accumulation. Si le gouvernement proscrit les échanges et s'attribue toute l'activité industrielle, commerciale et agricole, la cupidité particulière se manifestera par voie de détournement, de dissimulation de produits, par des besoins feints ou des réserves cachées, comme cela arrive dans toutes les distributions en nature. A l'aide de quels moyens complétement efficaces l'État pourra-t-il empêcher le vigneron de boire quelques pièces

de son vin, le laboureur de se réserver quelques sacs de son froment? Faudra-t-il les obliger l'un et l'autre à transporter en gros leurs récoltes dans les magasins publics pour leur donner le souci d'aller les reprendre plus tard en détail? Ensuite, où est la garantie d'une répartition impartiale? Les magistrats investis de cette fonction, ou, sinon eux, leurs agents subalternes ne seront-ils pas tentés de s'appliquer quelques raffinements clandestins? Il est vrai que les communistes font profession de se défier des magistrats : leur société sera donc, comme la nôtre, fondée sur le soupçon mutuel et sur un système de défensive. Seulement, le contrôle s'exercerait alors sur une plus grande échelle, et la vie privée des fonctionnaires publics se trouverait constamment placée sous la menace d'une dénonciation. A ce prix, le service de l'État commence à devenir rude; les plus ambitieux reculeraient peut-être devant une telle responsabilité.

De la secte des égaux on arrive, sans intermédiaire, aux communistes de notre temps. De ce côté du détroit, la trace de ces idées s'efface sous l'empire et sous la restauration, régimes peu favorables aux systèmes; mais, en Angleterre, Robert Owen proclame alors sa communauté coopérative et son gouvernement rationnel. Jamais négation plus effrayante ne fut énoncée avec plus de sang-froid. Point de religion, point de mariage, point de

famille, point de propriété. M. Owen conçoit une société sans liens, sans croyances, sans devoirs et sans droits. L'existence terrestre est la seule chose qui le touche : il n'imagine rien au delà. En envisageant de près notre destinée, il avise en outre que l'homme n'est pas le maître de la dominer à son gré, qu'il est au contraire le jouet de circonstances irrésistibles. Ni l'éducation, ni le caractère, ni l'intelligence, ni la force physique, ne sont des facultés entièrement dépendantes de la volonté humaine. Tout être subit la loi de la nature ou des événements. Si cela est ainsi, n'y a-t-il pas une injustice flagrante à le rendre responsable d'actes qui ne sont pas libres? M. Owen le croit et réveille la longue et ancienne querelle des *nécessariens* et des *pélagiens*. La fatalité seule détermine ici-bas le bien et le mal. Il ne saurait donc y avoir ni mérite, ni démérite; on a tort de récompenser et tort aussi de punir. Quand on arrive à de telles conclusions dans l'ordre moral, on est rigoureusement conduit à la communauté dans l'ordre des intérêts. M. Owen la conçoit sans limites et sans règles. Chacun prend où il veut, fait ce qu'il veut : la société marche à l'aventure. Les modes d'organisation sont purement facultatifs. M. Owen n'admet rien d'obligatoire. La bienveillance universelle doit tout remplacer, lois, mœurs, armée, prisons, gouvernement. Cela s'appelle, dans la langue de l'inventeur, le *régime rationnel*,

ce qui ne veut pas dire le régime raisonnable (1).

On sait quels efforts a faits, depuis près d'un demi-siècle, M. Owen pour répandre sa singulière doctrine, et quelles transformations pratiques et spéculatives il lui a imprimées. Un essai heureux à New-Lanark a été suivi d'expériences avortées à New-Harmony et à Orbiston. Sur ces deux points, on a pu voir le principe de la communauté à l'œuvre. Invariablement il a offert le même spectacle, celui d'ouvriers laborieux victimes d'ouvriers fainéants, d'hommes intelligents exploités par des hommes incapables ; toujours il a présenté le même résultat, celui d'un anéantissement graduel de la production et d'un éloignement invincible pour le travail. Quoiqu'il fût évident que les choses devaient se passer ainsi, il est heureux que l'épreuve en ait été faite, et qu'elle ait abouti à deux avortements décisifs. M. Owen seul s'est refusé à voir dans ces échecs la condamnation de son système, il n'en a pas moins continué son œuvre de prosélytisme. Tantôt son zèle éclate en discours, en manifestes de tout genre ; tantôt il se reporte vers de nouveaux essais et provoque des souscriptions en faveur d'un établissement expérimental. Pour concentrer l'action de sa doctrine, M. Owen a fondé un congrès annuel

(1) Pour de plus amples détails sur la doctrine de Robert Owen, il faut se reporter plus haut à la biographie détaillée de ce réformateur.

à Manchester et créé dans les trois royaumes soixante et une sociétés qui relèvent d'une société centrale. Jusqu'ici toutes ces tentatives n'ont amené qu'une agitation impuissante. Limitée à un petit nombre d'hommes qui vont toujours vers la nouveauté et vers le bruit, la secte des *socialistes* (c'est le nom qu'ils se donnent) n'est en progrès ni pour le nombre ni pour la qualité des adhérents. Elle se recrute surtout dans la classe moyenne, parmi ces hommes qui ont plus d'orgueil que de connaissances : clercs d'huissiers et d'avoués, industriels en faillite, chirurgiens et médecins de village, ingénieurs sans emploi, artistes sans talent, professeurs manqués, étudiants paresseux, écrivains incompris. En Angleterre plus qu'ailleurs, il existe des vanités incurables, des organisations indolentes qui veulent cumuler les avantages du bien-être et de l'oisiveté. Ne se croyant pas à leur place, ces génies méconnus se gardent bien de s'en prendre à eux-mêmes : ils font un procès à la société, la condamnent sans appel, et décrètent qu'elle sera changée.

Ce que les socialistes demandent à la persuasion, les chartistes le demandaient naguère à la violence. On se souvient des dévastations qui accompagnèrent leur premier passage et de la condamnation de Frost et de William, leurs principaux chefs. Depuis ce temps, les chartistes semblent s'être disciplinés ; ils forment aujourd'hui une masse imposante par le

nombre. Londres en compte deux cent mille, le reste de l'Angleterre deux millions, répartis dans trois cent soixante et dix villes, bourgs ou villages. Une pétition récemment portée au parlement était couverte de trois millions trois cent dix-sept mille sept cent deux signatures. Il ne faut pas s'exagérer cette démonstration formidable en apparence. L'Angleterre est habituée à ce genre de manifestation, et le pouvoir ne s'en émeut pas. Le véritable danger serait plutôt dans la nouvelle attitude qu'ont prise les sociétés populaires et dans la modération qu'elles semblent désormais s'imposer. Le caractère de la dernière pétition était tout politique; on n'y remarquait aucun appel au désordre, aucune menace contre la propriété. Les signataires réclamaient la réforme du parlement, le vote au scrutin, l'égalité pour les districts électoraux. Ils rappelaient que le clergé en Angleterre reçoit du trésor public 220 millions de francs, somme suffisante pour l'entretien du christianisme dans toutes les parties du monde. Ils demandaient que l'on prît en considération la détresse des classes laborieuses, le triste sort que la dernière loi sur le paupérisme a fait aux malheureux.

Ce langage relativement modéré, cette démarche légale auprès du parlement, substitués à une déclamation farouche et à l'emploi de la force, prouvent qu'une modification profonde s'est opérée dans le

chartisme. Elle est due surtout à deux ouvriers, MM. Lovett et Vincent. Un journaliste, M. O'Brien, s'y est associé, et un ancien membre du parlement, M. Fergus O'Connor, couvre le tout d'un patronage assez déconsidéré. Aujourd'hui, une certaine direction a été imprimée au chartisme, qui veut prendre la couleur et la gravité d'un parti politique. Il a porté naguère un candidat sur les *hustings*, M. Sturge, et aspire à dominer le radicalisme parlementaire. Dans ces conditions, toute pensée de bouleversement social serait funeste au chartisme, et il s'en éloigne avec un soin extrême; il a passé de l'action à la discussion. C'est une nouvelle période dans laquelle il sera curieux de le suivre. Déjà ce parti commence à se confondre avec une ligue purement défensive, organisée sous le nom de *Trade's Union* (union du commerce), qui n'est autre chose qu'une coalition puissante des ouvriers contre les maîtres. Les maîtres s'étaient concertés pour dominer le mouvement des salaires; les ouvriers ont répondu à ce pacte par un pacte semblable. Dans plusieurs villes industrielles ils sont aujourd'hui comme enrégimentés; ils obéissent aux ordres de leurs chefs avec une résignation exemplaire, suspendent les travaux au premier signal, changent de résidence toutes les fois que l'intérêt commun l'exige, et, quand il le faut, diminuent le nombre des bras en passant à l'étranger. Si cette association se maintient, il en naîtra

une force d'autant plus terrible qu'elle sera toute d'inertie.

Nos communistes français constituent une variété de cette nombreuse famille. Cependant ils ne relèvent pas de l'école anglaise, et trouvent dans Babeuf une filiation beaucoup plus directe. Une circonstance décisive semble surtout avoir amené ce retour au manifeste des égaux : c'est l'ébranlement général et souvent remarqué qui suit toutes les révolutions ; la plus légitime éveille toujours, en dehors des limites qu'elle s'est assignées, des espérances et des tentatives hostiles. L'effervescence se perpétue dans les faits, la révolte s'éternise dans les doctrines. De là cette suite de systèmes auxquels notre époque est en butte. Combien a-t-on vu passer, depuis douze ans, de ces religions nouvelles ou rajeunies, de ces civilisations incomparables qui promettent à l'homme le bonheur parfait à la fin de ses misères? Jamais le culte des sens n'avait eu de si nombreux apôtres et des autels plus multipliés. Que d'hymnes on a chanté en l'honneur de la félicité matérielle ! que de plans on a imaginé ! Avec ou sans travestissement public, c'était toujours la même tendance. Les communistes s'en sont à leur tour inspirés ; seulement à des formules compliquées, ils ont substitué la plus simple des formules : l'organisation scientifique des intérêts a fait place à la spoliation.

C'est un thème fort commun aujourd'hui que de

subordonner les réformes politiques aux réformes sociales. On n'aspire plus, parmi les révolutionnaires dignes de ce nom, à renverser un gouvernement. Cette perspective pouvait suffire autrefois ; actuellement elle ne tenterait que des ambitions vulgaires. Ce qu'il faut détruire, c'est la société, c'est la civilisation, telles qu'on les a comprises jusqu'à nous. Voilà une poursuite qui peut s'avouer. On déclare donc que l'on professe pour le gouvernement un respect infini ; mais que, dans l'ordre entier des relations humaines, on ne veut rien laisser debout de ce qui existe. Tout cela se débite avec un merveilleux sang-froid. Les communistes ont adopté, comme les autres, cette méthode de subversion. Ils professent un souverain mépris pour la politique, ou ne l'envisagent que comme un instrument secondaire dans leur œuvre de nivellement. A leurs yeux, rien n'est plus puéril que les petites querelles qui se vident, soit dans le parlement, soit ailleurs. Quand on songe à abolir d'un seul coup la propriété et la famille, il est certain que ces questions de détail doivent paraître bien petites et bien vaines. Les communistes n'admettent ni demi-mesures ni demi-succès ; il faut que la société capitule, se mette à leur discrétion. Hors de là, il n'y a de place que pour des discussions oiseuses.

Quoiqu'il soit possible de rattacher les sectes communistes aux diverses sectes sociales et reli-

gieuses qui se sont dispersées, il y a quelques années, dans les voies du doute et du découragement, ce n'est guère qu'après la dernière défaite des insurgés politiques, au 12 mai 1839, qu'on trouve le communisme à l'état d'organisation, même informe. La révolte armée était vaincue; la révolte théorique lui succéda. Déjà, à Lyon, une sorte d'association communiste s'était fondée sur les ruines du *mutuellisme;* mais, conduite avec modération, elle avait limité sa tâche à des œuvres de secours et de bienfaisance. Rien ne prouve que ce cercle d'action ait été franchi. A Paris, on garda moins de mesure, on eut plus d'ambition. Aux débris des sociétés secrètes s'unirent les hommes qui depuis longtemps se promenaient d'utopie en utopie. Robert Owen était venu à Paris, et, dans une courte apparition, y avait formé quelques disciples. Des feuilles paraissant tous les mois, et ne coûtant que trois ou quatre francs par an, se posèrent comme les organes des doctrines communistes. A Lyon, *le Travail;* à Paris, *la Fraternité* et *le Populaire*, prirent formellement cette couleur. *Le Communitaire* et *l'Humanitaire* se firent aussi connaître, l'un par un prospectus, l'autre par quelques numéros qui ont servi de base à une instruction judiciaire. Divers procès, soit en police correctionnelle, soit devant une juridiction plus élevée, portèrent bientôt à la connaissance du public les premiers résultats de ces

impuissance, mais ils obéissent à leur instinct. Il serait difficile de dire en quoi consistent les nuances qui les divisent : peut-être n'y faut-il voir qu'une simple différence de noms. On cite toutefois des *égalitaires*, des *fraternitaires*, des *humanitaires*, des *unitaires*, des *communitaires* ou *icariens*, des *communistes*, des *communionistes*, des *communautistes* et des *rationalistes*. Cette récapitulation serait formidable si l'on n'ajoutait que chacune de ces sectes ne compte qu'un petit nombre d'adhérents. Il en est même dont le chiffre descend jusqu'à l'unité : ce sont les seules qui soient à l'abri d'un fractionnement nouveau.

On a beaucoup exagéré, il est facile de comprendre dans quel intérêt, les ravages que ces idées ont pu faire parmi les classes laborieuses. Quoique les éléments d'une vérification se laissent désirer sur ce point, il est cependant un fait qui peut servir de mesure et de règle. Parmi les feuilles populaires à trois francs par an qui ont entrepris la propagation des idées communistes, quatre déjà ont succombé; les deux qui survivent n'ont pu réunir qu'un très-petit nombre de souscripteurs. La contagion du communisme n'a donc pas été grande ; les ateliers n'en ont pas subi l'influence autant qu'on affecte de le dire. S'il a fait quelques victimes, c'est plutôt parmi les esprits qu'égarent les conseils d'une demi-science et l'ambition d'un rôle excessif. Tous les

beaucoup de points, une imitation presque servile. Le système auquel l'instruction de la cour des pairs a donné quelque notoriété, et qui décrète l'anéantissement des grandes villes, la suppression des beaux-arts, l'obligation des voyages, l'organisation des ateliers nationaux, en même temps qu'il tient pour suspecte l'existence de l'Être suprême, ce système se retrouve en entier, avec ses moindres lineaments, dans Buonarroti, dans Campanella, dans Morelly, dans Sylvain Maréchal, dans le curé Meslier. Aucune de ces folies n'a le mérite de la nouveauté : on a pu voir qu'elles comptent toutes une longue suite d'auteurs et de copistes.

Cependant, même au sein du plagiat, le schisme tapu germer : la vanité est moins rare que le génie. Dans cette armée de novateurs audacieux, tout le monde veut être général, personne ne se résigne à servir comme soldat. On chercherait vainement un parti, une école ; il n'y a que des atomes d'école et de parti. Il suffit qu'un chef s'élève pour qu'il soit à l'instant désavoué. Une témérité, quelque grande qu'elle soit, provoque toujours une témérité plus complète. Ce résultat n'a rien qui doive surprendre; il tient à la nature même des éléments dont se composent ces partis. La présomption individuelle y joue un grand rôle, et l'activité indomptable dont ils sont doués cherche un aliment dans ces luttes intestines. Ils se condamnent de la sorte à la plus entière

impuissance, mais ils obéissent à leur instinct. Il serait difficile de dire en quoi consistent les nuances qui les divisent : peut-être n'y faut-il voir qu'une simple différence de noms. On cite toutefois des *égalitaires*, des *fraternitaires*, des *humanitaires*, des *unitaires*, des *communitaires* ou *icariens*, des *communistes*, des *communionistes*, des *communautistes* et des *rationalistes*. Cette récapitulation serait formidable si l'on n'ajoutait que chacune de ces sectes ne compte qu'un petit nombre d'adhérents. Il en est même dont le chiffre descend jusqu'à l'unité : ce sont les seules qui soient à l'abri d'un fractionnement nouveau.

On a beaucoup exagéré, il est facile de comprendre dans quel intérêt, les ravages que ces idées ont pu faire parmi les classes laborieuses. Quoique les éléments d'une vérification se laissent désirer sur ce point, il est cependant un fait qui peut servir de mesure et de règle. Parmi les feuilles populaires à trois francs par an qui ont entrepris la propagation des idées communistes, quatre déjà ont succombé ; les deux qui survivent n'ont pu réunir qu'un très-petit nombre de souscripteurs. La contagion du communisme n'a donc pas été grande ; les ateliers n'en ont pas subi l'influence autant qu'on affecte de le dire. S'il a fait quelques victimes, c'est plutôt parmi les esprits qu'égarent le concours d'une demi-science et l'ambition d'un rang exceptionnel. Tous les

vertiges se donnent la main ; le saint-simonisme et l'Église française ont fourni des sujets au communisme. Jusqu'à un certain point, il a pu aussi atteindre quelques jeunes imaginations, quelques cœurs sincères à qui manquent les conseils de l'expérience et le sentiment des réalités. La fraternité et l'égalité sont des mots bien sonores, et, après tout, désirer que l'une et l'autre règnent sur la terre, c'est vouloir ce que veut l'Évangile. Soyons dès lors indulgents pour ces excursions dans le pays des chimères ; notre siècle positif fera vite justice de pareils élans. On improvise aujourd'hui, au sortir des bancs de l'école, un plan de réforme sociale comme naguère on rimait une tragédie. C'est le tribut de l'âge ; plus d'un cerveau le paye. Mais, avec les années, arrivent d'autres convictions et d'autres soins. On voit mieux ce qu'est la vie, ce que valent les hommes. On oublie qu'on a voulu régénérer le monde pour remplir les devoirs personnels qu'impose la société, et si, dans le nombre, quelques esprits résistent à cette loi du temps, le monde les punit par le délaissement, la plus terrible des peines.

Parmi les écrivains qui se sont faits, de nos jours, les interprètes des principes communistes, il n'en est guère qui méritent les honneurs d'une réfutation. On peut toutefois distinguer, parmi eux, deux sortes d'adhérents, les uns confessant leur doctrine, les autres ne l'acceptant que sous des réserves et la

désavouant au besoin. Il va sans dire que les situations les plus franches sont aussi les meilleures; les erreurs sincères sont les seules qui soient dignes d'excuse. Parmi les communistes avérés figure l'auteur d'un *Voyage en Icarie* (1). Il s'agit encore, dans ce livre, d'une communauté imaginaire, d'une fiction, d'un régime idéal. L'Icarie est un continent merveilleux, séparé par un bras de mer du pays des Marvols. On la chercheraitvainement sur nos cartes; un seigneur anglais, lord Carisdall, qui l'a découverte, pourrait seul nous y conduire. Ce lord Carisdall est en outre le héros d'un récit dans lequel Buonarroti et Morus, Fénélon et Campanella se donnent la main à travers les siècles. L'Icarie est une terre promise; elle doit ce bonheur au pontife Icar, qui a un faux air de famille avec l'Utopus du chancelier d'Angleterre et le grand métaphysicien de la Cité du Soleil. Icar est mort quand lord Carisdall arrive à Icara, capitale de cet empire; mais d'étonnantes institutions survivent à ce législateur. Le voyageur a remis au consul du port d'embarquement deux cents guinées; cette somme suffira pour défrayer son séjour dans l'Icarie : le gouvernement lui doit en retour la nourriture, le logement, et tous les raffinements de la vie locale. On le transporte dans des voitures à

(1) M. P. Cabet, ancien député et avocat général, aujourd'hui avocat à la cour royale.

deux étages, on le fait promener en ballon; il a sur-le-champ un interprète officieux, des amis, une famille. Quelle existence tissue d'or et de soie! quels jours heureux et limpides! Rien, il faut le dire, parmi nos capitales les plus vantées, n'approche de la splendide Icara. Point de boue, point de poussière dans les rues; de petits chemins de fer les sillonnent. Les carrosses sont interdits, mais tout le monde a droit au transport en commun. La voie publique offre ainsi des conditions de sécurité parfaite. Les piétons cheminent sous des arcades abritées, et les chiens eux-mêmes, bridés et muselés, comprennent leurs devoirs envers la communauté. Le pavé, en aucun temps, sur aucun point, n'appartient aux ivrognes ni aux courtisanes. Icara ne connaît pas la débauche; mais en revanche on y trouve, et ici il faut emprunter les paroles du voyageur, « des *indispensables*, aussi élégants que commodes, les uns pour les femmes, les autres pour les hommes, *où la pudeur peut entrer un moment sans rien craindre, ni pour elle-même, ni pour la décence publique.* » Certes, voilà un gage de haute civilisation!

En Icarie, c'est l'État qui fait tout. Il a une grande imprimerie, une grande boulangerie, de vastes abattoirs, d'immenses restaurants, de gigantesques ateliers de tailleurs, de couturières, de tapissiers, d'ébénistes. Ici l'on confectionne les chaussures, là

les étoffes, plus loin les ustensiles. Les aliments sont réglés par la loi, l'ordinaire est voté chaque année par les chambres. On a des cuisiniers nationaux, des maçons nationaux, des blanchisseurs nationaux. L'Icarie a voulu faire quelque chose pour le sexe, en l'admettant à de certaines professions que notre société lui interdit, comme la chirurgie et la médecine. Les malades sont tous soignés dans des hospices publics : quant aux infirmes, Icara n'en connaît pas. Il est vrai que l'espèce y est l'objet de croisements fort bien entendus. Le brun est invité à choisir une blonde, la brune un blond; le montagnard recherche la fille des plaines, l'homme du Nord la vierge du Midi. On a ainsi des sujets de toutes les nuances et de magnifiques produits. Dans les moindres actes de la vie, les Icariens procèdent avec ce soin méthodique : la loi a tout prévu, tout réglé, jusqu'aux heures du lever et du coucher. A cinq heures du matin la population entière est debout, à dix heures du soir elle se met au lit. Pendant l'intervalle consacré au sommeil, on ne trouve pas une âme dans les rues; la police se fait d'elle-même. L'Icarie a pourtant négligé d'emprunter à Morus et aux jésuites du Paraguay deux institutions fort originales. L'une obligeait les fiancés à se voir sans vêtements, afin que sur aucun point il n'y eût de surprise; l'autre, imaginée par les bons pères, consistait à éveiller les couples une heure avant le lever, on devine dans

quel intérêt. Mais ces omissions sont amplement réparées par la vigueur du régime alimentaire auquel le grand Icar a soumis la contrée. Quelles facultés gastriques ne suppose pas la loi suivante, courte mais expressive : « Avant-déjeuner à six heures du matin. — Déjeuner à neuf. — Dîner commun à deux heures. — Souper de neuf à dix heures du soir. » Voilà ce qui s'appelle vivre. Il n'y a qu'une civilisation arriérée qui puisse se soutenir avec deux repas.

Il serait trop long de suivre lord Carisdall dans son pèlerinage en Icarie et de raconter l'histoire de ses singulières amours ; mais il est impossible de passer sous silence la thèse que soutient un sage du pays, Dinaros, en faveur du principe de la communauté. Ce vertueux Icarien, l'orgueil de sa patrie, semble surtout préoccupé du désir de se chercher des complices dans l'univers. Le moindre mot en faveur de l'égalité lui semble avoir la valeur d'une adhésion formelle, et il parvient à convertir ainsi en Icariens presque tous les philosophes passés et présents. Il est difficile de se tirer des mains de ce sage sans payer un tribut forcé à sa manie de prosélytisme : une phrase, un axiome, une généralité souvent fort innocente, lui suffisent pour compromettre un écrivain ; il voit les Icariens partout. Voici d'abord Agis et Cléomène qui sont Icariens et communistes, puis Socrate, Pythagore, Plutarque, les

Gracques, Grotius, Puffendorf, Locke, Montesquieu, Mably, Turgot, tous communistes. Le sage d'Icara va plus loin : il fait un communiste de Hobbes, qui disait que l'homme est un loup pour l'homme, ce qui équivaut à proclamer la communauté des loups; il appelle Napoléon un communiste, Bossuet un communiste. Washington n'échappe pas à cet enrôlement universel ; il est communiste avec Milton, avec Helvétius, avec Mirabeau, avec Payne, avec Condillac et Condorcet. Les contemporains auraient en vain l'espoir de se dérober aux étreintes de cette propagande; Dinaros les connaît et les dénonce. Tous, ils ont glorifié la communauté. M. Royer-Collard est communiste, M. de Sismondi communiste, M. de Lamartine communiste, M. de Chateaubriand communiste, M. de Toqueville, communiste (1). On ne saurait redouter de l'être en aussi bonne compagnie; tel est sans doute le calcul et l'espoir de Dinaros. Cependant nos philosophes, nos prosateurs, nos poëtes, doivent être au moins surpris de l'interprétation que l'on donne à leur pensée sur les bords du Taïr, fleuve de l'Icarie. C'est à les rendre fort circonspects à l'avenir. Pour repousser les honneurs d'une semblable complicité, le témoignage de la conscience ne suffit pas toujours, et il importe qu'on ne nourrisse pas de pareils illu-

(1) Le mot dont se sert l'auteur est *communitaire;* mais c'est assez d'un néologisme mis au service de la communauté.

sions, même dans les pays les plus imaginaires. Du reste, le procédé n'est pas nouveau : l'auteur du *Dictionnaire des athées* (1) avait ouvert la voie à ce genre d'accusation, lorsqu'au nombre des athées les plus célèbres il portait saint Auguistin, saint Thomas, Jésus-Christ et le Saint-Esprit. C'est l'histoire des ictériques, qui ne voient qu'une couleur dans tous les objets, celle de leur mal.

Dans ces sphères de l'imagination, d'autres plumes d'un ordre plus élevé se sont aussi égarées à la poursuite des chimères communistes. Rien n'est plus affligeant que le spectacle de ces expériences. A tout essayer, ainsi, sans mesure et sans trêve, un écrivain finit par perdre le sentiment de toute chose. C'est un bien triste jeu que de pousser des reconnaissances inconsidérées vers les spéculations et les nouveautés bruyantes, sans avoir ni la force de les approfondir, ni la conscience entière de ce qu'elles peuvent produire. Le premier écart amène des écarts successifs, d'autant plus graves que l'esprit a plus de puissance. Il est d'ailleurs difficile de comprendre comment des plumes de quelque valeur ont pu se mettre au service de doctrines qui se basent sur le niveau absolu des intelligences. Certes, le désintéressement est une vertu méritoire, mais il ne faut pas la pousser jusqu'à l'abdication des

(1) Sylvain Maréchal.

plus nobles facultés de l'esprit. Dans aucune charte communiste, il n'y a de place que pour les travaux de la pensée. La production brute, les besoins physiques y règnent despotiquement; les créations délicates, les satisfactions raffinées n'y figurent que dans des conditions subalternes. On ne les reconnaît pas formellement, c'est tout au plus si on les tolère. Est-ce là une situation que des écrivains puissent reconnaître sans manquer à leur propre dignité? Le communisme exclut les lettres, et il trouverait dans les lettres des défenseurs et des apologistes! On a de la peine à admettre une semblable confusion d'idées et une telle erreur de conduite.

La dialectique fournit aussi de ces sophistes inconséquents, et en première ligne un écrivain qui se défend d'être communiste, tout en se déclarant l'adversaire implacable de la propriété (1). Telle est la logique des logiciens quand l'argumentation les emporte hors des réalités. Cette illusion leur est d'ailleurs commune avec diverses sectes qui ont la prétention d'introduire dans les sciences morales et sociales les méthodes et les procédés des sciences exactes. Le bonheur humain n'est à leurs yeux qu'une équation, compliquée sans doute, mais point insoluble; les passions sont autant *d'inconnues* qu'il faut dégager, et toutes les relations des êtres peu-

(1) M. Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété?*

vent se déterminer à l'aide de formules mathématiques. Organiser scientifiquement la vie, telle est leur chimère. L'écrivain dont il est question ici sacrifie à cette déception récente ; seulement, au lieu de prendre son point d'appui dans les nombres il le place dans l'induction et le syllogisme. Armé d'une verve incisive et d'une érudition tranchante, il recherche ce qu'il y a d'absolu dans le droit de propriété, et déploie dans cette étude des qualités qui auraient fait le plus grand honneur à un nominaliste du moyen âge. Même aux meilleurs temps de l'*Organon*, ces affirmations, avec leur solidité apparente, auraient été remarquées, et de nos jours les esprits distingués n'ont pu méconnaître ce talent, mis au service d'une détestable cause. Où conduit l'abus de la dialectique ? Ariston de Chio l'a dit depuis des siècles, et l'on ne saurait mieux dire que lui : « Ceux qui s'enferment dans cette science, écrivait ce philosophe, peuvent être comparés aux mangeurs d'écrevisses ; pour une bouchée de chair, ils perdent leur temps sur un monceau d'écailles. »

L'écueil principal de l'application des procédés scientifiques aux sciences sociales et morales est si évident, qu'il se signale de lui-même. Déjà une plume exercée (1) l'a indiqué dans un recueil pério-

(1) *Voyez*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article de M. de Carné intitulé : *De quelques publications démocratiques et communistes.*

dique. En matière de civilisation, de coutumes, de mœurs, de rapports d'homme à homme, de peuple à peuple, d'institutions, de lois, il n'y a rien qui ait, qui puisse avoir de valeur absolue. Le mot de Pascal, à ce sujet, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler. Les sociétés vivent sous l'empire d'un contrat que la tradition a fondé et que l'usage a maintenu. Ce n'est pas là un droit rigoureux, absolu, mais c'est un droit relatif, de convention, et la terre n'est pas destinée à en connaître d'autre. Ce que disent les adversaires de la propriété pourrait se dire de toutes les croyances, de toutes les règles qui dominent la vie humaine. Peu de principes, même les plus féconds, même les plus dignes de respect, résisteraient à un examen qui, les isolant de leur milieu, les jugerait en eux-mêmes et intrinsèquement. Le monde ne marche pas parfaitement, cela est vrai, mais enfin il marche. Les dialecticiens voudraient l'arrêter brusquement, afin de lui communiquer une impulsion en sens inverse, plus scientifique, suivant eux, plus conforme aux saines méthodes du raisonnement. Soit; mais qu'ils donnent alors au maintien de l'ordre et de la civilisation une garantie, une seule, qui serait l'existence d'une population de docteurs décidée à se laisser gouverner par les lois souveraines de la logique.

Ce gage est d'autant plus nécessaire, que les dia-

lecticiens ne craignent pas de se mettre en contradiction avec eux-mêmes. Ainsi celui qui nous occupe, après avoir attaqué la propriété avec une vigueur assez brutale, ne se montre pas moins véhément envers la communauté. Dans la propriété, l'inégalité d'après lui, résulte de la force sous quelque nom qu'elle se déguise, force physique ou intellectuelle ; dans la communauté, l'inégalité vient de la médiocrité du talent et du travail glorifiée à l'égal de la force ; équation injurieuse qui révolte la conscience et fait murmurer le mérite. Voilà qui est bien ; mais, hors de la propriété et de la communauté, y a-t-il un ordre social non-seulement possible, mais encore présumable ? Notre logicien ne recule pas devant cette difficulté, et, par une capitulation singulière, il veut fonder la possession sur les ruines de la propriété. Il n'y aura plus de propriétaires ; il y aura des possesseurs. On pourrait demander à quelles sources la possession puisera son droit absolu ; mais il vaut mieux éviter les subtilités et passer outre. Cette possession une fois substituée à la propriété, comment se déterminera-t-elle, sous quelles conditions, dans quelles limites ? Ou elle sera précaire, ou elle sera sérieuse. Précaire, elle offre les inconvénients de la communauté ; sérieuse, elle a tous les avantages de la propriété. Une possession bien assise, étendue, garantie, est une véritable emphytéose, un titre transmissible,

sujet à délégation, un droit réel et non un vague usufruit. Si elle n'a pas ce caractère, elle ne signifie rien. Vainement voudrait-on concilier la possession paisible avec le maintien du droit d'occuper. Ces deux faits s'excluent. On ne possède pas réellement quand on se trouve placé sous la menace d'une éviction ; on ne sème pas sans savoir si l'on pourra recueillir ; on n'améliore pas un champ dont on peut être expulsé à toute heure. L'investiture doit donc être formelle pour que la possession ne soit pas un leurre et le travail une déception. On retombe alors ou dans la communauté, ou, à peu de chose près, dans la propriété telle qu'elle existe, avec sa double exploitation médiate et immédiate. Quoi qu'on fasse, on ne sortira pas de ce dilemme ; on ne trouvera pas de mode intermédiaire, de juste milieu entre la communauté et la propriété. Ce que l'on ajoutera de solidité à la possession la rapprochera de la propriété, ce qu'on lui opposera d'entraves la ramènera vers la communauté. Tout régime neutre serait impuissant. La vertu essentielle du principe de la propriété est d'attacher à chaque parcelle du sol une volonté, une intelligence qui s'y intéressent. La possession garantie maintient ce mobile, la possession précaire l'anéantit. Le débat ne peut donc s'agiter qu'entre la gestion personnelle et la gestion universelle ; il faut reconnaître le droit de l'individu ou subir le droit de l'État.

Entre ces deux situations, il n'y a de place que pour le sophisme.

Cependant il est une qualité que l'on ne saurait refuser à l'écrivain dont il vient d'être question, c'est la franchise. Il est net du moins, formel et catégorique; il n'a pas l'air de rougir de sa croyance. Cet exemple devrait profiter à M. Pierre Leroux, qui n'a su ni résister, ni céder aux tendances communistes. Attirant le problème social vers les nuages qu'habite sa pensée, il a eu le soin de l'y maintenir couvert d'un voile et flottant pour ainsi dire. Personne ne recule mieux que lui devant une conclusion, ne la fuit plus résolûment. Son grand art est de ménager toutes les doctrines et de leur échapper. La critique se trouve ainsi réduite à réfuter le néant, à discuter le vide. Sous le vernis d'une érudition indigeste, on aperçoit le désir de paraître mystérieux et profond, vague et réservé ; on suit les fluctuations d'une pensée qui s'avance et se retire, donne un gage et le reprend, n'accepte ni ne repousse, ne veut ni rompre ni se livrer. M. Pierre Leroux cite quelque part, d'après Mme de Staël, une anecdote d'Arlequin qui s'escamote lui-même et ne laisse, pour continuer la pièce, que sa robe et sa perruque. C'est là, plus qu'il ne se l'imagine, l'histoire de son esprit. On lui demande vainement un corps de système ; il n'en livre que les apparences, le vêtement.

Peut-être est-ce un service à rendre à M. Pierre

Leroux que de l'aider à sortir du brouillard qui l'enveloppe. On ne peut pas éternellement se tenir entre ciel et terre, comme la fabuleuse pierre du tombeau de Mahomet, et une heure arrive où il faut prendre quelque part un point d'appui. Autant qu'on peut l'entrevoir, il semble que M. Leroux ne veuille pas être confondu avec les sectes communistes ; il faut alors qu'il s'explique d'une manière plus formelle qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Il est vrai que, dans l'un de ses écrits (1), il commence par reconnaître que le corps de l'homme est « une *chose*, une véritable *propriété, relativement à la force qu'il manifeste*, et que, cette force ne pouvant se supprimer et agir indépendamment de lui, supprimer la propriété ce serait supprimer cette force. » Ce qui équivaut à dire, en des termes plus simples, que la propriété est de droit naturel, puisque l'homme peut et doit librement disposer de son corps. Mais ailleurs (2) l'auteur déclare qu'en fait de propriété, on ne peut admettre que celle qui ne détruira pas *la communion de l'homme avec l'uuivers et avec ses semblables*, et il ajoute que l'un des moyens ne détruire cette communion, c'est de *diviser* la terre ou en général les instruments de production, d'attacher les hommes aux choses, de subordonner l'homme à la propriété, de faire de l'homme un *propriétaire*. » Voilà, à ce

(1) *De l'Humanité*, p. 170.
(2) *Ibid.*, p. 175.

qu'il semble, une profession de foi assez explicite. L'homme dispose légitimement de son corps, mais la communion doit exister pour tout le reste. Il ne faut *diviser* ni la terre, ni les instruments de travail ; il ne faut pas que l'homme, en un mot, soit *propriétaire*. Si ce n'est pas là une adhésion implicite au principe de la communauté, c'est que la langue symbolique de M. Leroux n'est pas celle de tout le monde. Les réserves qu'il exprime ne réparent rien et sont sans valeur. Est-il une seule théorie communiste qui ait stipulé que le *corps* de l'homme ne lui appartiendrait pas, que Paul aurait la faculté de vivre dans Pierre, Pierre dans Paul ? Ce passage n'est pas le seul d'où l'idée de la communauté se dégage. Plus loin, après avoir établi (1) que la *communication* de l'homme avec l'univers, sans barrières absolues, est de droit strict, parce que l'univers est *l'objet possible* de l'homme, *l'objet dont il est le sujet*, il continue (2) : « Toute division de la propriété qui constitue la propriété et par conséquent l'homme à part de la communion avec tout l'univers, est également immorale et produit nécessairement *l'immoralité et le mal.* » Si ces mots ont quelque valeur, ils signifient que la propriété ne doit pas être individuelle, mais commune, et que le droit d'occuper ne peut se prescrire pour personne dans l'intérêt de

(1) *De l'Humanité*, p. 182.
(2) *Ibid.*, p. 190.

la *communication* de l'homme avec l'univers. En vain M. Pierre Leroux espère-t-il couvrir cette conclusion invincible par une subtile distinction entre la propriété et la propriété *caste ;* ce n'est là qu'une équivoque unie à une fausse acception de termes. Ces petits jeux de mots sont, du reste, familiers à M. Leroux ; il s'y plaît et en abuse. C'est ainsi qu'il a transporté le mot de *communion* du monde spirituel dans le monde sensible, où son équivalent est *communauté.*

En vérité, il est difficile de comprendre pourquoi M. Pierre Leroux s'évite ainsi lui-même et recule devant ses propres idées. La discussion théorique de la communauté n'offre aucun danger ; on peut confesser le principe d'une manière ouverte, et chaque jour cela se fait librement. La conscience n'est pas enchaînée sur ce point, et il ne semble pas que la persécution se soit attachée aux doctrines purement spéculatives. Si ce droit, maintenu presque dans tous les temps, était sérieusement menacé, il n'est pas de plume indépendante qui ne fût prête à le défendre. D'où vient donc que M. Pierre Leroux cherche un système hybride entre la propriété et la communauté ? D'où vient qu'il nie l'une sans affirmer l'autre ? Dans un écrit plus récent, il n'accepte le communisme que comme un état de transition, utile, non pour fonder, mais pour détruire. L'humanité est destinée, assure-t-il, à le traverser

dans l'ordre social, comme elle traversera le panthéisme dans l'ordre religieux. Qu'est-ce à dire? La communauté ne serait qu'un fléau, mais un fléau nécessaire? Quoi! les sociétés n'auraient marché dans des voies meilleures que pour voir leurs éléments se disperser au souffle du premier paradoxe! On ne pourrait aspirer à une civilisation plus parfaite qu'en retombant dans les misères de la barbarie, et les créations futures ne s'éleveraient que sur les débris des institutions actuelles! Est-ce là ce que prévoit M. Leroux? Cette théorie des évolutions de l'humanité nous semblerait bien peu scientifique et encore moins religieuse. Elle supposerait une Providence capricieuse, se plaisant dans le spectacle d'efforts sans résultat et d'entreprises sans issue. La conscience se refuse à admettre, dans l'ordre des destinées, un jeu pareil et cette alternative fatale. Mieux vaut croire à la perfectibilité lente et graduelle des sociétés. C'est un système qui naguère a eu des défenseurs ardents; peut-être l'ont-ils abandonné pour un autre. Il s'appelait alors le *progrès continu;* aujourd'hui il a changé de nom, à ce qu'il semble : il est devenu le progrès intermittent.

Si M. Pierre Leroux veut être pris pour un écrivain sérieux, il est temps qu'il sorte du cercle de ses hésitations et de ses inconséquences. Il prétend qu'après le communisme se réalisera *la vraie*

doctrine de l'égalité, et que cette réalisation sera le produit d'un *principe supérieur*. Qu'il daigne donc descendre sur notre globe, ce principe merveilleux ; qu'il dise ce qu'il est, quel bien il doit faire, quel mal il peut empêcher. Si ce principe n'est pas celui de Saint-Simon et de Fourier, qui admettent une répartition proportionnelle ; s'il n'est pas celui d'Owen et de Babeuf, qui consacrent l'égalité absolue, s'il n'est ni le rêve de Campanella ni celui de Morelly, ni la vie conventuelle des esséniens et des moraves appliquée au monde profane, ni la révolte de Wiclef et de Muncer, ni l'extase des millénaires, ni la discipline des missions du Paraguay, ni le manifeste des égaux, ni le régime des icariens, qu'il se révèle, qu'il se fasse connaître ; l'attention, sinon l'enthousiasme, ne lui manquera pas. Il y a encore place ici-bas pour les idées vraiment fécondes. Seulement l'heure est arrivée de quitter les divagations pour des énonciations précises. On peut monter sur le Sinaï et y séjourner dans les nuages pour attendre l'inspiration ; mais il faut en descendre avec les tables de la loi à la main. M. Pierre Leroux a épuisé le droit qu'a tout penseur de distribuer des paroles vides ; on attend désormais de lui autre chose qu'un mysticisme impuissant et diffus. Peut-être ses vues ne se sont-elles jamais portées au delà d'un christianisme philosophique renouvelé de Saint-Simon, d'une papauté politique tempérée par des

pouvoirs discrétionnaires. Dans ce cas, qu'il avoue sa prétention et qu'il la justifie, s'il le peut.

Tels sont le mouvement et la filiation des idées et des sectes communistes. On voit qu'elles n'ont jamais manqué d'interprètes, et que cet héritage s'est fidèlement transmis de rêveurs en rêveurs sans que la valeur en ait augmenté et que la clientèle s'en soit accrue. Rien ne périt ici-bas, pas plus le faux que le vrai ; tout égarement trouve de nouvelles victimes, toute folie pousse des germes et se reproduit obstinément. Qui pourrait assurer que ce ne sont pas là des exceptions, des anomalies nécessaires? Peut-être les sociétés ont-elles besoin de ces activités inquiètes qui agissent sur elles comme aiguillon, et qui, en demandant l'impossible, les obligent à agrandir le cercle des améliorations réalisables. Quoi qu'il en soit, on aurait tort d'attribuer à cet accident des civilisations plus de valeur qu'il n'en a, et de le représenter comme plus dangereux qu'il n'est. On a déjà vu passer beaucoup de ces sectes qui, après une agitation stérile, ont désarmé devant le bon sens public ; le communisme aura le même destin. Les systèmes qui mettent en cause la société tout entière ne sont jamais bien dangereux. La tâche est toujours hors de proportion avec l'effort, et il existe dans l'ensemble des convictions et des intérêts un contre-poids qui rend ces expériences inoffensives.

Ce qui fait justice de ces doctrines plus sûrement

qu'aucune persécution, c'est le vide dans lequel on les voit s'agiter. Il est aisé de reconnaître, dès le premier coup d'œil, que ces hommes qui veulent organiser un monde à leur guise ne connaissent pas les premiers éléments de celui qui existe. Leur prétention est de fonder une société sans famille, sans liberté, sans droit individuel. Tout leur idéal repose sur un sensualisme étroit; les besoins du corps y occupent une telle place, que l'âme en est presque exclue. La loi religieuse avait eu jusqu'ici l'admirable soin de ménager, hors de cette vie, des compensations aux misères qui l'assiégent, misères physiques ou misères morales, et ces dernières ne sont pas les moindres; le nouveau régime porte la main sur ces illusions, les déclare indignes d'une raison saine et calme. L'homme est enchaîné à la terre; c'est en vue de la terre seule qu'il faut régler ses relations. Rien en deçà, rien au delà. Ainsi, par une logique exclusive, on arrive à ne tenir compte que du monde matériel et à proposer comme modèle le régime qui gouvernait l'île de Circé. Il n'y a pas à s'étonner que, dans cette voie d'abaissement, on ait fait bon marché de la liberté, de la volonté de l'homme, qu'on ait contesté son mérite dans le bien, sa responsabilité dans le mal. C'était une conséquence rigoureuse de la réhabilitation de l'instinct, du rôle supérieur qu'on lui assignait. Dans les choses sensibles, l'être se trouve en effet assujetti à une impul-

sion qu'il ne peut pas toujours vaincre et dominer; il obéit au ressort qui le fait mouvoir. Une détermination libre ne se concilie qu'avec un but hors de la vie et une force pour l'atteindre. L'aspiration de l'homme vers l'infini et sa puissance sur le fini se confondent ainsi en une seule faculté qui lui sert à se conduire ici-bas en portant sa vue ailleurs. Hors de ce mobile, il n'y a plus que servitude aux exigences des sens, et, dans ce cas, il importe de régler avant tout le gouvernement de la matière. C'est ce que font les apôtres de la communauté, au risque d'exciter des désirs qu'ils ne pourront pas combler, de déchaîner des passions qu'ils ne pourront pas satisfaire. Leur idéal se résume donc dans un naturalisme où la fatalité tient une grande place, et qui les rattache à l'enfance des idées religieuses et philosophiques.

Sur ce terrain, il est évident qu'ils devaient rencontrer l'égalité absolue comme mobile social. Toutes les erreurs s'enchaînent. Si l'horizon de l'homme est limité au bonheur terrestre, si le sacrifice et le dévouement sont sans valeur comme sans but, il s'ensuit qu'en l'absence de toute compensation future, il faut poursuivre un équilibre immédiat, promener sur les existences un implacable niveau, et réduire les plus hautes aux proportions des plus petites. Ici pourtant la loi naturelle condamne formellement ceux qui tout à l'heure s'en faisaient un

appui. L'égalité absolue est si incompatible avec la destinée sociale et les relations des êtres, que, même abstraitement, les communistes les plus ingénieux n'en ont pu avoir la conception complète. Dans aucun des termes de la vie matérielle, l'égalité ne peut se réaliser : si tous les hommes ne consomment pas également, ils ne produisent pas non plus également. De là une souveraine injustice, car il se rencontre souvent que les plus exigeants sont aussi les moins laborieux. Au sein des petites communautés expérimentales de Robert Owen, cette circonstance s'est toujours révélée. On a beau alléguer que le dévouement y suppléera et que le régime commun n'en est pas à quelques différences près entre les individus : cela prouve seulement qu'un système d'égalité rigoureuse est une chimère, même aux yeux de ceux qui la poursuivent. C'est une véritable inconséquence que de condamner une société parce qu'elle impose des sacrifices aux uns au profit des autres, et de proclamer ensuite un ordre nouveau où le sacrifice se constitue sous une forme plus odieuse encore. Avec une répartition qui se mesure sur les œuvres, on a aujourd'hui une justice relative; avec une distribution des fruits du travail indépendante du travail même, on aurait une iniquité absolue.

Plus on pénètre dans l'examen des idées communistes, plus leur impuissance se révèle. Rien n'y a

de sanction; tout flotte au hasard. Souvent les prétentions les plus contraires s'y trouvent en présence. Dans la sphère politique, les uns appellent une dictature inflexible qui sache imposer au besoin le respect de la communauté; les autres proclament formellement l'anarchie, c'est-à-dire l'absence de maîtres. Il faut pourtant choisir et ne pas aller de la sorte d'un pôle à l'autre. Une communauté sans lois qui la règlent, sans autorité qui la maintienne, n'est autre chose que le paradoxe brillant du *Discours sur l'inégalité*, c'est-à-dire un retour volontaire vers l'indiscipline et l'abrutissement de l'état sauvage. Une communauté obligatoire aurait besoin d'être armée d'une bien grande force pour vaincre les résistances. Où est cette force, et peut-elle sérieusement exister? Dans la plupart des combinaisons imaginaires qui viennent d'être parcourues, on ne semble pas prévoir la nécessité d'un pouvoir coactif, et l'on fait reposer sur l'harmonie inaltérable des volontés toutes les garanties de ce régime. Cependant le spectacle des sociétés actuelles n'invite guère à cette confiance au moins naïve. Pour y maintenir un ordre souvent troublé, ce n'est pas trop que d'avoir des tribunaux, des prisons, une police, des régiments. On se plaint de cette obligation de sévir, de cette lutte des esprits, de ce choc des activités rivales; mais, en jetant un coup d'œil sur le globe, il est facile de se convaincre que les

peuples animés de ces dispositions sont les seuls qui se fassent une place supérieure parmi les autres et président à la marche des civilisations. Aspire-t-on par hasard au bonheur indolent des Indous, à la quiétude stationnaire de la Chine? Les gouvernements de discussion sont sujets à quelques misères, mais ils ont aussi une part de grandeur : ils forment les intelligences par le combat, par l'agitation, par le mouvement. Exposés à se voir attaquer, ils acquièrent les facultés nécessaires pour se défendre. L'éducation publique s'achève ainsi, et de là naît cette ardeur réfléchie qui semble être la dernière limite de la sagesse des nations.

Voilà ce qu'il faut comprendre lorsqu'on aspire à reconstituer un état social, quel qu'il soit. Un peuple unanime dans ses idées n'est pas un point de départ que l'on puisse gravement accepter. Les passions ne s'abdiquent pas. Sous quelque loi que l'on vive, il y aura toujours des ambitions mécontentes, des désirs inquiets, des volontés rétives. Si c'est l'égalité que l'on proclame, il y aura des gens et en grand nombre qui voudront l'inégalité. On les comprimera, dit-on? Soit, mais alors l'égalité cesse : il y a des oppresseurs et des opprimés, des juges et des prévenus, des exécuteurs et des victimes. Le régime n'a changé que de nom : on recommence à distinguer entre les actes légitimes et ceux qui ne le sont pas, entre les idées permises et les idées

défendues. A ce sujet, l'une des sectes communistes, plus conséquente que les autres, déclare que toute discussion du principe de la communauté sera sévèrement interdite et au besoin punie par l'esclavage perpétuel. A la bonne heure, voilà du moins une sanction ; mais qu'il soit permis de regarder encore comme plus raisonnable et plus humain un ordre social qui laisse, comme le nôtre, les partisans de la communauté libres d'en vanter les bienfaits et d'en célébrer l'excellence.

Pour le triomphe de leurs projets, les communistes comptent moins, il est vrai, sur ce qu'ils apportent que sur ce qu'ils suppriment. On vient de voir qu'en vue de leur principe constitutif, ils abolissent la discussion, c'est-à-dire la vie ; en l'honneur de leur principe économique, ils détruisent la propriété individuelle, c'est-à-dire l'activité. Il faut être peu versé dans l'histoire et dans la science des intérêts, pour ignorer que la communauté n'est pas une combinaison nouvelle et qu'elle a présidé à la première exploitation du globe. Elle a précédé la propriété comme le grain précède la plante ; elle ne peut pas à la fois avoir été le rudiment de la civilisation et en être le dernier mot. Les communistes se trompent de date : ils se croient au temps où l'homme n'avait que la voûte du ciel pour abri, et pour nourriture le gland du chêne. Alors le sol n'était pas découpé par morceaux ; sur

aucun point, on ne voyait de haies ni de barrières. L'usage des fruits de la terre était un droit que rien ne pouvait ni limiter, ni prescrire; les tribus humaines se partageaient le désert et jouissaient en commun de la solitude. Si c'est là que l'on veut en revenir, le moyen est infaillible. Mais, pour quiconque ne se sent pas porté vers la vie primitive, la propriété est le véritable lien social. La vertu de la propriété se prouve par sa marche historique. Elle a formé le premier anneau d'une solidarité défensive entre les hommes; elle a fondé le travail en assurant au travailleur la jouissance de ce qu'il pouvait produire. Sous cette garantie, l'activité individuelle s'est éveillée; le besoin grossier a déterminé le premier effort; le raffinement des besoins, d'autres efforts successifs, et c'est ainsi que depuis cinq mille ans l'humanité roule son rocher de Sysiphe. Voilà la fonction de la propriété; elle est la mère des civilisations actuelles, et la prospérité des territoires peut se mesurer sur le degré de sécurité dont elle y jouit : florissants quand elle est respectée, misérables quand elle est en butte aux insultes, ils en suivent les phases, les fluctuations, les vicissitudes. Aujourd'hui encore l'état des pays orientaux, comparé à celui du continent européen, peut servir à constater la distance qui sépare une propriété respectée d'une propriété sans garanties. La communauté conduirait bien plus loin encore dans les

voies d'une infériorité d'exploitation et d'une décadence territoriale.

Les partisans de la communauté sont de singuliers économistes. Ils prennent le globe au point où la propriété individuelle l'a conduit, trouvent que la richesse acquise sous ce régime est bonne à partager, et s'imaginent qu'elle se perpétuera quand ils l'auront aboli. C'est une grave erreur. La richesse est dans le travail, elle n'est que là. Ce n'est pas un bien fixe, à jamais acquis pour un peuple ; c'est un bien mobile, variable, proportionné à ses efforts. Que toute activité demeure suspendue en France pendant une année seulement, et au bout de ce laps de temps la plus grande partie de la fortune nationale aura disparu, la consommation dévorant des produits qui ne seraient pas remplacés. Sans supposer une interruption aussi complète, toute diminution d'activité provoquera une diminution correspondante de richesse. La clef du problème économique est donc dans le régime qui assure au travail un stimulant énergique et direct. C'est ce que la propriété individuelle réalise, et ce que la communauté ne réalisera jamais. On connaît la fable de la poule aux œufs d'or ; c'est l'histoire de la propriété. Elle n'est féconde que parce qu'on ne porte pas sur elle une main impie. Ceux qui l'immoleraient pour lui dérober un trésor mystérieux n'y trouveraient que la misère. A quoi tient la puissance du travail ? A la faculté de disposer pl[illegible]

ment et librement de ses fruits. De là cette vigilance qui n'a pas de trêve, cette ardeur qui ne connaît pas de repos ; de là cet aiguillon de la concurrence, précieux instrument en butte aujourd'hui à des déclamations fort peu sensées. Que l'on substitue le mobile indirect au mobile direct, qu'on enlève les fruits du travail au travailleur pour les attribuer à la communauté, à l'instant même le résultat se modifie. On aura voulu une mer sans tempêtes, on aura une mer sans brises, avec la détresse et la faim à l'horizon.

Une autre prétention non moins singulière, au point de vue économique, et que le communisme place en première ligne, c'est celle d'investir le gouvernement de toutes les fonctions jusqu'ici réservées aux individus. Dans ce système, c'est l'État qui fait tout, qui pourvoit à tous les besoins, règle toutes les jouissances. L'État tient, qu'on nous permette cette expression, une table d'hôte immense ; il traite l'administration publique comme une sorte de société en commandite. Ce sont là des folies qui ne soutiennent pas l'examen : malheureusement, dans bien des cas on y cède, on y obéit. Ainsi la tendance actuellement très-prononcée de concentrer le plus d'affaires possibles entre les mains du gouvernement, de lui attribuer les rôles d'entrepreneur de chemins de fer, d'administrateur des canaux, de directeur des transports à vapeur, est une conces-

sion faite à cette soif d'accaparement, qui, en beaucoup de choses, nous prépare des mécomptes infinis. Ces services seraient bien faits, et c'est un point au moins douteux, qu'il en résulterait encore un dommage pour l'ensemble des intérêts nationaux. Partout où l'État s'attribue une action exclusive, il n'y a plus de place pour l'activité particulière : vis-à-vis de lui pas de concurrence possible. Quand peu à peu l'esprit d'entreprises s'est éteint chez les individus chassés de position en position, il ne reste plus que le génie officiel pour aviser à tout et pour tout faire. On tombe alors dans un monopole universel qui voue les nations à une sorte d'indolence contemplative.

On le voit, par aucun côté, le communisme n'a de valeur, même superficielle ; il est sans consistance, et par conséquent sans danger. C'est donc à tort que l'on a pris dernièrement l'alarme : le communisme ne méritait pas cet honneur. La propriété, cela a été dit souvent, ne court aucun risque en France, où elle s'appuie sur dix millions de cotes foncières. Plus elle s'avance dans les temps, plus elle se ménage de soutiens : la loi civile assure son règne, et les habitudes lui garantissent une longue sécurité. Même aux époques les plus troublées de notre histoire, elle a maintenu son drapeau au-dessus des passions des partis. Elle s'est montrée forte à l'état de privilége ; qu'on juge de ce qu'elle doit être

sous l'empire du droit commun ! Aujourd'hui elle a autour d'elle, comme rempart, la famille innombrable des petits propriétaires. On peut s'en remettre à cette milice dévouée du soin de contenir les spoliateurs ; il en sera fait bonne justice. Volontiers, depuis quelques années, on s'afflige du fractionnement du sol et de son exploitation morcelée. Il y a pourtant dans ce fait une garantie qu'il serait imprudent de méconnaître. L'une des forces essentielles de la propriété est précisément dans cette division excessive : le grand nombre des détenteurs protége le sol contre les partages violents et les piéges de l'empirisme. En retour de cet avantage capital, ne convient-il pas de se résigner à quelques inconvénients inévitables ?

On aurait d'ailleurs tort de croire que les idées de communauté, de vie commune, exercent une action profonde sur ceux dont elles semblent flatter les passions et servir les intérêts. Il n'en est rien : divers motifs s'y opposent. En dehors de ce respect du droit d'autrui et que tout cœur sincère, tout esprit bien fait, portent en eux, il s'opère un travail de réflexion, qui, même superficiel, condamne la communauté. On ne comprend pas qu'elle puisse fonctionner sans le plus odieux despotisme, sans l'abdication formelle de l'individu. Pour peu que l'on pénètre dans ce régime, c'est le néant que l'on découvre : ce vide épouvante les plus téméraires.

On sait comment l'homme peut se suffire quand il dispose de ce qu'il crée, de ce qu'il produit; on ne s'en fait pas une idée dans l'hypothèse où il déléguerait ce droit. Ses efforts de chaque jour représentent la somme de ses besoins; s'il veut se priver, il est libre de rester en deçà; s'il veut se ménager des réserves pour l'avenir, il est libre d'aller au delà. Sa volonté n'est enchaînée que par le souci de l'existence ou la préoccupation du bien-être. Maintenant faut-il changer cette servitude indirecte en asservissement direct? Faut-il mettre aux pieds d'une abstraction tout ce qui fait le titre et la parure de l'individu, la liberté, la spontanéité, la faculté d'initiative? Ce que l'on y perd est évident, ce que l'on doit y gagner est chimérique. Même sur les cerveaux inconsidérés, ces motifs sont souverains; personne ne se livre à l'inconnu sans condition. Ensuite, quelle inconséquence! Aboutir, en haine de toute discipline, à une obéissance sans limites! Cela répugne et déconcerte. Qu'il soit individuel ou collectif, le despotisme ne change ni de caractère ni de nom, et ce n'est pas le rendre plus acceptable que de l'exercer dans un cercle plus étendu. La communauté efface l'individu, lui mesure tout, le travail et les jouissances, le traite en mineur, le règle comme une machine, dispose les engrenages dans lesquels il doit se mouvoir. Les autres systèmes fatalistes remontent au moins jusqu'au ciel; celui-ci s'arrête

sur la terre et sacrifie aux hommes le libre arbitre de l'homme. Jamais dégradation pareille ne fut infligée à l'espèce; l'esclavage n'anéantit pas plus complétement la personnalité.

Quoi qu'il arrive, la propriété n'a rien à craindre dans une civilisation comme la nôtre. Elle est défendue par les mœurs autant que par les lois, elle résiste par elle-même. On ne la verra capituler ni devant les écarts de l'imagination, ni devant les intempérances de la logique. Les violences mêmes ne l'effrayent pas, car elle a la conscience des intérêts qu'elle représente et des forces qui l'appuient. Ce qui la préserve encore, c'est la mobilité qui la caractérise.

On parle souvent d'un pouvoir régulateur qui serait chargé de déterminer un roulement dans les richesses immobilières et mobilières, de telle sorte que chacun pût à son tour prendre place au banquet de la propriété. Mais qu'on étudie les faits de bonne foi, et l'on verra que ce roulement existe. Il serait même difficile d'imaginer un mode doué de plus d'énergie et exerçant une plus prompte justice distributive. Sous l'empire de notre loi civile, les fortunes, on le sait, n'arrivent presque jamais jusqu'à la troisième génération; et combien se fractionnent, avant ce laps de temps, soit dans un partage successoral, soit dans les chances aléatoires du commerce et de l'industrie! C'est là un roulement

naturel, subi sans murmure parce qu'il tient à la force des choses et pèse sur tous également. En serait-il de même d'un roulement arbitraire, où la main de l'homme jouerait un rôle, qui prendrait aux uns pour donner aux autres, et, pour guérir une douleur, ferait ailleurs une blessure? Ces procédés de dictature économique ne sont d'ailleurs pas nouveaux : ils ressemblent aux avanies turques et aux rançons frappées sur les juifs du moyen âge. Ils ont pour premier effet de faire disparaître la richesse, et alors commence une déplorable égalité, l'égalité devant la misère.

Aucun temps ne fut plus tourmenté que le nôtre par l'esprit d'aventures. De toutes parts, on est en quête du bonheur, on le poursuit dans mille directions, on le cherche où il n'est pas. On le demande à des combinaisons artificielles et extérieures, tandis que son siége est surtout dans le cœur humain. Des imaginations inquiètes se tournent vers un nouveau mobile civilisateur; personne ne songe à l'homme, en qui se trouvent les éléments de toute amélioration et de tout progrès. Pendant que les sociétés chimériques pullulent, on laisse la société réelle marcher au hasard, sans but et sans idéal. Le phénomène de ces sectes qui s'engendrent les unes les autres tient à cette situation, et dans ce sens cette histoire méritait d'être racontée. Un coup d'œil jeté sur les égarements de l'esprit humain a toujours un

utile résultat : il raffermit dans la pratique du bon sens en montrant où conduisent les vertiges de la pensée.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Table des matières.

Pag.

CHAP. III. (SUITE). Essai de New-Harmony 5

IV. Essai d'Orbiston. — Mouvement des idées de M. Owen en Angleterre, de 1825 à 1837. 12

V. Théorie et critique 23

VI. Conclusion. 33

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. — Influences de ces théories contemporaines sur les tendances de nos sociétés. 37

Écueils de ces théories. 38

Services rendus par ces théories 56

Extraits des ouvrages de Charles Fourier. 65

Cosmogonie. 66

Psychologie. 75

Le mariage de Fourier en septième période. 80

L'agiotage. 83

Concurrence commerciale. 84

Quelques énormités sociales. 88

L'immortalité des âmes. 89

Récompense et lustre des savants et artistes en harmonie sociétaire 96

Économie sociétaire, bénéfices de la gestion combinée. 100

La dette d'Angleterre payée en six mois par les œufs de poule 104

Cosmogonie appliquée, ou créations contremoulées. . 107

Plan d'une ville en sixième période. 118

Aspect des cultures et des cultivateurs. 123
Domesticité. 125
Émulation corporative 127
Aptitudes professionnelles. 128
Éducation musicale des animaux. 129
La cuisine considérée comme moyen d'éducation. . . 131
Petites hordes et petites bandes. 133
Gymnastique. 137
Guerre gastrosophique 138
Médecine harmonique. 141
Soins de première enfance 143
Épilogue sur l'anologie 144
Avant-Propos. 147
Chapitre I. — La société et le socialisme. 151
II. — Des idées et des sectes communistes.. 221

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

JUN 1 1 1935